

CF7.2. La rhétorique.
1988-1989, 2e année de rhétorique.
Rhétorique (littératologie, “éloquence”),

Contenu : voir p. 156

Introduction (01/05)

Cette “rhétorique” n’est pas seulement une rhétorique générale, mais aussi une “théorie de la fin”, -- au profit des étudiants de Hivo. Certes, les principales caractéristiques du “savoir écrire et/ou dire bien” (car il s’agit, dans son sens ultérieur, plus large, de la “rhétorique” en tant qu’enseignement appliqué des compétences linguistiques) seront abordées, sous une forme très abrégée. Mais l’accent est mis sur “la capacité à rédiger une thèse de manière responsable”.

Une erreur culturelle.

Il y a un siècle, une partie de l’intelligentsia de l’époque - française et autres - a entrepris un “démantèlement” délibéré (pour utiliser le terme de Derrida : “la déconstruction”) de la rhétorique vieille de quatre à vingt-cinq siècles (et qui avait été utilisée avec succès). Afin de ... (ne soyez pas surpris) de le présenter, aujourd’hui, depuis quelques décennies, bien que dans un sens réarrangé.

Ce faisant, nous voulons souligner que “l’engouement pour la rhétorique”, qui gagne certains intellectuels, est plus qu’une mode passagère. Du moins de notre point de vue. Pour nous, il s’agit de la renaissance - on pourrait aussi parler d’“actualisation” - d’une discipline (matière) solide comme le roc, qui a permis à d’innombrables personnes instruites de maîtriser la langue, même si, de notre propre point de vue - encore une fois limité dans le temps - nous jugeons la rhétorique et ses applications différemment (parfois de manière très “critique”, c’est-à-dire en soulignant les erreurs). Qui d’entre nous, à l’école secondaire, n’a pas appris à dire “rhétorique vide” ?

Nos professeurs oubliaient généralement d’ajouter qu’à côté de la rhétorique “creuse” très réelle ou de l’art de parler et d’écrire, il existait et il existe toujours une rhétorique non creuse, très utile. Le terme “rhétorique (creuse)” a été chargé de préjugés idéologiques (c’est-à-dire de présupposés parfois très savants sans grande valeur, si ce n’est l’opinion subjective qui y est exprimée). Face à cela, le texte qui suit va (rassurez-vous) se déchaîner. Pour les raisons suivantes, entre autres.

Une plainte croissante.

“ Au collègue, un jeune Français sur trois ne maîtrise plus sa propre langue. Un rapport de l’Inspection générale nous apprend qu’à l’entrée en sixième, quatre élèves sur dix peuvent être qualifiés d’“illettrés”.

RH 02.

Ils ne peuvent même pas lire ou écrire - avec compréhension - un récit simple et bref de faits directement liés à leur vie quotidienne. Cela signifie qu'ils ne disposent pas des compétences nécessaires pour s'intégrer dans notre société à un niveau minimum. (*Anne Vallée, Expression écrite : zéro !*, in : *Sélection du Readers Digest* (Zurich), 39 (1986), avril, 5/14).

Note. -- *Dr. Guido Geerts, Enkele beschouwingen over taalvaardigheid en cultuur*, in : *Onze Alma Mater* 38 (1984) : 2, 87/99, dit entre autres : "(...) Ici et ailleurs, dans le passé et maintenant, les 'gens' se plaignent de ne pas savoir écrire(...). Je pourrais remplir des pages entières de textes dans lesquels j'ai trouvé les plaintes que je viens de mentionner. En d'autres termes, "ils" ne peuvent pas écrire. Ils ne peuvent pas non plus parler (.....). Le "nouvel analphabétisme" a été analysé comme un aspect de l'anti-intellectualisme par *Christopher Lasch, The Culture of Narcissism* (1978). (...)". (A.c.,87v.).

Note. - *Cl. Callens, La réforme du Français* (texte copié), dit : "*Oswald Ducrot/Tzvetan Todorov* (tous deux attachés de recherche au C.N.R.S., connus pour leur collaboration à *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, Paris, 1968), auteurs du *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, ont déclaré, dans l'émission '*Science et technique* (*France-Culture*) :

"Aujourd'hui, une impression de désordre règne dans les sciences linguistiques,-- ne serait-ce qu'au point de vue terminologique. Les termes spécialisés sont loin d'être fixes ; ils varient constamment. Presque chaque système d'apprentissage ("doctrine") - chaque mois, chaque année, des systèmes linguistiques d'apprentissage apparaissent - crée pour lui-même son propre vocabulaire ("terminologie") de sorte que les mêmes mots, souvent, recouvrent des significations très différentes ; en effet, parfois, d'un système d'apprentissage à l'autre, ils ont une signification contradictoire". (*Bulletin SBPF* 72/73, 1972, 90, n. 34).

Conclusion : Lasch voit un "anti-intellectualisme" à l'œuvre ; les structuralistes français "une confusion du langage semblable à celle de Babel" parmi les linguistes eux-mêmes. Cette dernière observation nous incite à nous en tenir autant que possible aux termes professionnels établis, traditionnels, afin de ne pas créer de confusion de concepts.

Outre les facteurs mentionnés ci-dessus, on peut citer l'aspect Sturm-und-Drangas du romantisme (avec son culte du "génie" et son individualisme), le positivisme le plus ancien (avec son aversion pour les aspects linguistiques), la "révolution californienne" (avec le phénomène hippie et la nouvelle gauche), les allusions à la "contre-culture" et au "gauchisme" jusqu'à l'anti-intellectualisme, qui creusent le "fossé des générations" (au lieu de le combler par un dialogue serein). C'est ce qu'on appelle le "fossé des générations" (au lieu de le combler par un dialogue tranquille).

RH 03.

L'actualité de la rhétorique.

Les échantillons bibliographiques, que la suite du texte donnera, feront plus que confirmer l'actualité.

Mais à un niveau plus sensé, on les désigne par exemple par :

(i) *Jutta Möller-Bäzner, Rhetorik (Riskieren sie die grosse Lippe)*, in : *Cosmopolitan (Für die Frau)*, 1985 : 10 (oct.), 128/133 (préconisant - avant tout - d'apprendre à se produire en public) ;

(ii) *A.G., La persuasion*, -- cela s' apprend in : *Journal de Genève*, 23.02.1989 (Gérald Menthe, professeur de marketing à l'Université de Genève, crée un cours accéléré de "rhétorique" pour les étudiants non universitaires) ;

(iii) *Modèles de discours pour les dirigeants et cadres d'entreprise*, Paris (Weka), 1987 (il s'agit d'un ensemble de modèles élaborés de "lieux communs", les plus traditionnels, mais adaptés à l'atmosphère moderne). --

Conclusion : les femmes, les non-diplômés, les chefs d'entreprise, -- tous, ici et là, sont nourris de "rhétorique", -- la profession que les "modernistes", il y a cent ans, ont commencé à abolir, -- la profession qui est maintenant "in" à nouveau.

Echantillon bibliographique.

(1) *H. Morier, Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, 1961-1, 1981-3.

(2) *E.R. Curtius, La littérature européenne et le Moyen Age latin*, Paris, 1956 (original allemand : 1948) ;

-- *Ch.G. Baldwin, Ancient Rhetoric and Poetic (Interpreted from Representative Works)*, Gloucester (Mass.), 1928-1 (les deux ouvrages sont des "ouvrages standard").

(3) Le premier - encore un Grec, bien sûr - à avoir écrit une rhétorique, semble être le Protosfiste *Anaximène de Lampsakos* (-380/-320), avec son *Peri rhètorikès*, -- un petit ouvrage paru un peu avant la Rhétorique d'Aristote (le classique, qui date de +362/-361).

Qui veut en savoir plus sur la rhétorique grecque antique, peut lire par exemple (parmi une masse invisible de livres et d'articles) : *H.I. Marrou, Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, -- 81/98 (*Les Sophistes*), 268/282 (*L'enseignement supérieur : la rhétorique*).

Plus loin : *C. Rehdantz, Demosthenes : Acht philippische Reden*, Hft 1, Leipzig, 1865-2, 13/16 (*Kurze Geschichte der Redekunst*), 109/133 (*Rhetorischer u. stilistischer Index*; -- toujours valable) ;

-- *J.W. Hey Atkins, Greek Rhetoric*, in : *The Oxford Classical Dictionary*, 1950-2, 766/767 ;

RH 04.

-- E. von Tunk, *kurze Geschichte der altgriechischen Literatur*, Einsiedeln u. Four, 1942, 40/51 (*Die Redekunst*) ;

-- R. Stock, *Eloquence*, in : *Helicon (Anthologie des écrivains grecs et latins)*, Anvers, s.d., 243/306.

(4) Situation, de préférence moderne, de la rhétorique dans un cadre de pensée plus large :

-- G. Fauconnier, *Algemene communicatietheorie (Une enquête sur les théories scientifiques de la communication)*, Utrecht/ Anvers, 1981, 19/27 (*De la rhétorique à la théorie générale de la communication*) ;

-- au sens sémiotique (= signologique) : R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, Paris, 1985, 85/165 (*L'ancienne rhétorique*) ;

-- Umberto Eco, *La structure absente (Introduction à la sémiotique)*, Paris, 1972, 19 (*Rhétorique*, 154/166 (*Le message persuasif : la rhétorique*)). Il faut noter que nous avons deux modèles de théorie du signe, la sémiotique de Peirce (Morris) et la sémiologie de de Saussure.

(5) Autres travaux : H. Plett, Hrs. *Rhetorik (Kritische Positionen zum Stand der Forschung)*, Munich, 1977 (thème : *la rhétorique transmise en tant que méthode de recherche à l'occasion du symposium d'Essen* ; -- littérature-théorie, pragmatique (orientée vers le résultat), action-théorie (= praxéologie),-- culture-histoire) ;--

-- Chaïm Perelman, *Rhetoric and Argumentation*, Baarn, 1979 (un ouvrage pionnier et très complet) ;

-- M. Weller/ G. Stuiveling, *Moderne welsprekendheid (Eloquence moderne) (Manuel de la langue orale)*, Amsterdam/Bruxelles, 1968-3 ;

-- G. Vardaman, *Effective Communication of Ideas*, New York, 1970 ;

-- L. Bellenger, *La persuasion*, Paris, 1985 ;

-- O. Reboul, *La rhétorique*, Paris, 1984 ;

-- J. Kopperschmidt, *Allgemeine Rhetorik (Einführung in die Theorie der persuasiven Kommunikation)*, Stuttgart, 1973 ;

-- G. Klaus, *Die Macht des Wortes (Ein erkenntnistheoretisch-pragmatisches Traktat)*, Berlin, 1969-4 ;

-- K. Lehrer/ C. Wagner, *Rational Consensus in Science and Society (A Philosophical and Mathematical Study)*, Dordrecht, 1981 ;

-- S. IJsseling, *Rhétorique et philosophie (Que se passe-t-il quand on parle ?)*, Bilthoven, 1975 ;

-- H. Lausberg, *Elemente der literarischen, Rhetorik*, Munich, 1967-3 ;

-- H. Elentsen, *Moderne Rhetorik (Rede und Gespräch in der Wirtschaft und im öffentlichen Leben)*, Heidelberg, 1963-2 ;

Enfin, et surtout, une approche occultiste :

-- P.-C. Jagot, *L'éducation de la parole (Comment convaincre, séduire et captiver par une élocution claire et assurée)*, St. Jean de Braye, 1975.

RH 05.

Descriptions initiales.

D'après ce qui précède, une vague notion de "rhétorique" a certainement surgi dans votre esprit. Mais pour l'instant, c'est trop peu. Par conséquent, quelques descriptions, c'est-à-dire des définitions approximatives (définitions de créatures).

(1).-- *P. Larousse, Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, 15 vol., 1866/1876;-- t. 13, 1143, dit :

"La R(h)etorique est la doctrine de l'éloquence, où l'on entend par "éloquence" "l'art de persuader", l'art de persuader (persuader)". Gérusez, l'auteur de l'article, y ajoute la méthode classique des rhéteurs (professeurs de rhétorique) :

(a) En tant que science prescriptive (normative), la rhétorique classique donne des maximes, c'est-à-dire des prescriptions, qui comptent comme les prémisses, les hypothèses, d'une bonne écriture et d'un bon discours ;

(b) en tant que science réductrice, fondée sur l'induction historique, la rhétorique classique met ces présupposés à l'épreuve des grands chefs-d'œuvre de l'écriture et de la parole. Ainsi, avec le temps, un matériel culturel et historique solide est accumulé (du moins dans les bons manuels).

(*R.R. Bolger, Rhetoric, in : Encyclopaedia Britannica, Chicago, 1967, 19 : 257/260*, le dit un peu différemment, mais cela ne le rend pas incompatible avec Gérusez. "La rhétorique est le nom, traditionnellement donné à

(a) l'utilisation de la langue

(b) comme une compétence ("art"), fondée sur un système de connaissances ordonnées".

Ce que nous venons d'entendre.

Mais Bolger nous apprend quelque chose. Après le Positivisme ancien (*A. Comte (1798/1857), Cours de philosophie positive (1830/1842)*) est apparu le Néo -ou Positivisme logique (aussi : langage), qui "dans les années trente de notre siècle a attiré l'attention sur l'importance de l'analyse de l'usage du langage" (a.c., 259).

Bolger se réfère donc à *I.A. Richards, Philosophy of Rhetoric (1941)*, qui, aux Etats-Unis, préconise l'enseignement de la rhétorique dans les écoles et les universités. Une bonne science professionnelle prête toujours attention à l'utilisation (pré)scientifique du langage.

RH 06

I. La science professionnelle est-elle distincte de l'“éloquence” ? (06/10)

Il peut être surprenant que les (néo-)positivistes, parmi tous les autres, concentrent leur attention sur l'utilisation - éventuellement “rhétorique” - du langage. La science (professionnelle) stricte, fondée sur des faits, et la “philosophie positiviste” ne sont-elles pas au cœur de tout positiviste ?

Donc, dans un premier chapitre, une digression, qui est aussi une introduction directe, sur l'aspect rhétorique de toute science (professionnelle).

Nouvelle description.

a. *G.G. Granger* (1920/...), rationaliste convaincu, tente dans sa *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, 1967, 21/24 (*Rhétorique et contenus*), de rendre vraies deux affirmations.

(a) Le langage “rhétorique” est radicalement différent du langage “scientifique” en ce qu'il s'enferme dans un univers verbal : (o.c., 21). En d'autres termes, nous avons compris la rhétorique comme l'art des mots (RH 01), que nous avons appris dans notre éducation. M.a.w. : une utilisation idéologique et partielle des mots.

(b) La rhétorique - dit Granger - utilise le langage comme moyen d'influence entre plusieurs sujets, ne serait-ce que pour le plaisir purement esthétique (= beauté) que le sujet qui parle et écoute ou lit en retire.

La science professionnelle, en revanche, utilise le langage :

(i) non seulement comme moyen de compréhension entre les sujets engagés dans la science professionnelle (les scientifiques professionnels),

(ii) mais aussi comme moyen d'interprétation entre ces mêmes sujets et le monde perçu, de sorte que les objets de ce monde perceptif deviennent “maniables” (o.c., 23).

Si nous comprenons correctement le Granger cité, alors le langage scientifique est l'un des nombreux usages rhétoriques du langage. Le “langage rhétorique”, après tout,

(i) utilise la langue comme moyen de communication entre l'écrivain/le rédacteur ou l'orateur/le locuteur et le public et

(ii) utilise le langage comme moyen d'interprétation afin de rendre “gérables” les objets dont l'auteur ou l'orateur parle, ainsi que le public. En effet, le public, du moins celui qui veut avant tout apprendre quelque chose, est confronté à des choses “ingérables” - pensez à un enseignant qui doit expliquer le concept de “carré” pour la première fois - et il s'attend à ce que ces mêmes choses deviennent “maniables” (selon les mots de Granger).

RH 07.

Explication :

a. Prenons par exemple le cas où, en tant qu'enseignant, vous devez expliquer la notion de "carré" à des enfants qui l'apprennent pour la première fois.

Pour une si petite créature, l'idée de "carré" est une inconnue radicale (et donc, dans le langage de Granger, "ingérable"). Un tel enfant n'a même pas le concept purement humain de "carré" et doit encore apprendre le terme (le mot, dans lequel le concept est capturé).

L'idée (au sens platonicien de "ce qui régit et, à la fois, illumine tous nos concepts et termes, ainsi que les choses auxquelles ces concepts et termes se réfèrent"), l'entendement (ce qui imprègne notre esprit à partir de l'idée), le terme (le mot ou le groupe de mots, dans lequel nos concepts sont enregistrés dans le contexte linguistique), -- la chose elle-même, tout cela est inconnu et "ingérable" (l'enfant en question ne peut pas "travailler avec").

b. Tu entres dans la classe, -- avec un "carré" de métal (enseignement contemplatif), avec ton esprit préparé. Que faites-vous en premier ? Par exemple, dessinez un carré sur votre tableau noir (en termes platoniciens : le phénomène dans lequel l'idée ne montre qu'une seule image ("spécimen")).

En outre, prononcez le mot "carré" et écrivez-le éventuellement au tableau. Enfin, faites circuler le carré de métal, d'un enfant à l'autre, - pour qu'il le regarde et le touche. - Qu'avez-vous fait, pour la forme ?

(i) En ce qui concerne les moyens de compréhension, vous avez à la fois un dessin sur le tableau noir ("phénomène matériel") et, peut-être, le mot "carré" sur le même tableau noir et le petit carré en métal qui est entré en circulation, tout cela résumé dans le terme "carré", que vous répétez de façon quasi-continue, de sorte qu'au milieu des phrases que vous prononcez, il pénètre doucement les esprits éveillés que sont vos enfants. Vous établissez ainsi le phénomène de base de tout acte rhétorique.

(ii) En ce qui concerne les moyens d'interprétation, vous avez exactement les mêmes données : car "interpréter", c'est **a.** séparer un donné ("quelque chose" au sens ontologique) **b.** de l'ensemble ("totalité") de tout ce qui est ("être"), afin de lui donner un nom et de le rendre ainsi gérable.

À partir de ce moment, vous pouvez commencer à penser à affiner la surface géométrique, par exemple. La formule est "côte à côte". Ainsi, littéralement, le carré devient aussi "gérable" géométriquement, par exemple.

RH 08.

L'acte rhétorique contient "le langage comme moyen d'influence".

(1) Lorsqu'un scientifique parle à un autre de ses découvertes, de ses données ou de ses connaissances scientifiques, il utilise à la fois des moyens de compréhension et des moyens d'interprétation afin de ... influencer ce collègue au moyen, par exemple, du langage scientifique (prenez un ensemble de formules mathématiques, qui décrivent exactement le phénomène analysé ; prenez, par exemple, un protocole, c'est-à-dire la description d'une expérience). Il influence volontiers l'autre érudit.

Cette "introduction" de ses idées et expériences dans l'esprit du collègue est typiquement rhétorique.

(2) Si, en tant qu'enseignant, vous parlez à vos enfants du carré, par exemple, vous utilisez à la fois des moyens de compréhension (après la leçon, si elle est réussie, les enfants vous "comprennent" et vous pouvez, en comprenant, "manipuler" le carré avec eux) et des moyens d'interprétation (ils ont, avec vous, séparé le carré (et tous les carrés possibles), c'est-à-dire l'idée, de la réalité totale et lui ont donné des noms).

Mais immédiatement, tu les as influencés. Car vous avez "introduit" l'idée de "carré" (avec tout ce qu'elle régit, - le concept de "carré", le terme (mot) "carré", les spécimens ("phénomènes") de celui-ci que l'on peut trouver dans la nature ou dans la culture) dans l'esprit de réflexion et de raisonnement des enfants. Ce qui est la définition de la "rhétorique". Ainsi, la "rhétorique" est tout sauf une rhétorique "creuse" ou un travail sur les mots.

Un argument d'autorité.

Notre thèse est donc la suivante : l'enseignement, en tant que professeur, - une discussion (ou un débat) scientifique, - ce sont deux types (espèces) ou modèles applicatifs d'une idée universelle "rhétorique".

On entend par là, pour l'instant, la diffusion d'un message (pour utiliser la théorie actuelle de la communication), c'est-à-dire d'une information, par le biais de la compréhension et de l'interprétation. Oui, il n'y a peut-être pas de meilleure définition de l'acte rhétorique.

Comme argument d'autorité, nous citons Thomas Kuhn (1922/1996), qui - avec Karl Popper, Imre Lakatos et Paul Feyerabend - est considéré comme l'un des grands épistémologues (philosophes des sciences) de notre époque (cf. A. Chalmers, *What is science called ? (Sur la nature et le statut de la science et de ses méthodes)*, Meppel/Amsterdam, 1981, 114/127 (-les paradigmes de -Kuhn).

RH 09.

Dans son ouvrage *De Structure van Scientific Revolutions* (1962), Meppel, 1976-2, 135, *Kuhn* dit ce qui suit : “Lorsque nous passons en revue la vaste littérature expérimentale (...), le soupçon se fait jour que quelque chose comme un paradigme sous-tend également la perception. Ce qu’une personne voit dépend :

(i) les deux de l’objet qu’il regarde

(ii) de ce qu’il a appris à voir, par ses expériences visuelles et conceptuelles antérieures. En l’absence d’une telle formation (*note* : pratique), il n’y a que -- selon les mots de William James (1842/1910) -- “une confusion florissante et bourdonnante”.

Le grand psychologue de la religion, James, exprime ici brillamment ce que Granger appelle la “non-maîtrisabilité”. -Ce que contient l’“expérience visuelle-conceptuelle” peut être illustré comme suit.

Par exemple, un professeur enseigne ce qu’est une “camera obscura” (la boîte fermée à l’intérieur d’un appareil photo ; par métonymie : l’appareil photo lui-même). Sans l’aspect visuel (voir une caméra), sans l’aspect conceptuel (= compréhension) qui l’accompagne (parce que l’enseignant se réfère à l’objet avec le terme “caméra (obscura)”), l’élève “voit” une chose non traitée, “ingérable” (une boîte, par exemple).

Notons qu’en “collant” le terme “caméra (obscura)” sur l’objet, l’enseignant situe ce même objet dans la langue (aspect linguistique) et, en même temps, introduit la compréhension et l’interprétation. L’élève est initié au groupe de personnes qui connaissent le terme “camera (obscura)” et présupposent le système linguistique (pour parler avec de Saussure et les structuralistes) dans lequel ce terme se situe. Ce n’est que lorsque ces deux aspects sont mis en avant que l’élève peut “voir” (percevoir). Sinon, il/elle ne “voit” qu’un “quelque chose” amorphe (sans signification).

Il ne voit pas ce que le professeur voit, ce que tout le monde voit, tant qu’il n’a pas appris à voir, tant que le professeur ne l’a pas influencé dans ce sens par l’interprétation et la compréhension. Tant que la “rhétorique” de l’enseignant ne va pas dans ce sens.

Le modèle applicatif de Kuhn.

O.c., 36 ans, donne à Kuhn une demande.

“À un moment donné - entre 1740 et 1780 - les théoriciens de l’électricité ont été, pour la première fois (RH 07: pour la première fois), en mesure d’accepter les principes fondamentaux de leur domaine sans les remettre en question.

RH 10.

(i) - A partir de ce moment, ils se sont lancés dans des problèmes plus concrets (*ndlr* : définis) et plus cachés et - de plus en plus - ont rapporté leurs résultats dans des articles adressés à d'autres théoriciens de l'électricité, -- plutôt que dans des livres adressés au monde développé en général.

(ii) - En tant que groupe, ils ont réalisé ce que (1) les astronomes, dans l'Antiquité, (2) les chercheurs de mouvements, au Moyen Âge, (3) les physico-opticiens, à la fin du XVIIe siècle, (4) les historiens-géologues, au début du XIXe siècle, ont réalisé.

En particulier, ils ont produit un (paradigme, du grec ancien "paradeigma" (modèle, modèle de pensée, parangon)) qui s'est avéré capable de diriger les recherches de l'ensemble du groupe.

Si ce n'est avec l'aide de la "sagesse rétrospective", il est difficile de trouver un autre "critère" (*note* : du grec ancien "kritèrion", moyen de caractérisation, c'est-à-dire ce par quoi quelque chose est distingué (et donc discernable) de toutes les autres choses) qui déclare aussi clairement qu'un domaine est une science (professionnelle)".

Voilà pour Kuhn, qui a remis au goût du jour l'ancien terme de "paradigme" (également traduit par "manuel").

En d'autres termes :

(1) le scientifique professionnel découvre, généralement favorisé par une certaine coïncidence, une nouvelle "vue" (dans le jeu de langage de Kuhn : paradigme) d'au moins un objet d'observation ;

(2) il communique ce point de vue à d'autres sujets (pour parler avec Granger), c'est à dire

(2)a le lecteur cultivé (rhétorique vulgaire) ou

(2)b le "spécialiste" (collègue professionnel) (grande information, resp. rhétorique). Il influence ainsi la "vision" (paradigme, moyen d'interprétation et, en même temps, moyen de compréhension) du monde observable (les "objets"), jusqu'à ce que sa "vision" soit acceptée.

Conclusion.

La "théorie", dans le présent sens, est un ensemble de concepts et de jugements, de préférence axiomatiques (déductibles de prémisses strictes), de manière à articuler un ensemble ordonné de propositions sur un domaine (les objets).

La "métathéorie" est, comme le "métalangage" (langage sur le langage), une théorie qui a pour objet la théorie, au sens où nous venons de la définir. Une véritable métathéorie de la science - comme le discours du professeur - comprend certainement un moment rhétorique, car, dans tout comportement scientifique, nous trouvons un "élément rhétorique" minimal (et correctement défini).

Ce que nous avons essayé de démontrer.

RH 11.

II (11/16) *Les rangs de l'acte rhétorique.*

Nous disons “agir”. Après tout, la rhétorique a toujours été une théorie de l'action ou une praxéologie (du grec “praxis”, action, action). L'un a un message (“L'orateur a quelque chose à dire”). Ce message ou “message” (information) est destiné à être transmis par le biais de l'interprétation et de la compréhension. Nous venons de le voir. Cela signifie : on travaille - activement - sur son prochain.

Quelles sont maintenant les composantes majeures, “stoicheia”, elementa, articulations (parties du dossier), de cette action ? Cinq. - Aristote en prévoyait quatre. Mais - surtout depuis le protosophe Hippias d'Elis (-470/-400 ; cfr J.P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs (Etudes de psychologie historique)*, I, Paris, 1970, 106s. (*Mnemotechnie d' Hippias*) - on a ajouté la mémorisation.

A -- *La rhétorique textuelle.* (11/12.1)

Une partie essentielle d'un acte rhétorique - pensez à une affiche publicitaire - est un texte minimal et essentiel. D'où le terme “textuologie”. Imaginez une soupière parfumée sur une annonce de poulet. On voit un renard, qui convoite le bol, mais les mots “Il y a du poulet là-dedans” expliquent de quoi il s'agit. C'est l'élément texte. Aussi petit soit-il. L'effet est que le spectateur ressent déjà l'odeur dans son nez et le goût dans sa bouche du délicieux poulet.

C'est la rhétorique totale de la publicité, qui comprend à la fois un texte et un acte de langage. Un acte, en d'autres termes, qui utilise l'élément textuel de la compréhension (“Il y a du poulet là-dedans”). Un acte d'influence, c'est-à-dire.

Echantill. Bibl. :

- P. Larousse, *Grand dict.*, 1143 ;
- A. Langlois, *Le style : la chose et la manière (Du XVIIe au XXe siècle)*, Bruxelles, 1925, 56/58 ;
- R. Barthes, *L' aventure sém.*, 4, 121, 123.

Selon ces auteurs, la rhétorique textuelle se divise en trois parties, que Géruzez, dans le Larousse, caractérise comme suit. “Tout travail mental se réalise par l'invention (heuresis, inventio), -- l'arrangement (diataxis ou taxis, dispositici et -- la conception (stylisation, -- lexis, elocutio)”.

Selon Geruzez. -- Les Latins décrivent :

- (i) “invenire quid dicas” (trouver ce que l'on va dire ; construire le message) ;
- (ii) “inventari disponere” (ce qui a été trouvé, dispose-le selon le plan ; la séquence du message) ;

Ces deux sections forment la partie commerciale.

“Ornare verbis” (mettre en mots (stylisés) ; -- c'est-à-dire le “design” ou la mise en forme du message). Ce qui est la partie verbale.-- Notez que ces trois opérations sont distinctes, mais pas séparées.

RH 12.

A.1.-- Rhétorique heuristique.

L'invention, le titre traditionnel, fournit la "pisteis" (probationes), la "preuve" (l'argument).

La logique (théorie de la pensée) et surtout la logique appliquée (= théorie des méthodes), qui traite des concepts (termes), des jugements (propositions) et du raisonnement, dominant en partie cette section. Mais la pathétique (la théorie des arguments émotionnels) joue également un rôle décisif à cet égard.

Résultat : tous les éléments, compris comme des données brutes, - ce qu'Hérodote d'Hallikarnassos (-484/-425 ; fondateur de la terre et de l'ethnologie (W. Jaeger) ou, comme d'habitude, "père de l'historiographie") appelait "historia", des matériaux de recherche.

A.2.-- rhétorique textuelle.

La rhétorique textuelle est appelée par Hérodote "l'enseignement qui entoure le 'logos', le texte". -- Traditionnellement, on distingue deux aspects.--

(I). La rhétorique harmologique.

L'arrangement (tel est le titre transmis), avec l'esprit qui établit l'ordre (doctrine de l'"harmologie" (ordre)), traite les matériaux libres de l'étude - notez le plan, l'ordre des parties du texte, le schéma, l'arrangement. - Nous y reviendrons régulièrement à l'avenir.

(II). - La rhétorique stylistique.

La conception, la stylisation, est le traitement final par notre esprit, comme doué d'un sens de la "beauté", du texte ordonné... Nous n'y reviendrons pas dans un chapitre séparé.

Echantill. Bibl. :

-- H. Suhamy, *Les figures de style*, Paris, 1983-2 (Les figures de style, y compris la tropologie, sont des dictons) ;

-- P. Barucco, *Eléments de stylistique*, Paris, 1979 (Théories actuelles).

Le style est la manière dont on exprime la pensée à travers la langue (J. Broeckaert).

-- Comme R. Barthes, *L'av. sém.* 155/164, dit que le terme antique est "lexis" (Lat. : "elocutio"). Ou encore "hermeneia" (Lat. : "interpretatio", interprétation).

Un contenu purement logico-pathétique peut être exprimé de plus d'une manière.

La publicité de l'autre jour : "Mangez du poulet, parce que le poulet est sain" ou "Il y a du poulet là-dedans" (dit le renard gourmand, représenté sur l'affiche, modèle de l'appétit).

RH 12.1.

Modèle appliqué.

-- R. Bruzina, *Eidos (Universalité dans l'image ou dans le concept ?)*, in : R. Bruzina / B. Wilshire, *Crosscurrents in Phenomenology*, The Hague/ Boston, 1978, nous donne un exemple très parlant de "styles".

Le même "message" peut être "encodé" (transformé en texte) de plusieurs façons.
Situation : L'Afrique noire voit une nouvelle religion entrer dans le pays avec les Blancs.

(1) - Style négro-africain.

Le grand prêtre informe l'un de ses fils qu'il est nécessaire de l'envoyer à l'Église (en Afrique de l'Ouest) : "Je désire qu'un de mes fils accompagne ces gens, pour être mes yeux là-bas. S'il n'y a rien dedans, revenez. Mais si c'est le cas, ramenez-moi ma part.

Le monde est comme un masque qui danse. Si vous voulez voir ce monde, ne restez pas au même endroit. Mon esprit me dit que ceux qui ne sont pas les amis de "l'homme blanc" diront aujourd'hui, demain, "Si seulement nous avions su !".

(2).- Style occidental.

"Je vous envoie comme mon représentant parmi ces gens,--juste pour que si cette nouvelle religion surgit, si elle continue, vous soyez en sécurité. Il faut suivre l'évolution du temps, sinon on reste à la traîne. J'ai le sentiment que ceux qui, aujourd'hui, n'acceptent pas les Blancs, regretteront amèrement, un jour, leur manque de perspectives. (Extrait de : *Chinua Achebe* (écrivain nigérian), *English and the African Writer*, in : *Transition*, 4 (1965), 18:18/19,--un texte qui parle de deux styles en anglais, dans la mesure où il est écrit/parlé par des Négro-africains).

Traduttore traditore.

"Traduire, c'est trahir." -- C'est ce que dit un proverbe italien.

H. De Vos, *Einkl./ Erl., Ernst Jünger* (1895/1998), *Lob der Vokale und Sizilischer Brief an dem Mann im Mond, Brüssel*. s.d., 19f.

Rendre le vers latin "Nulla unda tam profunda quam vis amoris furibunda" par "Keine Quelle/ So tief und schnelle/ Als der Liebe/ Reissende Welle", c'est dénaturer l'atmosphère antique et mystérieuse du latin. (Aucune vague n'est aussi profonde que la persistance de l'"amour" en dehors de lui-même).

RH 13.

B.-- La rhétorique dramaturgique. (13/15)

La “dramaturgie” signifie “la théorie du théâtre ou, mieux, de l’art dramatique”. Nous l’avons dit plus haut : la rhétorique est mieux comprise lorsqu’elle est appelée l’art d’agir. Le texte est unique. Mais la présentation du texte est double. Et “réciter”, c’est agir, agir sur un public - même s’il n’y a qu’un seul auditeur.

B.1.-- La rhétorique mnémotechnique.

(1) Les Latins appelaient ce segment de l’acte rhétorique “*memoriae mendare*” (mettre en mémoire ; la mémorisation du message).

Bibl. st : Larousse, Langlois, Barthes, comme ci-dessus.-

(2) Le “mnèmè”, *memoria*, mémoire, est un héritage archaïque. Cela ressort clairement de ce qu’en dit *J.P. Vernant, Mythe et pensée*, I, 80/123.

a. Les poètes, par exemple (comme Homéros, Homère, entre -900 et -700), récitaient de mémoire les poèmes, parfois de plusieurs milliers de vers. L’Hippias d’Ellis mentionné ci-dessus (RH 11) (cf. *J.P. Dumont, Les Sophistes (Fragments et témoignages)*, Paris, 1969, 145s.) possédait une autre mémoire phénoménale (au sens d’“exceptionnelle”) de ce type.

b. Selon Vernant, l’historien-psychologue, une mémoire comme celle d’Hippias était par exemple la sécularisation de

(i) Mnémosunè, la déesse de la mémoire (et de la conscience élargie comme le disent maintenant certains Alternatifs),

(ii) qui a justifié le souvenir factuellement déterminable (en termes platoniciens “phénoménal”) en l’inspirant.

Conclusion :

Dans la rhétorique mnémotechnique, un ancien fait sacré survit, sous une forme séculaire (= sécularisée, “terrestre”).

(3) A ce chapitre appartient également le thème de l’improvisation. On dit : “réciter un texte... au poing, au moment où il est conçu “. Cela signifie que les points essentiels d’un message (= texte) sont mémorisés, mais que la formulation finale, y compris le style, est “improvisée”. Ce qui, dans de très nombreux cas, est la meilleure façon de le réciter.

(4) Un texte peut être mémorisé à la fois en silence et à haute voix (éventuellement pour les personnes présentes).

(5) Un conseil : certains locuteurs procèdent comme suit (et avec des résultats) : le texte mémorisé est dans la mémoire à un moment donné ; à partir de là, on prend des échantillons et on les récite (silencieusement ou à haute voix), mais de telle sorte que l’on récite comme si l’on parlait réellement dans le futur.

RH 14.

Cela rappelle ce que, dans la Bible, on appelle la “perspective prophétique” : le prophète en question parle comme s’il était déjà le contemporain d’une humanité future. On trouve quelque chose de semblable, dans une certaine mesure, dans ce que les rhétoriciens appellent “l’hypotypose picturale” (“Je vois déjà la ville en train de brûler...”).

B.2.-- La rhétorique “hypocrite

(1) Les Latins appelaient cet aspect rhétorique “agere et pronuntiare” (agir et prononcer ; agir le message).

Echantill. Bibl.: outre les déjà cités *Larousse (Géruzez)*, *Langlois et Barthes*, orphelins mentionnés :

-- *Sir Charles Bell* (1774/1842 ; célèbre physiologiste des nerfs), *Anatomy and Philosophy of Expression as Connected with the Fine Arts* (1806 ; sur les mouvements musculaires qui, habituellement, accompagnent les pulsions et les sentiments) ;

-- *Ch. Darwin* (1809/ 1882), *Expression des émotions de l’homme et des animaux* (1872 ; Darwin mentionne Bell, entre autres) ;

-- *E.W. Straus* (Lexington, Kentucky), *The Sigh (An Introduction to a Theory of Expression)*, in : *Tijdschr.v.Phil.*, 14 (1952) : 4, 474/, 95).

(2) Straus, qui mentionne avec insistance tant Bell que Darwin, se réfère à une analogie formulée par Bell : “L’expression est à la passion ce que le langage est à la pensée”. Analogie : expression / passion = langage / pensée. En tant qu’acteur ou orateur, on ferait bien de tenir compte de cette analogie.

(3) Le terme grec ancien “hupokritikos” ne signifie pas, sauf très secondairement, “feindre” mais agir. Hupokritikos” est donc, en grec ancien, “ce qui va avec l’action”.

Les Latins, conscients de la nature praxéologique de la rhétorique, ont traduit à juste titre “hupokrisis” par “actio”. “Agere et pronuntiare” mentionne même le fait d’agir avant de prononcer.

La textologie et la technique mnémotechnique ne sont que des sections préparatoires. L’action, qui comprend à la fois la diction (élocution) et la gesticulation (geste), est, en outre, sous-tendue par

(i) l’apparence générale de l’acteur (une tenue vestimentaire peut donner l’impression d’être “éloquente” ; pensez à un punk qui parle) et

(ii) l’infrastructure (pensez aux preuves présentées par les avocats au tribunal : “Voici l’arme du crime !” ; pensez aux enseignants utilisant le tableau noir ; pensez à l’impact persuasif des tableaux ou des images sur écran d’ordinateur) : tous ces aspects forment, en fait, une unité.

RH 15.

Un examen de conscience.

Les étudiants de l'Hivo (Institut supérieur de pédagogie) sont, pour la plupart, en formation active. Il serait peut-être judicieux d'analyser le comportement pédagogique et éducatif dont ils font preuve sur la base des cinq sections rhétoriques.

A.1. L'enseignant a un message, le contenu de sa leçon, qui peut être décomposé en un certain nombre d'éléments.

A.2. Il comporte un message, le contenu de la leçon, disposé selon le plan.

A.3. Il a un message, le contenu de la leçon articulé avec une stylisation minimale.

B.1. Un enseignant bien préparé a, au minimum, mémorisé, mais l'agrément d'une improvisation fluide (ne serait-ce que parce qu'un élève lève le doigt et pose une question parfois imprévue, ce qui perturbe le texte programmé).

B.2. Enfin, si l'on y songe, l'enseignement est pour une part minime et essentielle de l'action. Un enseignant qui n'exprime jamais de sentiments, qui a une diction bégayante, une silhouette boiteuse, une apparence faible, une infrastructure boiteuse, aura - très certainement - un effet différent sur le petit public qu'il a en face de lui qu'un enseignant qui ne possède pas tous ces éléments.

Le message souffre d'un manque de rhétorique. On entend parfois les enseignants se plaindre : "Ça n'est pas rentré". Il s'agit d'une référence directe à sa rhétorique, qui ... Il s'agit d'une référence directe à sa rhétorique, qui ... -tente de faire passer le message par des moyens de compréhension -et d'interprétation (en croisant les cinq sections).

Note - Comprend-on plus ou moins pourquoi, plus haut (RH 1), on a parlé d'une "erreur culturelle" à propos de la minimisation, voire de l'abolition radicale - comme cela s'est malheureusement produit - de la rhétorique traditionnelle ? L'enseignement est un acte rhétorique.

Etre sans tuteur.

Les agagogues (pédagogues, andragogènes), les agogiciens (théoriciens) du comportement agogique, tous, ces dernières années, y compris sous l'influence de la Nouvelle Gauche, ont parlé avec insistance d'autonomisation. Être "habilité", c'est être sans tuteur. Se libérer de l'emprise de son prochain, qui est "aliénant". Ceux qui ont étudié la rhétorique ont beaucoup plus de facilité à voir où, quand, comment et par quels moyens ce même être humain "intervient" et "manipule".

RH 16.

Sémiologie. La sémasiologie est la “signification des mots”. -- La “rhétorique” peut être définie de plusieurs façons. R. Barthes, o.c., en résume les significations.

A.-- La technique de persuasion, c’est-à-dire la capacité de parler, c’est-à-dire de faire comprendre un message facilement en étant “en phase”.

B. (i) L’enseignement des compétences linguistiques et des techniques de persuasion “ -- d’abord par les anciens “ rhéteurs “, -- ensuite par les enseignants ordinaires.

(ii) Ce que Barthes appelle la “protoscience” (= science du début), c’est-à-dire l’analyse du phénomène (le comportement linguistique), en termes de ce que l’on peut appeler une “méta-science” sur la compétence linguistique).

Orientation éthico-politique.

Contrairement à la recherche purement “positive” (= assertive) de nos jours, la rhétorique traditionnelle n’a jamais été - ce que l’on appelle aujourd’hui - “sans valeur”.

(i) Editer quelqu’un pour que le message passe est toujours un acte, dont on est responsable en conscience.

Remarque : il y a des différences.

a. Des protosophs comme Protagoras d’Abdera (-480/-410) ou encore plus fort Gorgias de Leontinoi (-460/-375) n’ont parfois pas pris l’aspect éthique très au sérieux.

b. Les paléopythagoriciens (Puthagore de Samos (-580/-500) et son école, ainsi que Platon d’Athènes (-427/-347), qui prônaient une rhétorique consciencieuse, -- ainsi que la grande tradition platonicienne -- par exemple Cicéron (-106/-400 ; De institutione oratoria, rhétorique à part entière) - tenaient, ainsi que la grande tradition platonicienne, par exemple Cicéron (-106/-400 ; le plus grand orateur romain) ou Quintilien (+35/+96 ; De institutione oratoria, rhétorique à part entière). par exemple Cicéron (-106/-43 ; le plus grand orateur romain) ou Quintilien (+35/+96 ; De institutione oratoria, une rhétorique à part entière) - adhéraient, aussi strictement que possible, à tel ou tel système éthique. Comme le dit Barthes, cette institution morale a été dominante jusqu’au XIXe siècle.

(ii) éditer quelqu’un pour qu’un message, avec les modèles d’interprétation et de compréhension qui y sont attachés, soit accepté, était invariablement considéré comme un acte dont on était responsable, non seulement en tant qu’individu consciencieux, mais aussi en tant que citoyen coresponsable. -- Polis”, cité-état, est le terme qui a donné naissance à notre mot “politique”... La citoyenneté d’État était le signe par excellence de la conscience. D’où l’expression “éthique-politique”.

Note -- Les sciences humaines.

Vers 1950, un nouveau terme est apparu pour remplacer l’expression “sciences morales et politiques”, considérée comme dépassée.

Bibl. st.. :- J.Freund, Les théories des sciences humaines, Paris, 1973.

-- D. Hollier, dir., Panorama des sc. humaines, Paris, 1973.

RH 17.

III. La genèse de la rhétorique grecque. (17/27)

Comme le dit le grand pédagogue catholique O. Willmann (1839/1920), *Abriss der Philosophie (Philosophische Propdeutik)*, Wien, 1959-5, 51, 414, l'approche dite "génétique", c'est-à-dire l'étude d'une chose à partir de son origine, est l'une des manières les plus appropriées de la comprendre (pensez à Aristote ou à Hegel). Nous allons appliquer cette méthode, très brièvement, à la rhétorique, non pas pour prolonger le texte ou donner l'impression d'être érudit, mais pour vous proposer, à vous qui allez rédiger une thèse, une des méthodes possibles pour "développer" votre thème et les problèmes qui lui sont liés.

Pourtant, Roland Barthes, en tant que structuraliste (au sens saussurien), a également raison lorsqu'il écrit : "La rhétorique doit toujours être "lue" (*note*: comprendre : interpréter) dans le jeu structurel de ses burins, c'est-à-dire la grammaire, la logique (RH 12), la poétique (*note*: la théorie de la poésie), la philosophie. C'est le jeu du système - et non chacune de ses parties individuellement - qui est, historiquement, significatif". (O.c., 118/120).

En d'autres termes : O. Willmann, fortement influencé par l'historicisme (c'est-à-dire les romantiques allemands), met l'accent sur la vision dite diachronique, Barthes, en tant que saussurien, met tout aussi justement l'accent sur la vision synchronique ou la théorie des systèmes.-- Vous, qui préparez une thèse, veuillez examiner votre thème et ses problèmes à partir de cette méthode double et complémentaire.

1.-- Ancienne tradition des Grecs (démocratiques). (17/19)

"Homère, le grand poète épique (RH 13), a souvent été considéré comme le fondateur de la rhétorique. Ernst Curtius (1814/1896 ; connu pour son *Histoire de la Grèce* (1857/1861)) a observé à juste titre que près de la moitié de l'Iliade et plus des deux tiers de l'Odusseia sont des discours prononcés par des acteurs, souvent d'une longueur considérable. En particulier, le "ridicule Ulysse" (...) est un orateur magistral". (*M. Weller/ G. Stuiveling, Eloquence moderne, A'm/ Bssl, 1968, 38*).

En effet, dans la culture homérique, l'" agora ", à l'époque l'assemblée du peuple ou de l'armée, de droit sacré, est centrale.

Appl. mod.

Agamemnon, prince de Mukenai (Lat. : Mycènes), chef de l'armée grecque pour Troie (= Ilion, plus tard Pergame, une ville d'Asie Mineure datant d'au moins 2000) - à l'époque également appelée "Achéens" -, reçoit, dans un rêve donné par Dieu (la Révélation biblique connaît aussi des rêves donnés par Dieu, pensez à Joseph, le père adoptif de Jésus), l'ordre de rassembler le peuple (= les combattants) (Il. 2, 1f.). Cela montre le caractère sacré (ou "consacré") archaïque. On confond généralement "sacré" et "autoritaire-sacré".

RH 18.

Mais regarde : Télémaque, le fils d'Odusseus, a l'inspiration - grâce à la déesse Pallas Athéna, qui lui apparaît sous la forme (=apparition) de Mentès - de convoquer l'agora (=assemblée du peuple),-- afin de tuer les prétendants cyniques (=inutiles), qui dévorent littéralement le palais de sa mère, la reine Pénélope (également "Penelope"), qui, se souvenant de son saint mariage, fait devant ses divinités, attend Odusseus, son mari et véritable prince.

Eh bien, l'agora, après discussion, se désintègre sans décision : elle apprend seulement que, si les prétendants conscients continuent dans leur aveuglement, un "atè", un jugement de la divinité ("jugement de Dieu"), les frappera, un sort comme le destin. Tout se résume à un avertissement donné par Dieu, rien de plus. Cfr *Od. I* : 289f.

Ce n'est pas seulement l'occasion, disent les dirigeants, qui est sacrée.

Celui qui est autorisé à parler reçoit le sceptre de Zeus,-- ce qui, dans cette mentalité, signifie qu'il est autorisé à parler librement sous la protection directe du Dieu suprême, Zeus (pensez à Jupiter chez les Romains). Parler sous la protection de Zeus est - à la fois - inviolable (on dit aussi : "sacré", (chargé de pouvoir) ou, même, "tabou" (mais pas dans la déformation freudienne)). Même si, en parlant, il se retourne contre le chef de l'armée.

Appl. mod.

Diomède, par exemple, se retourne contre Agamemnon en pleine agora en ces termes : "Atride (*note*: Atréide, fils d'Atreus), contre toi, tout d'abord, je dois me dresser, à cause de ton manque de perspicacité,--car c'est 'themis', Seigneur, dans l'agora". (cf. *F. Flückiger, Geschichte des Naturrechtes (I : Altertum und Frühmittelalter)*, Zollikon - Zürich, 1954, 14).

"Themis" est le nom du plus ancien système juridique sacré de l'Hellas, lorsque les Grecs archaïques pratiquaient encore la religion de la Déesse Mère, du système juridique qui plaçait les divinités olympiques au centre.

RH 19.

La loi de Thémis s'appliquait à la famille, à la sibbe (la parenté commune), à la maison (habitation) et à l'hospitalité, c'est-à-dire au culte des morts (Flückiger, o.c. 20). La "fonction" (sphère d'action) de Thémis, parfois identifiée à Gaïa, la Mère de la Terre, était la vie, en particulier en tant que source de fertilité, et en outre la nuit, ainsi que la terre et le sous-sol (o.c., 29). Comme toujours, dans une vision sacrée de la vie et du monde, c'est aussi ici :

(i) "Thémis" est la déesse (mère) qui fonde ("cause") le système juridique concernant sa "fonction" ; elle peut donc aussi être appelée "Urheberin" (Söderblom), "Cause-provider" ;

(ii) mais "themis" est aussi (comme dans les textes homériques cités ci-dessus) le système juridique lui-même, en tant que manifestation terrestre de l'action de Thémis. En d'autres termes, il y a un côté "transcendant" (transcendental, extraterrestre) et un côté "immanent" (terrestre, "séculier") à l'ensemble.

C'est le berceau de la démocratie ultérieure" (F.Flückiger, o.c.,14) : dans la strate juridique la plus ancienne, un minimum de "démocratie" prévalait, -- en ce sens que même en pleine guerre, il y avait la liberté de parole et de décision. Malheureusement, ce type de liberté, source de rhétorique, était limité à une classe, les princes, les chefs de l'armée, -- la "noblesse".

2.-- La polis (cité-état) comme système juridique démocratique. (19/23)

Après l'ère homérique, la démocratie proprement dite émerge. L'"agora" n'est plus l'assemblée de l'armée, mais l'assemblée publique. La liberté d'expression n'est plus celle des aristocrates, mais celle de tous les "citoyens libres" (sans les esclaves).

Avec la polis des "politai", les citoyens, un nouveau système juridique sacré émerge, la religion de Zeus, avec Dikè (littéralement : loi) comme déesse de la loi... Le "domaine" (fonction) de cette déesse est la cité-état et la loi des citoyens. Mais désormais, ce n'est plus au nom des déesses mères (chtoniques, telluriques, terrestres) mais au nom de Zeus et des dieux du ciel environnants, essentiellement masculins... Avec le temps, la devise est devenue "c'est themis et dike" (pour exprimer la complémentarité)... D'où le fond sacré à deux niveaux.

D'abord la bonne pensée, philosophiquement parlant.

Thalès de Miletos (-624/545) est le premier "penseur" strictement grec. Il a fondé, par le biais de l'"hetaireia", la société de pensée, le mode de pensée milésien, que le futur Aristote, par exemple, qualifiait de "physique" (c'est-à-dire du "fusus", natura, nature, sortant).

En effet, "fusus" (qui est un quasi-synonyme de "genèse") est tout ce qui était, est et sera.

RH 20.

L'homme, la "nature" qui l'entoure, le cosmos tout entier, tout cela constitue la "fusus" ou "genèse" : c'est comme si la réalité totale (= ontolo-gy) était un très grand processus de genèse.

Eh bien, c'est sur ce fond que nous situons la première rhétorique philosophique (au sens de compétences linguistiques). Nous ne savons pas si Thalès a également fondé la première "science" (avec ou sans éducation ; RH 16) qui avait pour objet les compétences linguistiques.

Appl. mod.

(1). - Rhétorique économique. - Il y a deux histoires sur Thales.

(i) En tant qu'astronome (en tant que philosophe, il s'intéressait littéralement à "tout"), il pouvait, à un moment donné, prévoir une riche récolte d'olives pour l'année suivante. Il a donc emprunté toutes les presses à huile de Miletos. Plus tard, lorsque la saison de pressage arriva et que l'on eut un besoin urgent de presses à huile, il les prêta à son prix exigeant (usuraire).

(ii) L'autre version dit : bien avant que les olives soient prêtes à mûrir, Thalès achète toute la récolte d'olives de la ville de son père. Plus tard, il les vend à un prix (usuraire).

Deux commentaires :

(i) On sent clairement ici le stade du capitalisme précoce au sein des cités-États grecques ; les prix usuraires, imposés par la monopolisation (tous les moulins à huile, toute la récolte d'olives), semblent être "normaux" ;

(ii) Thalès a dû persuader soit les propriétaires de pressoirs à huile, soit les propriétaires d'oliveraies, c'est-à-dire imposer son propre moyen d'interprétation et de compréhension par l'habileté linguistique, pour qu'ils se laissent influencer par lui. N'est-ce pas la définition de la rhétorique comme compétence linguistique ? (RH 8).--

(Rhétorique politique.

L'anecdote suivante nous montre le langage politique de Thalès : la Lydie, sous la domination de Kroisos (Crésus (-560/-546), le riche), menace, à un moment donné, les douze villes ioniennes, le long de la côte d'Asie Mineure (dont Miletos). Thales recommande une alliance.

Cette recommandation est, là encore, un acte rhétorique, mais cette fois dans le domaine politique. Seul Miletos a conclu une alliance ; les autres États ont contrecarré Kroisos.

RH 21.

Que Thalès intervienne dans les affaires politiques était “normal” : la cité-État grecque connaissait, après tout, la démocratie directe (c’est-à-dire sans “classe politique”) et, immédiatement, pour chaque citoyen libre, l’“iso.nomia”, l’égalité des droits, de sorte que la “takoina”, la communia, mais aussi la “res publica”, les affaires publiques, non privées, pouvaient être discutées librement.

Une deuxième raison tient à l’ascendance de Thalès : *G. Thomson, Studies in Ancient Greek Society, II (The First Philosophers)*, Londres, 1955, souligne que Thalès était issu d’une famille de rois prêtres (notons que Thomson est un marxiste). Il existe peut-être une troisième explication : selon une maxime morale attribuée à Thalès, “il est préférable d’être l’objet de l’envie”. Est-ce un signe, involontaire, du fait que Thales voulait briller, même dans la vie publique ?

Historia, theoria.

Deux termes sont en circulation pour caractériser le travail des philosophes à l’époque de Thalès :

- (i) “historia” (inquisitio, enquête) et
- (ii) Le terme “theoria”, speculatio, fathom, mis au nom de Pythagore. Le premier terme se perpétue dans l’“histoire naturelle” (du latin “historia naturalis”, étude de la nature).

Le second vit, mais de manière déformée, dans notre concept de “théorie” (RH 10). Les deux termes désignent :

- (i) les phénomènes, les données visibles et tangibles,
- (ii) qui sont étudiés (“historia”) et/ou compris (“theoria”) sur leurs “fondements” invisibles, intangibles (c’est-à-dire les présuppositions, -- “stoicheia”, éléments, -- “archai”, principia, principes), -- fondements qui régissent les phénomènes (dont la conséquence est que, sans présupposer ces fondements, on ne peut comprendre, expliquer les phénomènes).

L’élève de Thalès, Anaximandros de Miletos (-610/ -547), a peut-être été le premier à utiliser le terme “archè, principium”, - ce qui “explique” un fait donné, - ce qui rend intelligible quelque chose qui est immédiatement perceptible.

Eh bien, comment - si nous nous imaginons un instant dans cette atmosphère - Thalès aura-t-il “examiné”, “sondé”, ses propres actes rhétoriques ? Il les aurait interprétés comme un morceau de “fusus”, un événement naturel, au milieu de la mer des phénomènes naturels. Et, tout comme le cours des étoiles semblait prévisible, le cours de la récolte des olives, par exemple, et de la vie économique, dans et autour de la ville de Miletos de son père, l’était aussi.

Mais - apparemment - Thalès était convaincu que l’homme est un élément de la “fusus”, la nature, d’un genre particulier : il peut, en effet, intervenir dans la nature, -- surtout dans ce qui est et sera.

RH 22.

Thalès ne pouvait-il pas, par exemple, persuader ses concitoyens de lui donner tous les pressoirs à huile ou de lui vendre toute la récolte d'olives ? Les décisions prises à l'agora, l'assemblée populaire, ne sont-elles pas la preuve de l'"efficacité", de l'efficacité, d'une telle intervention par la parole ? La parole est donc, dans les "yeux physiques" de Thalès (son style philosophique), une sorte très particulière de "fusus" ("genèse").

La question a donc dû se poser, immédiatement, dans l'esprit avisé de Thalès : quel "élément", quel principe, quel "archè", faut-il mettre en avant pour expliquer une telle chose ?". Comme on le sait, Thalès considérait "l'eau fugitive" comme un élément universel (en fait, exprimé ontologiquement : transcendantal ou englobant). Lisse", "fluide" (en français), c'est ce qui, même sans forme fixe, peut prendre toutes les formes possibles et imaginables. C'est ce qui, "subtilement" (raréfié ou particulière), "coule" ou "navigue" dans l'ensemble de la "fusus".

Intangible, oui, mais l'énergie de base de tout "être" (Thalès, selon W. Jaeger, commence à utiliser "ta onte", l'être, dans un sens philosophique), -- dans l'être passé, présent et futur.

Tel est le principe de base de l'istoria thalétique, de la recherche, de la theoria, de la pénétration. L'homme, qui intervient par exemple dans la vie de ses semblables par le biais de la parole, doit donc également posséder une dose particulière de "douceur" ("eau" en tant que substance primordiale, et non "eau" en tant qu'élément chimique actuel, bien entendu). - Voici une hypothétique, mais tout à fait dans le cadre de la théorie milésienne de l'istoria conçue comme " explication " de la " rhétorique ".

A noter : cette explication (mieux : hypothèse) "fluidique" ou "primordiale" n'a été prise au sérieux à ce jour que par un nombre minime de penseurs, depuis les Mileziens.

Nous avons dit, RH 19, "première pensée juste". Le "bien" ou le "mal", même aujourd'hui, surtout dans les cultures archaïques, est une question de dosage de l'élément cosmique de base, la suffisance en toute chose.

RH 23.

Dans le mode de pensée milésien, qui est un type archaïque de philosophie, la “justice” ou l’“injustice” devait être quelque chose comme ça. - Le grec “hubris”, arrogantia, transgression (auto-agrandissement), va également dans ce sens : un Grec ancien, consciemment mais encore plus inconsciemment, a toujours postulé que la “justice” était une justice distributive.

Par exemple, celui qui vivait l’état transitoire du bonheur était considéré comme étant dans un état d’“hubris” (il/elle dépassait les limites). Quelles limites ? Dans l’hypothèse thaléo-milésiennne (l’“eau” contagieuse globale), ces limites étaient celles de la dose, ou mieux : du destin (part), de la substance primordiale contagieuse (dans le cas de Thalès : l’eau contagieuse ou primordiale).

Le “juste” est donc la dose de substance primaire (énergie de base) considérée comme “plausible” par les divinités et les autres hommes. L’“injustice”, c’est aussi l’excès ou le manque d’énergie de base pour faire face à la vie dans les “fusus”, la nature parfois très dure et impitoyable.

D’un point de vue thaléen : la rhétorique est “bonne” (justifiable en conscience), dans la mesure où elle veut maintenir les doses de la substance première dans la mesure, comme les divinités (Thalès croyait, nonobstant son “esprit critique”, aux “theoi”, aux “daimones” (divinités dans les fusis)) et ses semblables le considéraient comme “légitime”. Mauvais”, moralement mauvais, il l’est, lorsque l’orateur tombe dans l’“hubris”, franchissant la frontière. C’est approprié : Thalès n’a-t-il pas dû ressentir son accaparement (toutes les presses, toute la récolte) et le prix (usurair) obtenu par celui-ci comme un “passage de frontière”, pour rester cohérent avec lui-même dans sa theoria, dans les prémisses de son historia ?

Conclusion.

RH 17 nous a appris, avec R. Barthes, le systémicien à la manière de de Saussure (Structuralisme), à voir les connexions : voyez-vous, maintenant, comment, en partant simplement de

- (1) Les rares données historiques et
- (2) les propositions de Thalès, nous avons dû inventer et combiner économie et politique, et droit et morale, et nature et intervention dans la nature ? Avec cet exemple archaïque, nous avons voulu vous donner un exemple simple - qui a encore une grande valeur historico-culturelle, car il se trouve au berceau de toute notre culture occidentale actuelle - de ce qu’est la “pensée systémique”, -- penser les données (faits, propositions) ensemble, les voir en synchronie.

RH 24.

L'“agonistique” sicilienne, (24/27)

R. Barthes, L'av. sém., 90, attire à juste titre l'attention, en un certain sens, sur le fait que la rhétorique occidentale ne commence réellement qu'avec (ce que nous appelons) “l'agonistique”, “Agon”, démonstration de force, étant, après tout, le noyau d'un nouveau type de rhétorique gréco-antique.

Changement de régime.

a. Vers -485, deux “turannoi” (tyrans) siciliens, Gelon et Hieron, déportent un certain nombre de populations, les exproprient pour peupler Syracuse et fournissent aux mercenaires un lopin de terre.

b. Mais en -460, ils ont été chassés par une révolution démocratique. La toute nouvelle démocratie voulait rétablir la situation antérieure. Mais cela a donné lieu à des conflits juridiques sans fin sur la base de l'idéal de l'isonomia, l'égalité des droits.

C'est ainsi qu'est née la rhétorique médico-légale ou juridique... Dans ce sens plus étroit, Barthes a donc raison.

Émergence d'une rhétorique “agonique”.

Afin de convaincre le tribunal populaire démocratique de son “droit”, l'exproprié devait être “au courant”. D'où la nécessité de rédacteurs experts en matière d'autodéfense légale.

Eh bien, le penseur paléopythagoricien Empedokles d'Akragas (= Agrigentum) (-483/-423), connu surtout dans les cercles occultistes pour ses enseignements sur les quatre éléments (terre, eau, air, feu), avait par hasard un élève, Koraks de Syracuse (tss. -500 et -400), qui a commencé - en tant que rhéteur (RH 16) - à fournir aux intéressés de bons textes, qu'ils pouvaient, par eux-mêmes, réciter ou au moins faire valoir devant les tribunaux.

Nous le voyons lorsque nous analysons le schéma le plus ancien (RH 12 : règlement) du discours judiciaire.

(1) “To pro.oimion” (pro.oemium, exordium, préface ou introduction).

(2) “Hi agones”, controversiae, débats). Ainsi, le terme “agon”, démonstration de force, est devenu - pour un Korak - un terme rhétorique. Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup d'imagination pour voir à quel genre de discussions, de querelles, de conflits, etc., pour ne pas dire de bagarres, les déportés devaient faire face à leur retour au pays ! C'est aussi bien qu'un tribunal existe, même si ce tribunal est susceptible d'être influencé sur la base de compétences linguistiques de toutes sortes.

(3) “Ho epilogos” (peroratio, conclusion),

D'ailleurs, ce type d'éloquence est passé de la Sicile à Athènes.

RH 25.

Eristique initiale.

Eris" signifiait - dans l'Antiquité - entre autres choses, "bagarre armée", discorde, rivalité. He eristikè technè' (par exemple Platon d'Athènes (-427/-347)) est donc "l'habileté, respectivement la (proto)science ou l'éducation à l'habileté de la discussion (illimitée). L'école de Mégare (dont les représentants étaient, entre autres, Eukleides de Mégare et Euboulides de Miletos) était connue pour cette philosophie, l'une des tendances "dialectiques" (raisonnement) issues de l'enseignement de Socrate d'Athènes (-469/-399 ; le professeur de Platon) (Mikrosocratiek).

Très tôt, cependant, dans la philosophie grecque, archaïque, qui est en train de se construire, on voit une évolution vers l'éristique, notamment avec les Éléates (Parménide d'Élée (-540/...), surtout son élève - penseur Zénon d'Élée (+/- -500/...) qui pratiquait effectivement l'éristique). C'est là, dans la ville d'Elea, dans le sud de l'Italie, que le raisonnement et le contre-raisonnement ont pris une place prépondérante. Il est vrai que cela a conduit à la naissance de la théorie de la pensée ou de la logique, mais c'était, dès le départ, un désir de discussion en même temps.

Appl. mod.1.

Koraks de Syracuse a eu des élèves -- par exemple, Teisias (= Tisias) de Syracuse, dont nous reparlerons plus tard ; -- Gorgias de Leontinoi (RH 16), l'un des plus grands sophistes ; -- Isokrates d'Athènes (-436/-338 ; le rhéteur par excellence, rivalisant, en tant qu'éducateur, avec le platonisme, qu'il trouvait trop "savant" et trop "spécialisé") ;

Lusias d'Athènes (-459/-380 ; le rhéteur à l'esprit démocratique, auteur de plusieurs centaines de discours légaux).-- Noms très sonores en grec ancien "paideia" (idée éducative).

Appl. mod. 2. La relation "enseignant (rhéteur)/élève (penseur)".

Korak enseigne à Teisias, à condition qu'il paie les honoraires de Korak, "l'art d'avoir toujours raison dans l'agon (discussion)".

L'argent, qui commence désormais à jouer un rôle de premier plan dans la philosophie de la Grèce antique, est la gratitude pour l'efficacité, l'utilité - les anglo-saxons disent "efficiency" - de l'éducation reçue. Le côté pragmatique (c'est-à-dire le côté efficace) de l'éducation prévaut.

Un détail piquant : cet argent est payable si Teisias gagne son premier plaidoyer.

Un point tournant

Mais Téisias ne plaide pas : il devient immédiatement, comme son maître, un orateur lui-même ; oui, il le fait encore plus brillamment et, bien sûr, il ne paie pas.

Elle en arrive à un procès dont nous allons vous faire sentir l'éloquence érotique.

RH 26.

(i) Teisias y trouve un “dilemme”, un lemme double (prémisse). La “syntaxe” logique (c’est-à-dire la structure) de ce dilemme est la suivante : proposition (thesis, propositio) -- Votre demande de paiement est sans fondement (raison nécessaire et suffisante).

Argument (pisteis, probationes).

(1) Modèle.

Soit je vous donne, Koraks, une preuve convaincante du fait que je ne vous dois rien... Dans ce cas, vous, Koraks, renoncez à juste titre à votre prétention.

(2) Modèle de compteur.

Soit je ne vous apporte pas, Koraks, de preuves convaincantes.

Mais rappelez-vous, alors, que c’est mon premier plaidoyer. Il échoue. Ce qui prouve que votre enseignement de la rhétorique n’est pas utile... Dans ce cas, Koraks, vous renoncez à juste titre à votre demande, comme convenu.

(ii) Koraks, lui aussi non sans pincements éristiques, pose un contre-dilemme. argument,-- Ma demande de paiement est, bien, bien fondée. argument.

(1) Modèle.

Soit vous, Teisias, ne fournissez pas de preuve convaincante de votre refus de payer. Dans ce cas, bien sûr, vous devez payer.

(2) Modèle de compteur.

Soit vous, Teisias, fournissez des preuves convaincantes. Dans ce cas, votre premier plaidoyer est effectif et notre accord est valable. Dans ce cas, vous devez payer,

On le voit : le royaume de l’intelligence commence. C’est l’une des raisons pour lesquelles la rhétorique “médico-légale”, typique des avocats, jouit d’une telle “mauvaise réputation” à ce jour. En tant qu’activité purement logique, c’est-à-dire. En tant que relation interpersonnelle, c’est-à-dire. Lorsque les sophistes proposent une telle philosophie, il est naturel que les paléopythagoriciens et les platoniciens (avec Socrate comme guide) s’élèvent contre cet empire de l’intelligence. Même à ce jour. Et ce, au nom du sens de la vérité objective - au nom de véritables relations humaines, dignes de ce nom.

Protagoras d’Abdera.

RH 16 nous l’a présenté comme un Protosophe. Il a vivement plaidé en faveur de la “eu.boulia”, la délibération saine (c’est-à-dire pragmatique). La formation de la propriété et l’influence politique étaient ses principaux objectifs. L’éristique s’inscrit parfaitement dans ce cadre.

RH 27.

Note .-- L'émergence du trivium.

a. Les Protosophistes (-450/-350), à distinguer d'un mouvement ultérieur, deutérosophiste (sous les Bons Empereurs), ont formulé une paideia, une méthode de culture. Ce système de formation, adapté au type de démocratie (agonale) de la Sicile, comprenait trois matières de base, "technai", "disciplinae".

(1) La grammaire (discours) a affiné le sens du mot (terme) et de la langue en tant que système de mots.

(2) La dialectique, en tant que théorie du raisonnement (logique), a aiguisé le sens du raisonnement et du contre-raisonnement (raisonnement).

(3) La rhétorique, qui donnait la priorité aux deux, était alors la doctrine qui aiguisait une forme - parfois paradoxale (nous l'avons vu dans le cas de Korak et de Teisias) - de compréhension, -- par des moyens d'interprétation et de compréhension, qui visaient à "l'obtenir dans tous les cas" (euboulia).

Au Moyen Âge, cette méthode était appelée "tri.vium" (trois méthodes).

b. Les domaines de la vie.

On doit, toujours dans le cadre de la démocratie, s'en prendre à son prochain.

(i) sur le terrain (rh. médico-légale),

(ii) à l'assemblée du peuple (dans une démocratie directe),-- au parlement (dans une démocratie indirecte, qui a une classe politique) (rh. politique),

(iii) dans une salle ou, de préférence, dans l'Hellas antique certainement, en plein air, lorsqu'on donne un échantillon devant un auditoire rhétorique, comme l'a introduit Gorgias de Leontinoi (rh. démonstratif, cultivant la zone 'showy speech'). Ce discours de "type eipdéictique" est une "démonstration" du fait que l'on est en phase.

W. Jaeger, Paideia, I, 400, dit ce qui suit .

"Le système grec d'enseignement supérieur, tel qu'il a été construit par les Protosophes, domine aujourd'hui l'ensemble du monde civilisé". -- Il convient toutefois d'ajouter que cette formation - que Jaeger appelle "formelle" (c'est-à-dire liée au langage) a fusionné avec le temps avec la paideia des Paléopythagoriciens, qui comprenait l'arithmétique, la géométrie (= mathématiques des nombres et de l'espace), - la musicologie et l'astronomia, (en fait : la cosmologie, l'univers). Cette synthèse est née à Alexandrie, à l'époque hellénistique-romaine (-320+). Cette synthèse a été appelée "enkuklios paideia", l'éducation générale. La scolastique du milieu du siècle (800/1450) a adopté ce schéma, mais l'a refondé : trivium et quadrivium.

RH 28.

IV. La rhétorique au sens de la littératologie. (28/37)

R. Barthes, *L'av. sém.*, 94s., 100/102, expose le changement conceptuel qu'a subi le mot "rhétorique".

A. À l'exception de Platon, tous les rhéteurs - au départ - ont privilégié l'interprétation aristotélicienne.

Les œuvres aristotéliciennes sont :

(i) **la rhétorique**, dans laquelle la raison publique, avec ses raisonnements prémonitoires (notamment les "enthymèmes" (syllogismes vernaculaires, généralement non explicites), est centrale ;

(ii) **politique**, dans laquelle l'imagination épique, lyrique et dramatique est centrale. La rhétorique, dans ce sens, respire l'esprit de l'agonistique sicilienne (RH 24), et se distingue strictement de la poésie, sauf, peut-être, dans le discours démonstratif (épidictique).

Aristote - selon Barthes - a fondé la théorie, l'orateur romain Cicéron (RH 16) l'a pratiquée et le rhéteur romain Quintilien (RH 16) l'a introduite dans l'éducation et la pédagogie.

B.1. La période augustéenne (l'empereur Auguste a vécu de -63 à +14) connaît un profond changement de sens. Rhétorique et politique s'entremêlent, "Rhétorique", englobant ainsi la poétique, devient "littératologie").

Ce n'est plus le simple raisonnement populaire pré-scientifique (interprétation aristotélicienne), mais le fait de bien écrire et de bien parler qui devient l'essence"-- Des figures comme Horace (-65/-8 ; poète romain), plus encore : Ovide (poète romain (-43/417)),-- Dionusios d'Halikarnassos (+-30, -8 ; rhéteur), -- plus tard : Ploutarchos de Chaironeia (+45/+125 ; historien et penseur platonisant),-- Tacite (55/119 ; historien romain), -- sans parler du traité *Peri hupsous*, Sur les exaltés (un traité qui thématise le style littéraire (dit "exalté")),-- tous les signes montrent que l'idée et le terme "rhétorique" ont un sens large.

B.2. Le Néo-Rétorique (deutéro-sophique). De +100 à +400, l'idée générale de "rhétorique" prévaut dans le monde hellénistique et romain ;

En tant qu'époque, elle est caractérisée par la paix, avec des relations commerciales florissantes, notamment au Moyen-Orient. C'est l'ère de l'"oikoumene", l'ensemble du monde habité : en Syrie comme en Espagne, la même culture prévaut, le même deutéro-sophisme, la même rhétorique. La "rhétorique" comprend tout ce qui est linguistique (éloquence, poésie, critique littéraire).

Les écoles de cette période reflètent cette situation : le “sophiste” (dans le second sens, très différent de celui de la protosofistique) est le directeur d’école nommé par l’empereur ou le conseil municipal, tandis que le “rhéteur” (professeur de rhétorique) est l’enseignant - éducateur.

Note : Avec les changements culturels nécessaires, ce type de rhétorique est passé au Moyen Âge (pensez aux rhétoriciens).

Textuologie (29/32)

Le texte (RH 11v.) est l’une des faces, - la plus décisive, du “literatum”, du phénomène littéraire.

H.I. Marrou, Hist.d.l’ éducation dans l’ ant., 239, mentionne que les deutéro-sophistes connaissaient les “progumnasmata”, exercices préliminaires, comme la rhétorique élémentaire. On pourrait aussi appeler cela de la “pré-rhétorique”.

1. Enseignement secondaire.

Voici la typologie des textes de l’époque, énumérés par Marrou : histoire (mythe), - chreia (chrie ; une sorte de discours, dont nous parlerons plus tard);-- gnomè (sententia (dire, -- fait, qui est le sujet d’un essai), -- kataskeuè (confirmatio, preuve corroborante) et anaskeuè (refutatio, argument réfutant);-- koinos topos (locus communis, lieu commun, -- un literatum qui est applicable comme sous-texte dans beaucoup de textes).

2. L’enseignement supérieur.

Les types de textes étaient les suivants : enkomion (laudatio, éloge (discours) des paroles et des actes de quelqu’un) et psogos (vituperatio, blâme (discours), “critique” de quelqu’un), -- sunkrisis (comparatio, comparaison, “parallèle” : prosopopoiia (prosopopée : description extérieure, -- montrant l’apparence extérieure et le comportement) et ethopoiia (éthopée : description de l’âme,-- rendre l’intérieur - tempérament et caractère),-- comparer avec les psychologies actuelles du comportement et de la conscience;-- ekfrasis (descriptio, description);-- thesis (propositum, propositio, position, défense d’une thèse (RH 26 : modèle sicilien);-- nomos (lex, discussion de la loi).

Conformité.

Cette riche tradition textuelle s’est poursuivie, modifiée et/ou complétée bien sûr... Quelques exemples.

(a) Noël Delaplace, *Leçons françaises de littérature et de morale (avec préceptes du genre et des modèles d’ exercice)*, Bruxelles, 1844, 552 pp. Notez que, outre la science textuelle, le côté éthico-politique est également abordé (RH 16 : volet éthico-politique).

Les deutérophiles et leurs rhétoriciens voulaient une éducation globale. Notons également que les préceptes du genre et les modèles d'exercices vont de pair, comme nous l'avons vu, RH 05 (côté normatif et côté réducteur).-- Le livre en question se divise en deux parties.

I.-- Prose.

L'histoire, le tableau (une "variante picturale de la description"), la description, la définition (qui comprend plus que la "définition" purement logique : le jugement de valeur ou "évaluation" est également inclus);-- la fable, l'allégorie (description détaillée au moyen d'un modèle).-- la morale religieuse,-- la morale laïque ("philosophie pratique").

La lettre (un type de texte qui comprend de nombreuses variantes).-- Le discours, le fragment oratoire ("oratoire" = concernant le discours),-- l'introduction et la conclusion du discours (discours de clôture).-- Le dialogue philosophique (de type platonicien), le dialogue "littéraire" (bellettriste). -- Dessin de personnage (éthopée), portrait (description de la vue et du personnage), parallèle (comparaisons politiques, littéraires, éthiques).

II.-- Poésie.

Voici la même liste que pour la prose (sauf pour la lettre : les lettres en vers semblent inexistantes). A quoi s'ajoute : le fragment lyrique.

Conclusion.

On sent une longue tradition, mais avec une évolution claire.

(b) Les expositions de moindre importance sont des livres destinés à l'enseignement secondaire, bien sûr.

Par exemple : *Ch.-M. des Granges/ Mlle Maguelone, La composition française (Livre du maître)*, Paris, 1930.-- Le récit, la description,-- le portrait (décrivant la vue et l'âme),-- la lettre. Bien sûr, dans la tradition éthico-politique : "moralité" (essais sur les valeurs éthiques et civiques)... Enfin : analyse littéraire, critique littéraire.

Note.-- Ici, les types de textes "oratoires" sont omis. Autre modèle : *J. Gob, Précis de littérature Française*, Bruxelles, 1947.

(i) Concepts introductifs (textes académiques, philosophiques, "esthétiques" (lire : bellettristes))

(ii) les compétences linguistiques (invention, arrangement, conception (RH 12),-- poésie, --

RH 31.

Exercices de mise en situation (description, récit, discours) ;

(iii) les genres littéraires (= types de textes) :

a. Le texte essentiellement “littéraire” (comprendre : belletriste) (description, récit, -- lyrique, drame),

b. le texte “littéraire” accidentel (la lettre,-- le texte didactique (expositif) (qui équivaut pratiquement à un traité),-- le texte scientifique et philosophique,-- le texte historique,-- le texte critique.-- En annexe : la poésie didactique, le texte éloquent (“oratoire”).-- Suit une remarque sur la satire et la presse).

Conclusion... Encore une fois : la tradition et le rétablissement de la tradition (évolution).

Sans prépositions (“règles”) aveugles. Sans applications (paradigmata) vide.

La rhétorique (théorie littéraire) de l’Antiquité tardive était la synthèse du modèle régulateur (les règles) et du modèle applicatif. Une textologie qui ne donne que des règles abstraites reste “vide”. Une textologie qui ne donne que des exemples reste aveugle.

Pensez à un enfant qui entend une fable (modèle applicatif) sans dire ce qu’est une fable, ce qui en fait une fable (le critère), il reste aveugle. Pensez à un enfant qui entend une explication de ce qu’est une fable : sans en raconter au moins une, le mot “fable” reste vide. Seuls les deux ensemble (axiomatique et réducteur) donnent l’enseignement complet. Les Latins l’ont bien compris.

L’importance pour vous, le finaliste/rédacteur final

Il peut sembler superflu de s’attarder sur la typologie des textes. Mais ce n’est pas le cas. Il y a des gens qui livrent une thèse qui montre qu’ils n’ont même pas évalué le type de texte. Dans cette thèse, il y a des textes où l’on attend une description. Qu’est-ce que vous trouvez ? Un jugement de valeur. Il y a des thèses, dans lesquelles il faut nécessairement raconter l’histoire. Que voyez-vous : l’histoire est maladroite, car ils n’ont jamais appris ou répété la théorie de l’histoire.

Il y a, dans une thèse, généralement quatre types de textes : la description (on donne une description neutre ou aussi neutre que possible de ce qui est), le récit (on raconte un déroulement d’événements -- méthodiquement), -- le traité (qui est le type principal dans une thèse, dans lequel les descriptions et les récits ont leur place).

Enfin, il y a le rapport, qui comprend les trois précédents : un rapport est généralement un traité abrégé.

RH 32.

Alors, que devez-vous faire ? Déterminez clairement le type (genre, genre) de texte que vous devez rédiger. Rien de mieux pour cela que de vérifier une typologie de texte telle que les deutéro-sophes et leur tradition ont tenté de l'élaborer. C'est pourquoi ce bref aperçu historique.

La textuologie plus récente... (32/34)

Echantill. Bibl. :

-- T.A. van Dijk, *Modern Literary Theory (An Experimental Introduction)*, Amsterdam, 1971 ;

-- le numéro de la revue *Poétique* (Paris),-- a.o. *Poétique (Raconter, représenter, décrire)*, n° 65 (février 1986 ;

-- R. Wellek/ A. Warren, *Theory of Literature*, New York, 1942 (trad. fr. : *La théorie littéraire*, Paris, 1971).

Vers 1950, une nouvelle littératologie émerge. Des noms comme J. Kristeva, R. Barthes, J. Derrida, Ph. Boilers,-- N. Chomsky, M. Bense,-- A.J. Greimas,-- R. Jakobson, Ch.S. Peirce, T. Todorov et bien d'autres introduisent une série de nouvelles sciences auxiliaires à la rhétorique traditionnelle. Ils tentent surtout de définir plus précisément qu'auparavant ce qu'est un texte, quels types de texte il existe. Ce qu'est un trope (métaphore, métonymie, synecdoque). Ce qu'est le style. C'est ainsi que naît -ce que l'on appelle aujourd'hui la "narratologie" ou "narratiek" (théorie du récit). Et ainsi de suite.

Un trait marquant : l'hyperspécialisation (avec, par exemple, la formalisation, mais aussi un langage hyper-sophistiqué), que nous ne développerons pas ici.

Un échantillon.

J. Kristeva, *Sémiotikè (Recherches pour une sémanalyse)*, Paris, 1969.

La sémanalyse, au sens de Kristeva, est une variante de la théorie traditionnelle du texte (la sémiotique de Ch.S. Peirce ; la sémiologie de F. de Saussure). Le texte est, dans un sens fortement marxiste, interprété comme un "produit", "fabriqué" par un producteur, le ou les "producteurs de texte".

Phénotexte/texte de plaisir.

Cette systémique (paire d'opposés) domine la sémanalyse.

a. Le texte, tel que nous le lisons habituellement de manière superficielle, est le "phénotexte" ; le phénotexte. Elle est le produit d'un sujet qui écrit ou parle et, ce faisant, entre en communication et en interaction avec d'autres sujets.

b. Le texte de jouissance ("génotexte") est le texte véritable, car celui qui écrit ou parle, écrit en tant que membre d'une classe sociale (Marx) et à partir des couches inconscientes de l'âme (Freud). Par conséquent, la personne qui produit un texte communique beaucoup de choses dont elle n'a pas conscience.

RH 33.

Mais, selon Julia Kristeva, il est possible, à travers la surface du phénotexte, de découvrir la profondeur du texte de plaisir... par *semanalysis*.-

En outre, la personne qui écrit ou parle à partir d'une classe sociale ou d'une couche non(dé)consciente peut également dissimuler ou déformer consciemment. Cela aussi est exposé par la *semanalyse*.

Les sciences auxiliaires, ici, sont

(i) L'analyse sociale marxiste (principalement la critique de l'idéologie marxiste), qui est un type de sociologie ;

(ii) La psychanalyse freudienne, avec sa critique de la conscience, qui est un type de psychologie.

Ces deux sciences auxiliaires s'attaquent au sujet conscient au sens moderne du terme : l'être humain "rationnel", détaché des traditions ancestrales, qui pense pouvoir écrire et parler de manière radicalement "autonome", ainsi que de manière indépendante et à partir de facteurs sociaux et non (dé)conscients.

Cela signifie que l'on procède ici à une analyse externe ("externe") du texte : le texte n'est pas examiné isolément, sans autre référence que son essence verbale (= analyse interne ou interne du texte), mais à partir de facteurs extérieurs au texte lui-même, c'est-à-dire la situation sociale et la situation non (dé)consciente de l'auteur du texte, dans la mesure où elles sont identifiables dans le texte lui-même (ou dans ce qu'il ne dit pas) - "lire entre les lignes" dit le populaire.

Lecture critique'

Cl. Hülsenbeck et al, Het rode boekje voor scholieren, Utr./Antw., 1970, 22/29 (Authority), nous donne un exemple de *sémanalyse*.

"Scène 2 : L'autorité à l'école.

Intervenants : enseignant, aide-enseignant, directeur.

Silence : les élèves. - "Je ne t'ai rien demandé." "Vous faites ça à la maison ?". "Non, tu t'assieds là". "Tu fais ça ailleurs mais pas ici, mon ami !". "Vous êtes des invités dans ma classe". "Tu ramasses ce pain". "Vous pourriez être bien meilleur que le 2B". "Vous sortez".

Par exemple, en ne désignant les élèves que comme des silencieux, *Le petit livre rouge des écoliers* les enferme dans un schéma précis, celui de la nouvelle gauche (gauchisme). Pourtant, même si c'est de manière unilatérale, selon l'enseignant "autoritaire" traditionnel, chaque élève est en fait un "muet". Tout au long du phénotexte, *Le Petit Livre Rouge* expose le texte de plaisir "autoritaire".

RH 34.

Echantill. Bibl. :

T.A. van Dijk, Tekstwetenschap (Een interdisciplinaire inleiding), Utr./Antw., 1978. Ce livre contient également une analyse de texte, mais différemment de la sémanalyse de Kristeva et de la lecture (de texte) critique (socialement) du Petit livre rouge pour écoliers.

Conclusion : on trouve toute une série d'approches textuelles dans la littérature plus récente.

Préparer un texte de travail final.

Pourquoi, par exemple, nous sommes-nous arrêtés à la sémanalyse et à la critique sociale (sémanalytique) ? Pour vous faire remarquer, étudiants, qui allez écrire un texte à votre tour, que vous aussi, peut-être, vous écrivez à partir de votre classe sociale (situation) et de vos couches non(dé)conscientes.

En d'autres termes, une telle lecture du texte nous oblige tous à prendre conscience de la "mesure" correcte (c'est-à-dire de la situation) de nos écrits et de nos discours - ce que, dans les termes de Nietzsche, on appelle le "perspectivisme" (aborder quelque chose (votre thème) à partir d'une ou plusieurs perspectives, points de vue). Adopter un ton dogmatique-autoritaire devient, à partir de ce perspectivisme, radicalement impossible.

La critique littéraire plus récente. (34/37)

En dehors de *van Dijk, Théorie littéraire moderne*, et *van Dijk, Textologie*, orphelins -- *G. u. I. Schweikle, Metzler Literaturlexikon (Stichwörter zur Weltliteratur)*, Stuttgart, 1984 (un ouvrage extrêmement riche) ;

-- *H. Mahlberg, Literarisches Sachwörterbuch*, Berne, 1948 (périmé, mais très utile)

-- *J. Peck/M. Coyle, Literary Terms and Criticism, Houndmills / London*, 1984, (un très solide aperçu des principales théories littéraires peut être trouvé o.c., 149/168 (*Critical Positions and Perspectives*)) ;

-- *M. Milner, Freud et l'interprétation de la littérature*, Paris, 1980 ;

-- *C. Pichois/A.M. Rousseau, Littérature comparée*, Utr./Antw, 1972 ;

-- *P. Brunel/Cl. Pichois/A.-M. Rousseau, Qu'est-ce que la littérature comparée*, Paris, 1983.

Critique - au sens scientifique - signifie "jugement de valeur logiquement justifié".

-- pas (nécessairement) une "critique sociale", bien sûr.

-- *Peck/ Coyle, Lit. Termes et Crit.*, cités plus haut, indiquent comme principales (mais pas toutes) les lignes de la critique littéraire :

(1) la critique interne du texte : le New Criticism américain (1940/1960),

-- *F.R. Leavis et la critique britannique du XXe siècle* ; -- la critique littéraire russe-formaliste (+/- 1917+) ; la critique littéraire structuraliste (basée sur le modèle saussurien du langage) ; -- ces écoles de pensée se concentrent, unilatéralement ou non, sur le texte lui-même, indépendamment de son auteur et de l'époque ou de la situation dans laquelle se trouvent le texte et l'auteur ;].

RH 35.

(2) **La critique littéraire féministe** (qui retrace le sexisme) ;

la critique littéraire marxiste (qui analyse le texte en termes économique-sociaux) ; -
- la critique littéraire poststructuraliste (qui analyse le “démantèlement” des valeurs du sujet moderne) ; -- sinon, la critique littéraire romantique-phénoménologique (qui retrace, dans le texte, la personnalité unique-singulière qui s’y exprime) ;

Enfin, la théorie de la réception (R. Jauss : également appelée critique lecteur-réponse, qui examine comment le lecteur/auditeur traite le texte (“réception” = absorption, traitement)).

Curieusement, Peck/Coyle ne mentionnent pas la Critique littéraire psychologique profonde (qui retrace l’inconscient et le subconscient dans le texte). Ces tendances peuvent être qualifiées de critique externe du texte.

Il convient également de mentionner le réalisme socialiste, qui était en tête en Union soviétique jusqu’à la glasnost et la perestroïka de M. Gorbatchev, mais qui est désormais critiqué en tant que concurrent des libéraux (ouverts).

Tu vas t’occuper de ça ?

Vous, étudiant, qui allez faire une thèse, allez lire, - parfois beaucoup de lecture. Lire les textes. Comment allez-vous lire ? Allez-vous prendre le texte en lui-même, l’abstraire de son auteur, du temps et de l’espace dans lesquels il se situe (lecture interne) ? Ou bien allez-vous - en prenant le texte comme point de départ - prêter davantage attention à son auteur, au temps et à l’espace dans lesquels il se situe et dans lesquels il devient compréhensible (lecture externe) ? C’est à vous, avant de commencer... Prenez-en conscience.

Appl. mod.-- Nous comparons deux études de base récentes sur le roman policier (1) (“polar”).

(1). *Patricia Highsmith, L’art du suspense*, Paris, 1987, expose la psychologie à l’œuvre dans ses propres - célèbres - romans policiers (“la princesse du crime” est son étiquette). Des premières intuitions au texte final (RH 17 : méthode génétique), sa principale préoccupation est : “Comment captiver le lecteur dès la première phrase ?

RH 36.

Note - Il s'agit d'un "acte rhétorique" typique. Notez bien ce que Protagoras d'Abdera (RH 16) a un jour donné comme objectif de l'"euboulia", le conseil efficace :

1. Sensibilisation,
2. Pour stimuler l'intérêt,
3. Susciter le désir,
4. Obtenir le consentement

(Cfr L. Bellenger, *La persuasion*, Paris, 1985, 36/40 (*Marketing et sophistique*)).

À propos, l'un des traits distinctifs de Patricia Highsmith est son flair américain pour le blockbuster (elle qualifie de bon livre un livre qui "a de nombreux lecteurs").

À cette préoccupation principale, la captivation, s'en ajoute une seconde : la police - au moyen de signes (un type de signes) - traque le criminel. C'est là que se trouve ce que les anciens rhétoriciens appelaient "suspensio", des histoires intrigantes.

J. Broeckart, *Le guide du jeune littéraire*, t. I (*Éléments généraux et compositions secondaires*), Bruxelles, 1872, 100, explique : c'est "suspensio", le fait de maintenir l'attention tendue, le "suspense" (voir le titre de Highsmith : "*L'art du suspense*"), le fait de maintenir l'auditeur/lecteur dans l'incertitude de ce que l'on va dire.

Au fait. Un ouvrage solide comme le *Literaturlexikon de Metzler* n'a même pas le terme "suspensio" dans son répertoire, mais on le trouve chez un J. Broeckart, il y a un bon siècle, ce qui montre bien qu'il ne faut pas jeter trop vite "un vieux livre". H. Morier, *Dict. de poétique et de rhétorique*, Paris, 1981-3, 1053/1057, mentionne bien le terme "suspension", avec les explications nécessaires, parfois très sophistiquées.

(2) Ernest Mandel, *Meurtres exquis*, Paris, 1987, expose la sociologie (marxiste) qui "explique" le lectorat du roman policier. Mandel est le théoricien de la IVe Internationale et l'auteur d'un *Traité d'économie marxiste*. Mandel examine en détail le succès et le développement (RH 17 : méthode génétique) du "polar", le roman policier. Le roman policier est également appelé "l'opium des nouvelles classes moyennes".

En effet, cela a commencé avec les histoires de bandits de grand chemin, s'est poursuivi avec le whodunit et la Série noire à la mode américaine, jusqu'aux polars sociologiques depuis 1968. À travers ce phénomène (fait visible et tangible), Mandel "lit" jusqu'à ce qu'il découvre "l'hypothèse" qui s'y trouve, derrière : les classes moyennes perçoivent la société bourgeoise-capitaliste comme un mystère opaque : qui, en fait, démêle les mécanismes qui font monter et descendre les prix du pétrole.

RH 37.

Comment se fait-il que notre pain quotidien devienne soudainement beaucoup plus cher ? Qu'est-ce qui se cache derrière la hausse et la baisse des taux d'intérêt ? Vous l'avez dit.

En conclusion : un milieu de vie inextricable.

Si nous comprenons bien Mandel : dans le roman policier, la classe moyenne rencontre avant tout un modèle de l'original (la société). Un modèle est une chose connue afin que, grâce au connu, on puisse mieux comprendre quelque chose d'inconnu (ici : les mécanismes de la société). Les théoriciens du modèle appellent cet inconnu "l'original".

Mandel fait ici référence à *Ernst Bloch* (1685/1977), connu entre autres pour son ouvrage *Das Prinzip Hoffnung* et son engagement dans les mouvements étudiants pacifistes.

"Il n'y a rien d'étonnant à ce que les gens instruits soient, pour ainsi dire, possédés par des histoires mystérieuses : après tout, toute la société bourgeoise ne fonctionne-t-elle pas comme un grand mystère ?".

Conclusion.

Encore une fois : les sciences auxiliaires - dont la psychologie, la sociologie et, inévitablement, les études culturelles - deviennent pour ainsi dire actives dans la science textuelle et littéraire.

Ainsi, lorsque vous rédigerez votre thèse, gardez à l'esprit que les textes que vous lirez dans ce contexte pourront également être sensibles à ce que nous venons d'indiquer (très sommairement), c'est-à-dire à l'approche des trois sciences mentionnées,

Le "corpus" des textes, que vous lisez.

Le "corpus" est, ici, l'ensemble des textes dont vous disposez, par exemple, lorsque vous avez terminé vos mémoires de fin d'études... Mais ce n'est pas si simple. Il vous est impossible de reproduire tous les textes. Il vous faudra donc choisir. Que choisirez-vous dans ce corpus ?

Nous nous référons ici aux élèves de *Ferd. de Saussure*. Ce sont eux - et non lui - qui ont édité son *Cours de linguistique*, mondialement connu, Paris, 1916-1.

Motif : les enseignements de de Saussure sont éparpillés dans le corpus qu'il a laissé.

1. Tout ce qui était publié comportait des sections superflues.
2. Un seul cours était incomplet.
3. Les sections originales étaient trop unilatérales.
4. À partir de tous les textes, ses élèves ont réalisé une nouvelle œuvre, mais en reproduisant le plus fidèlement possible le maître.

RH 38.

V. La rhétorique comme théorie de l'information ou de la communication.
(38/51)

R. Barthes, *L'av. sém.*, 95, attire à juste titre l'attention sur le fait qu'Aristote, dans sa Rhétorique, fait preuve d'un modus operandi particulier :

(i) La *rhétorique I* considère le messenger comme la source d'un message, l'orateur (avec son argumentation, etc.) ;

(ii) La *rhétorique II* parle du récepteur du message en tant que "récepteur/récepteur" d'un message (développement du public et de la doctrine des lecteurs) ;

(iii) La *rhétorique III* traite le message comme le porteur d'un message (qui comprend alors la " taxis " (dispositio, arrangement ; RH 12) et la " lexis " (elocutio, conception ; RH 12)).

Cette forme d'exposition d'Aristote trahit une théorie évidente de la communication. Il n'est donc pas surprenant que cette théorie de base revienne sous une forme actualisée dans les études littéraires plus récentes.

Echantill. bibl. ..

-- G. Fauconnier, *Algemene communicatietheorie*, Utr./Antw. 1981 ;

-- J.R. Pierce, *Symbols and Signals (Nature and Effect of Communication)*, Utr./Antw., 1966 (ouvrage original anglais) : *Symbols, Signals and Noise*, New York, 1961 ; Pierce s'inspire beaucoup de la théorie mathématique de la communication ou de l'information de Claude Shannon, *A Mathematical Theory of Communication* (1949) ;

-- Colin Cherry, *On Human Communication (A Review, a Survey, and a Criticism)*, Cambridge (Mass.)/Londres, 1966-2 (un ouvrage fondamental) ;

-- G. Mannoury, *Handboek der analytische significa*, Bussum, 1947 (l'ouvrage traite de l'ensemble de l'entendement humain et de la "critique de l'entendement" qui est impliquée dans ces phénomènes) ;

-- B. Stokvis, *Psychologie der suggestie en autosuggestie (Un compte-rendu significatif pour les psychologues et les médecins)*, Lochem, 1947 (un signa appliqué) ;

-- J. Habermas, *Theorie des kommunikativen Handelns*, Frankf.a.M., 1981 (sur lequel Th. Mertens, *Habermas and Searle (Critical reflections on the theory of communicative action)* in : *Tijdschr.v.Filos.*, 48 (1986) : 1 (mars), 66/94

R. Barthes, *L'av. sém.*, 86, définit la " rhétorique antique " comme le méta-langage (parler de) la langue, telle qu'elle a été rhétoriquement (au sens étroit et large) parlée et interprétée du Ve siècle avant J.-C. à nos jours. Ce langage parlé (et écrit) et déduit est alors, dans le jargon, le " langage objet " de ce méta-langage. Si Barthes admet que l'ancienne rhétorique est "mal connue" (o.c.,86), mal connue, il préconise néanmoins - ce qu'il appelle - une nouvelle sémiotique (théorie des signes) de l'écrit et de la parole. Ce qui signifie qu'il se situe dans la doctrine de la communication.

RH 39.

Sémiotique.

Puisque la communication d'informations (message) se fait par le biais de signes ("symboles"), une théorie des signes est appropriée dans une théorie de la communication.

Echantill. bibl. .

-- Ch.W. Morris, *Foundations of the Theory of signs*, in : *International Encyclopaedia of Unified Science*, Series I, No. 2, Chicago, 1938 (Morris valorise la sémiotique de Ch. Peirce (1839/1914)) ;

-- Colin Cherry, *On human Communication*, 219/257 (*Sur la logique de la communication (syntaxe/sémantique/ pragmatique)*) ;

-- I.M. Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./ Antw., 1961, 48/ 50 (*Les trois dimensions du signe*).

-- T. van Dijk, *Tekstwetenschap (Een interdisciplinaire inleiding)*, Utrecht/ Anvers, 1978, 71/74 (*Qu'est-ce que la pragmatique ?*) ;

-- Max Bense, *Sémiotique (Allgemeine Theorie der Zeichen)*, Baden-Baden 1967 ;

-- B. Toussaint, *Qu'est-ce que la sémiologie ?*, Toulouse, 1978 (le pendant saussurien de la théorie peircienne des signes) ;

-- U. Eco, *Le signe (Histoire et analyse d'un concept)*, Bruxelles, 1988.

Nous répétons, brièvement, ce que dit la sémiotique.

Vous dites à un élève, par exemple, "Qu'est-ce que vous entendez par un carré ?".

Syntaxique : l'ordre des mots, qui font de votre phrase un ensemble significatif (contenant des informations), est vérifié par la sémiotique syntaxique.

Sémantiquement, le sens (= information, message), que vous mettez dans cette phrase et que vous espérez que l'enfant comprendra, est l'objet de la sémiotique sémantique.

Pragmatique : en prononçant la phrase, vous voulez obtenir un résultat ; la sémiotique pragmatique examine la "teneur" (l'intentionnalité) de votre discours.

Note -- Selon J.R. Pierce, *Symbols and Signals*, 11, A.J. Ayer (1910/1989 ; analyste linguistique) a expliqué la généralité du processus d'information : nous communiquons non seulement des informations commerciales, mais aussi des erreurs, des souhaits, des ordres, des humeurs.

La chaleur et le lait maternel sont transmis et échangés au niveau animal ; des mouvements de toutes sortes, des énergies sont échangées dans la nature inorganique.

Par conséquent, la communication est à la fois omniprésente et extrêmement importante.

RH 40.

Ici, bien sûr, nous parlons avant tout de l'effacement typiquement humain.

Note - A. Heymer, *Vocabulaire éthologique (Allemand/ Anglais/ Français)*, Berlin/ Hambourg/ Paris, 1977, 191s., parle de la biologie comportementale, qui identifie les moyens de compréhension chez les animaux et les humains. Pensez aux moyens de communication et d'interaction tactiles (par exemple, le toilettage du corps en le touchant de toutes sortes de façons), chimiques (par exemple, les parfums), optiques (le mouvement, le mimétisme par exemple), acoustiques (par exemple, les sons, les mots), voire électriques (pensez à certains poissons).

Nous disons "moyens de communication et d'interaction", car la communication d'une simple information devient invariablement, dans la "réception" (la réception, la réception du message), une réaction à une action. Voilà pour ce commentaire éthologique.

Deux types de théorie de la communication

G. Fauconnier, *Théorie générale de la communication*, souligne combien les théories de l'information sont devenues variées ces dernières années.

A. -- La communication électrique et son analyse ont donné naissance à une théorie très répandue de la communication, qui raisonne en termes techniques, comme une machine. Depuis Cl. Shannon/W. Weaver, *The Mathematical Theory of Communication*, Urbana (Illinois), 1959, nous possédons en effet une théorie très technique de la communication, qui parle de "la source (expéditeur)" du message, du "codage" (conversion en caractères) et du "décodage" (compréhension de ces caractères en tant que porteurs du message), du "récepteur" (destinataire) du message.

B. -- Plus dans l'esprit de la phénoménologie (E. Husserl) et de la "verstehende Methode" (W. Dilthey) - l'esprit des Geisteswissenschaften - se trouve par exemple M. van Schoor, *Existence Communication*, Bloemfontein, 1977 : la doctrine de l'échange de messages est humaine - intersubjective, -- en termes de "communicateur" - "médium" (= code, signes), dans lequel la "communication" (message) est interprétée - "récepteur".

Nous parlons ici de communication et d'interaction en termes de "rencontre" (connaissance entre des personnes, -- et non entre des choses, des objets).

RH 41.

L'approche significative. (41/48)

a. Lady Victoria Welby, autrefois dame de compagnie de la reine Victoria (1819/1901), a été choquée par les nombreuses formes d'incompréhension (et de méfiance) qui dominaient les relations entre les différents groupes de la société. Pour les surmonter, elle lance en 1896 l'étude de signification.

D'ailleurs : E. Walther, Hrsg, Ch.S.S. Peirce, *Die Festigung der Ueberzeugung und andere Schriften*, Baden-Baden, 1965, 143 (*Ueber Zeichen,-- aus Briefen an Lady Victoria Welby*), nous trahit que cette dame avait de hautes relations scientifiques.

b. Qu'est-ce que ça veut dire, étudier ? “ La signification sous toutes ses formes et donc ...œuvrant dans toutes les sphères possibles de l'intérêt et de l'objectif humain “. (La “signification” sous toutes ses formes, et donc ... travaillant dans toutes les sphères possibles de l'intérêt et des objectifs de l'homme).

Le “cercle significatif”.

Gerrit Mannoury (1867/1956 ; mathématicien néerlandais, pionnier en Hollande de la recherche fondamentale en mathématiques ; auteur du *Handboek der analytische significa* 2 dln., 1947/1948, et d'un ouvrage d'introduction, *Significa*, 1949) appartenait au “*Significa* Kring”,

-- L.E.J. Brouwer (1881/... ; Recherche fondamentale intuitionniste en logique et en mathématiques) ;

-- Frederik van Eeden (1860/1932 ; figure des années 80, -- médecin, philosophe, orateur, -- poète et prosateur ; converti au catholicisme ; très doué dans le domaine occulte) ;

Père J. van Ginneken, S.J., prof en littérature Univ Nijmegen ; pionnier de la linguistique);--Professeur de la

-- également : Dr Godefroy, Prof Clay, Prof Westendorp Boerma, Prof Fischer et autres.

Les rencontres ont pris la forme d'échanges socratiques (dialogues) -- Dans l'esprit de Victoria Welby, elles ont porté sur les moyens humains de compréhension, notamment d'un point de vue psychologique et sociologique.

Raison : la “relativité” de toute expression linguistique. Après tout, on ne comprend pleinement une expression linguistique que si on la place dans son contexte psychosociologique.

Mannoury, en particulier, a pratiqué la signification systématique, comme le montrent ses œuvres. Il définit la “signification” comme “la doctrine des moyens de compréhension”, et y place en premier lieu, mais pas exclusivement, les expressions du langage par lesquelles nous nous influençons les uns les autres.

RH 42.

Dans ce contexte, Nannoury a parlé de types de “gradations linguistiques” ; après tout, il a prêté attention aux nombreuses façons (“perspectives”) dont la langue est utilisée comme moyen de compréhension.

Appl. mod.

C’est ainsi que l’on peut caractériser l’utilisation du langage du point de vue du cadre de vie. Il entendait par là “l’ensemble des conditions sociales” (ce qui indique un point de vue sociologique). Il a ainsi distingué la langue commune de la langue officielle.

Une personne est “méchante” envers un autre être humain dans la mesure où elle le traite fidèlement, sur un pied d’égalité. Une des variantes de la méchanceté est “intime” ou “familiale”. C’est quelque chose qu’un fonctionnaire, en tant que fonctionnaire, ne fait pas.

Pensez à votre voisin notaire. En tant que voisin, il entretient avec vous une forme de relation qui peut même être amicale. Mais en tant que fonctionnaire - lorsqu’il vous lit un document notarié, par exemple - il abandonnera cette banalité - du moins en partie ; il se comportera alors, même envers vous, pourtant un voisin, de manière distante - officielle.

Conclusion : deux formes de compréhension s’entremêlent ici, la commune et l’officielle.

Note -- Comparez votre comportement en tant qu’enseignant : par exemple, en tant qu’enfant de votre voisin, vous vous adresserez et traiterez un de vos élèves - à la maison - plutôt différemment que lorsque le même enfant est assis au pupitre de l’école en face de vous. En d’autres termes, votre comportement, votre langage, deviendront “officiels”.

La critique de la rhétorique traditionnelle par Bally. (42/43)

Charles Bally (1865/1947) est l’un des nombreux élèves de F. de Saussure (1857/1913), le sémiologue. - Dans son ouvrage *Le langage et la vie*, Genève/Lille, 1952-3, 13s, il parle de la rhétorique classique et de la linguistique qui l’accompagne. Jusqu’en 1800 environ, dit-il, la langue n’a jamais été étudiée pour elle-même. Qu’il s’agisse de grammaire ou de rhétorique (étroite ou large), on a toujours voulu - à travers la langue

- (i) fournir une éducation logique,
- (ii) apprendre à écrire et à parler avec style,
- (iii) surtout la culture littéraire, à travers les grands auteurs classiques ; toutes choses que Bally considère comme parfaitement légitimes.

Il note notamment la sous-estimation de la langue parlée au quotidien, qui était facilement perçue comme trop “injouable” (RH 28). En français, c’est encore plus évident : “la langue vulgaire”.

RH 43.

Cette langue - dit Bally - est cependant “la seule véritable, parce que la seule originelle” (o.c.,13). On peut, dans une certaine mesure, se demander ce que l’on entend exactement par “langue véritable” (real language). Bally défend ici une sorte de “populisme linguistique”. -- Ce qui est son droit, bien sûr.

Un tremblement de terre a1800 lieu à cette époque : on découvre le sanskrit, une langue qui, selon certains points de vue, est plus “archaïque” (plus ancienne) que le grec et le latin, qui étaient jusqu’alors cultivés comme les langues les plus anciennes. Dès que des analogies sont découvertes entre les différents idiomes indo-européens, le discours comparatif émerge. On découvre qu’en plus de la pensée consciente, l’inconscient collectif, à l’œuvre bien plus dans les grandes masses humaines que dans les classes supérieures intellectuelles, est également formateur de langage.

Bally s’oppose également, avec tout le respect qui lui est dû, à la vision unilatéralement rationnelle et unilatéralement intellectualiste du langage de son professeur de Saussure. Et ce, sur la base des analyses de la “langue naturelle”, dans la mesure où elle n’est pas littéraire, mais parlée dans la vie réelle (pas tant écrite que parlée). Car c’est là qu’apparaissent trois aspects du comportement linguistique, qui se cachent dans la sémiologie saussurienne :

- (1) le sujet parlant (je, vous, nous parlons),
- (2) l’ensemble de la situation, au sein de laquelle on parle (toi et moi sommes enseignants et parlons de nos élèves difficiles, par exemple),
- (3) la disposition non logique, dont on parle (je vois, par exemple, que mon collègue, “tu”, “en est devenu névrosé”).

Etienne Gilson (1884/1978 ; le grand spécialiste de la scolastique médiévale), dans son ouvrage *Linguistique et philosophie*, Paris, 1963, 68, dit :

“Pour connaître la signification du mot “cheval”, il faut en avoir vu un. Il suffit d’associer le nom de l’animal à l’animal en question ou à son image pour en saisir le sens. (...)

Le sens d’un mot émerge dans la vie et dans l’histoire : en étant confronté à des données, en vivant (dans le contexte de l’histoire d’un peuple avec une langue), et en attachant des mots à ces données, on apprend les termes d’une langue et leurs significations”.

Ce que l’on peut appeler une sorte de vision “philosophico-historique”.

RH 44.

La “significa” psychodramatique de Moreno.

Jacob L. Moreno (1889/1974), fondateur de la psychothérapie de groupe.

Dans son ouvrage *Gruppenpsychotherapie und Psychodrama (Einleitung in die Theorie und Praxis)*, Stuttgart, 1973-2, 15f., il expose sa position comme suit. On peut parler de trois révolutions psychiatriques :

(1) *Philippe Pinel* (1745/1826 ; *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie* (1801)) préconise, au lieu d'un traitement dur des aliénés, de les traiter avec “douceur” (“Il libère les aliénés de leur condition enchaînée”) ;

(2) *Sigmund Freud* (1856/1939 ; *Psychoanalyse*) a fondé, au lieu du traitement médical unilatéral, la psychothérapie comme composante fixe de la médecine ;

(3) *Moreno*, avec sa sociométrie, sa sociatrie et son psychodrame, remplace la psychothérapie individuelle par une psychothérapie de groupe. Ceci à partir de 1914 environ. - Voir loi Moreno dit, o.c., 3/4 :

“Le groupe thérapeutique est (...) non seulement une branche de la médecine et une forme de société, mais aussi le premier pas dans le cosmos.

La question se pose : “Existe-t-il un type de compréhension cosmique ? “. Ce que Moreno entend par ce terme plutôt étrange de “communication cosmique”, il l'explique comme suit :

(i) il y a, tout d'abord, la forme purement conversationnelle (il l'appelle “dialogique”) au sein des groupes, -- une méthode qui est valable et reste valable dans un groupe, -- méthode qui utilise le langage ;

(ii) il y a, en même temps, la forme “cosmique” de la communication et de l'interaction : “Si important que soit le langage dans le développement de l'individu et du groupe, il n'est toujours que la forme essentiellement logique (...) de la compréhension”. Ainsi, littéralement, Moreno.

Les facteurs non linguistiques jouent un rôle particulièrement important dans le monde des bébés et des enfants. “La langue n'est qu'une partie de l'ensemble de la psyché. Encore une fois, les propres mots de Moreno. Dans ce que l'on appelle les “groupes”, une méthode de communication et d'interaction qui va au-delà du langage a été identifiée.

Note : Moreno utilise le terme “cosmique” pour indiquer que l'homme, en dehors de la société (sociologie), est aussi chez lui dans le cosmos entier, l'univers entier (qui inclut la sensibilité, etc.). Tout cela montre qu'une théorie de la communication doit contenir plus qu'une théorie généralisée du type d'information Cl. Shannon.

Psychologie significative de Berthold Stokvis (75/78).

B. Stokvis, *Psychologie der suggestie en autosuggestie (Un exposé signifiant-psycho-logique pour psychologues et médecins)*, Lochem, 1947, 33/58, explique “les éléments du processus de suggestion et d’autosuggestion”.

Notez combien son point de vue est théorique en matière de communication (RH 38) :

(i) la suggestion se déroule comme un processus, c’est-à-dire une progression, entre **a.** le suggérant et **b.** le suggéré, qui **c.** échangent une suggestion (appelée “contenu”)

(ii) L’autosuggestion est un processus entre

a. l’autosuggestionnaire et **b.** l’autosuggestionné, qui **c.** échangent un “contenu”.--

La “suggestion de masse” (o.c., 216/226) est le même processus mais caractérisé par

a/ inclinaison égale de plusieurs individus

b/ en raison de leur réunion en tant que cause décisive.

O.c., 31 ans, tente de donner une sorte de définition (vague) de la “suggestion” : elle dépend de la “résonance psychique”, c’est-à-dire de la possibilité générale d’influence entre les personnes, dans la mesure où elles passent par une expérience commune.

Pour des raisons liées à la nature très générale des “processus suggestifs”, nous nous attarderons un instant sur ce point.-- Stokvis, o.c., 33vv, explique que-

(i) Le suggérant doit être capable d’établir sa foi et sa confiance dans **a.** la possibilité (en tant qu’hypothèse) et **b.** l’effet (en tant qu’action résultante) de quelque chose comme la “suggestion” (RH 10).

(ii) Ce n’est qu’alors que le suggérant agit sur les pensées, les sentiments et les volontés du suggéré (le contenu), de sorte que le suggérant perçoit ce “contenu” comme venant de lui-même (ce qui devient alors une “auto-suggestion”).

En effet, du point de vue du suggérant (perspective 1), il y a hétérosuggestion ; du point de vue du suggéré, cela commence comme hétérosuggestion mais se termine comme autosuggestion (perspective 2). En d’autres termes, à long terme, la compréhension est telle que ce qui est étrange est vécu comme une possession propre.

En tant que paradigme par excellence, Stokvis traite le médecin.

Cette action signifiante n’est pas seulement le fait du médecin qui “ suggère “ le patient avec des mots - dans le langage de Moreno : logiquement. La suggestion médicale passe également par d’autres moyens d’interprétation et de compréhension - dans le langage de Moreno : “ cosmique “, non logique. Pour prescrire un médicament, pour recommander un régime, pour traiter le patient électriquement, pour qu’il se sente mieux, pour qu’il se sente mieux, pour qu’il se sente mieux, pour qu’il se sente mieux, pour qu’il se sente mieux.

Note : **La feuille 46 est manquante !**

RH 47.

Note -- Il faut noter que Stokvis s'intéresse ici à l'histoire culturelle et surtout à l'ethnologie. Ceux qui souhaitent en savoir plus peuvent consulter *G. Welter, Les croyances primitives et leurs survivances (Précis de paléopsychologie)*, Paris, 1960. Un homme comme Freud avait raison quand, pour comprendre l'homme moderne, surtout dans ses couches inconscientes (les couches "cosmiques", pour parler avec Moreno), il est revenu à l'homme archaïque, aux rudiments, aux "survivances", au témoignage de celui-ci,

Note - Il convient de noter que Stokvis évoque ici un type de suggestion, à savoir la suggestion par le biais d'un objet matériel, dans lequel "quelque chose" (toujours cet étrange concept ontologique de base) est présent et, en tant que contenu de la suggestion, est transféré. -La suggestion peut également avoir lieu sans un tel objet matériel, bien sûr.

À cet égard, il convient de noter que la distinction, voire la séparation, que Moreno opère entre communication "linguistique" et "non linguistique" est très relative : un Mannoury parle d'"acte de langage". Un mot, une phrase, par exemple, peut être à la fois logique et extralogique.

Chez l'homme archaïque, le "mot chargé de magie" (dans lequel, avec le son et la pensée qu'il contient, "quelque chose", qui n'est pas ce son et pas cette pensée, est transféré) s'applique.

C'est ce que dit *Mannoury, Introduction*, dans : *Stokvis, Psychologie ...* 13 ;

"Un acte de langage est un acte par lequel une personne ou un groupe de personnes (en bref : "le locuteur") souhaite exercer certains effets psychiques sur une autre personne ou un autre groupe de personnes (en bref : "l'auditeur")".

Nous nous référons ici, brièvement, à l'analyste du langage *J.L. Austin* (1911/1960 ; *How to do Things with words*), qui a été l'un des premiers à se concentrer sur le caractère d'action du langage, du moins en partie. Le langage, au sens "constatif" (établir), "représente" la réalité ; le langage, au sens "performatif" (faire le langage), change la réalité. Cela conduit à des déclarations descriptives et à des actions linguistiques.

En outre, il est difficile de faire la distinction entre le langage "descriptif" et le langage "performatif". Dans le langage courant, les deux sont - généralement - intimement liés. Lorsque je dis, par exemple, "Je te promets", je représente la réalité et, en même temps, je fais la promesse, dans ces termes descriptifs.

Austin qualifie le caractère d'action du langage d'"illocution".

RH 48.

L'explication du mécanisme d'introjection.

Cela nous amène - dans le texte de Stokvis ci-dessus - à l'aspect "réception" du processus -- "Ce mécanisme d'introjection n'est possible que si le (patient) s'identifie au médecin. Et ce mécanisme d'introjection et d'identification ne peut avoir lieu que si le lien de sympathie existe". (O.c.,34v).

Stokvis s'en remet ici en partie à la psychologie des profondeurs, qu'il invoque explicitement, o.c.,112v. La nécessaire "sympathie", avec toutes sortes de réactions émotionnelles qui lui sont liées (révérence, crainte, -- "libido", désir (au sens freudien, entre autres)), est suggérée par son "Eros" (à ne pas confondre, comme cela arrive souvent, avec la sexualité au sens de la sexualité adulte, bien sûr).

Il va sans dire qu'en dehors de cette explication psychanalytique, il en existe d'autres. Par exemple, celle des occultistes, qui parle soit de "magnétisme" (pensez au mesmérisme, par exemple), soit de "force vitale".

L'application dans votre vie, étudiant,

La communication étant si fréquente, il sera difficile de trouver une thèse qui ne l'inclue pas.

Mais il y a plus. Stokvis dit : "Mutatis mutandis (après avoir changé ce qui doit être changé), le même processus (suggestif) a lieu dans l'éducation, lorsque les parents ou les enseignants transmettent aux enfants des contenus de pensées ou de représentations... Ici aussi, nous avons la servitude "érotique" (*note* : dans le sens très large que nous venons d'indiquer) - l'autorité de l'éducateur - à travers laquelle le mécanisme d'identification et d'introjection a lieu.

"Les "mauvais enseignants" sont, le plus souvent, ceux avec lesquels le "lien érotique" n'est pas ou pas suffisamment établi". (o.c.,35).

C'est un aspect de la vie de notre professeur que nous devrions certainement examiner nous-mêmes. Est-ce que "quelque chose" émane de ce que nous sommes, disons, montrons, etc. Quelle propriété axiologique (valeur) ce "quelque chose" présente-t-il ? "Dès que je le vois ou que je le sens, je me sens mal", entend-on parfois. Cela signifie que le "quelque chose" qui est émis, en tant que contenu suggestif, est perçu comme "pas bon".

Cet élève me rend malade " est entendu à temps : il dégage " quelque chose " que l'enseignant perçoit comme négatif.-- La suggestion est très fréquente.

RH 49.

L'approche interprétative. (49/51)

La communication (et l'interaction) implique le fait que le message (le "contenu", l'"information") soit reçu, ce qui est l'aspect réception.

A -- *L'herméneutique (allemande).*

Echantill. bibl. : H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 116/ 120.

1. Au départ - et encore aujourd'hui - "l'herméneutique" était une science auxiliaire de la jurisprudence et de la théologie : elle analysait les actualisations de textes (déjà) anciens, -- textes juridiques, textes bibliques, provenant du passé (d'une culture passée) à réinterpréter, à interpréter d'une manière nouvelle.

2. Cependant, depuis D. Schleiermacher (1768/1834), l'"herméneutique" est devenue le nom de toute une philosophie (dans sa *Dialektik* (1839)) : pour Schleiermacher, la compréhension, l'interprétation d'un texte n'est complète que si son contenu (le message ou l'information) est incorporé ("intégré") dans la vie de la personne qui "lit" le texte. Elle devient une épistémologie ou une théorie de la connaissance.

Depuis lors, cette interprétation élargie de l'"herméneutique" a été reprise (et, en partie, réinterprétée) par l'école historique (F.K. von Savigny (1779/1861 : Comprendre le texte par la connaissance en masse des détails) et par W. Dilthey (1833/1911 : *Einleitung in die Geisteswissenschaften* (1883),-avec la 'verstehende Methode'), de vivre jusqu'à aujourd'hui (pensez à P. Ricœur, *le conflit des interprétations (Essais d'herméneutique)*, Paris, 1969).

B -- *La théorie de l'interprétation de Peirce.*

Ch. Peirce (1839/1914 ; RH 39 (sémiotique) ; 41 : V. Welby) nous a également laissé une théorie de l'interprétation.

Echantill. bibl. :

-- W.B. Galle, *Peirce et le pragmatisme*, New York, 1966 ;

-- K.-O. Apel, Hrsrg., *Ch.B. Peirce, Schriften I/II*, Frankf.a.m., 1967/1970.

Pour Peirce, l'homme est essentiellement - ce qu'il appelle - "un interprète". Et des signes (d'où l'accent mis sur la sémiotique).

Mod Appl.:

(i) Un fait étonnant, F, est établi. Par exemple : "Cet enfant étudie mal".

(ii) Mais, si l'abduction, A, est vraie, alors ce fait surprenant, F, devient "intelligible" ("abduction" = supposition, hypothèse).

(iii) ***Conséquence*** : Il y a une raison sérieuse pour conjecturer que A contient la vérité -- 'A' est un signe, un signe-pensée, dans l'esprit, qui contient l'interprétation (explication) de F. Considérons, par exemple, la famille éclatée de l'enfant qui étudie mal, comme une explication possible.

RH 50.

La théorie A-B-C de la personnalité.

Une application très intéressante des deux théories d'interprétation est offerte par A. Ellis/E. Sagarin, *Nymphomania (A Study of the Hypersexual Woman)*, Amsterdam, 1965, 137ff.

A. -- Le point "A", dans le langage des deux psychologues-psychiatres, est un fait, par exemple une déception profonde, encourue soit avec l'un des deux parents, soit avec un fiancé, -- une "frustration", comme on aime à dire de nos jours.

B. -- Le point "B" est l'interprétation - pas tant une conception du sens qu'une direction du sens - par la personne qui vit le fait "A". Selon les mots d'Ellis/Sagarin : "B est ce que la personne s'illusionne sur A" (o.c.,138).

C.- Le point "C" est la réaction (erronée) à A, interprétée "névrotiquement" en B. "En A, je n'ai pas obtenu ce que je voulais et, à cause de cela, j'ai été surmené en C". (o.c.,137).

Voici la théorie A-B-C de la personnalité, en particulier de la personnalité psychiatrique - dans ce cas, la personnalité de la "nymphomane", qui passe d'un homme à l'autre, avec les caractéristiques suivantes

a. un manque radical de maîtrise de soi ("Quand l'envie se présente, il faut la satisfaire rapidement")

b. l'insatiabilité ("la nymphomane doit constamment entrer dans un lit").

c. Compulsivité ("Même si je le veux, je ne peux pas le maîtriser"). - Compulsivité",

d. La haine de soi ("Je suis une salope").

Plusieurs interprétations

Ambiguïté" signifie qu'une donnée, "G", donne lieu à plus d'une interprétation, "D" (D1, D2,...Dn)... Ellis / Sagarin clarifient comme suit.

I.-- L'interprétation du "bon sens" (comme le disent les auteurs eux-mêmes).

Au point A, j'ai vécu une expérience que je n'oublierai jamais. Mais - au point B - je dis "Je peux faire face à cet événement malheureux - par exemple, une déception sexuelle sévère (par exemple, "Je ne peux pas atteindre l'orgasme"). Je regretterai toujours le fait A, mais je peux le supporter.

Conséquence : au point C, je vis des sentiments tempérés de déception, de regret, d'exaspération, - rien de plus.

II. - L'interprétation de l'esprit névrotique.

Au point A, j'ai vécu quelque chose que je ne peux pas oublier - au point B, je dis "Je ne peux pas traiter ce qui s'est passé. C'est juste horrible. C'est affreux. Cela fait de moi une personne sans valeur".

RH 51.

Conséquence : au point C, le montage final, je suis la proie d'émotions négatives féroces (tristesse, dépression (abattement), colère, hostilité ou 'smartlap' (mélodrame)).

Conclusion : - Ce n'est pas l'échec (fait A), mais l'attitude - l'interprétation - envers l'échec (interprétation B) qui donne lieu, par exemple, à la nymphomanie (névrose) (réaction finale C).

Note -- Ellis/Sagarin, o.c., 191v., énumèrent un certain nombre de "mauvaises interprétations" facilement récurrentes qu'ils appellent "idées irrationnelles". Par exemple :

-- "C'est horrible et désastreux quand les choses ne se passent pas comme on le voudrait".

-- "Il est essentiel pour un être humain adulte de jouir de l'estime, voire de l'affection, de pratiquement toutes les personnes de quelque importance qui l'entourent."

-- "Il faut, à tous égards, être compétent, adapté et, surtout, réussir, pour se considérer comme un "être humain de valeur"."

-- "Le bonheur de l'homme dépend de facteurs extérieurs : il n'a lui-même que peu ou pas de prise sur ce qui lui cause soucis et inquiétudes, obstacles et déceptions.

-- Dès qu'une chose semble dangereuse - apparente ou réelle - il faut s'en inquiéter terriblement et penser constamment qu'elle pourrait mal finir.

-- Il est plus facile d'éviter certains problèmes de la vie que de les affronter avec courage".

-- Il y a toujours une seule solution bonne, juste et parfaite aux problèmes humains : il est désastreux de ne pas trouver cette solution parfaite et idéale.

-- "Le passé d'une personne détermine, de manière décisive, son comportement personnel : si quelque chose s'est produit dans ce passé qui a fait une profonde impression, il aura invariablement la même influence".

-- Vous devez toujours dépendre de quelqu'un : vous avez besoin d'une personnalité forte sur laquelle vous appuyer. "Les problèmes et les troubles des autres vous déroutent complètement ; c'est inévitable".

-- "Certaines personnes sont mauvaises, rusées, méchantes ; elles devraient être punies sévèrement pour cette méchanceté. "

Ce sont là quelques exemples d'interprétation ('B'), qui donnent lieu à des réactions finales névrotiques ou du moins sujettes à l'échec ('C'). Ils s'expriment par des "phrases", comme ci-dessus.

RH 52,

VI. La théorie du discours. (52/59).

Introduction.

La suite de cet ouvrage ne traite que d'un seul type de texte, le traité ("thèse"). Tout ce qui précède n'est pas sans lien direct avec le traité.

a. Par exemple, le chapitre précédent - sur la communication.

Il n'existe pratiquement aucun sujet de discours qui ne traite pas ou ne touche pas quelque part un phénomène d'interprétation. Il s'agit alors de l'une des nombreuses méthodes (schémas de pensée) permettant d'éclairer votre sujet.

b. Par exemple, la suggestion de votre sujet. Votre professeur a recommandé J.J. Rousseau (et par exemple son système éducatif) comme sujet. Il y a quelque chose (RH 48) chez lui, dans certains de ses textes ou termes, dans le fait qu'il ne touche pas à certaines choses, etc. m.

Pour de nombreux étudiants de l'OIV, cela a un effet négatif. ("Je n'aime pas beaucoup Rousseau") ou positivement ("Quelles idées merveilleuses vend Rousseau"). Pour un traité, veillez à ne pas vous laisser abuser par les suggestions négatives ou positives.

L'aura suggestive de votre sujet peut être utile à votre exposé (ne serait-ce que parce que vous abordez cet aspect de manière explicite), mais elle peut brouiller votre bon sens, qui, selon Platon, qui l'appelle "le petit homme" en nous, est la seule base - parfois très étroite - d'un raisonnement sain.

Echantill. bibl. .

-- O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, 9/13 (*Die Materien der Logik, von der aufsatzlehre aus gesehen*), 47f. (Chrie) ;

-- G. Niquet, *Structurer sa pensée/ Structurer sa phrase (Techniques d'expression orale et écrite)*, Paris, 1978 ;

-- S.P. Moss, *Composition by Logic*, Belmont (Californie), 1966 ;

-- O. Pecqueur, *Manuel pratique de dissertation française*, Namur, 1922-2 ;

-- J. Bojin/ M. Dunand, *Documents et exposés efficaces (Messages, structure du raisonnement, illustrations graphiques)*, Paris, 1982 ;

-- H. De Boer, *Schriftelijk rapport (Guide pratique pour la rédaction de rapports, notes, mémorandums, thèses, mémoires, correspondance commerciale et autres)*, Utr./Antw. 1961 ;

-- G. Beville, *L'expression écrite, image de l'entreprise (Structure, style, présentation)*, Paris, 1979 ;

-- U. Eco, *How to write a thesis*, Amsterdam, 1985.

RH 53.

La définition.

L'idée (platonicienne) de "discours" est suspendue comme une lumière qui nous éclaire tous. Mais préciser cette idée au moyen d'une définition (détermination des êtres) fixée par des mots, c'est autre chose : il y a donc plusieurs définitions.

Le deutéro-sophisme (RH 28) disposait de tout un ensemble de modèles de discours, dont la liste se trouve dans RH 29. Mais ce qu'il appelait "la thèse, propositio, littéralement : proposition (que l'on défend)", est le type de texte qui se rapproche le plus de notre concept général de "traité". Les deutérophiles définissaient la "thèse" (le terme est toujours utilisé) comme "le développement systématique (méthodique) d'un sujet abstrait".

E. Fleerackers, De verhandeling, Anvers, 1944-13, définit : " le traité est le développement raisonné d'un thème ". -- On le voit : en remplaçant "sujet abstrait" par "thème", Fleerackers généralise la définition.

L'artère de votre thèse.

- *S. Moss, Composition by Logic*, 121/ 136 (*Opinion Statement*), dit :

" Une opinion progressive (...) est la thèse (*note*: thesis, propositio), que, tout au long du texte, nous voulons rendre vraie ". (o.c.,121).

Nous reviendrons sur l'arrangement (ordre des textes, plan), mais voici déjà un avant-goût.

La thèse est abordée dans l'introduction (par exemple, en attirant l'attention, dans une ambiance bienveillante, - en racontant comment on en est arrivé à une telle thèse, par exemple).

Elle est exprimée dans l'énoncé : cette section du texte formule votre déclaration de manière explicite et, de préférence, avec la plus grande prudence.

Le format de votre exposé, en d'autres termes, votre plan, indique, en résumé, comment vous allez tenter de réaliser votre proposition. Dans le format, vous énumérez les principaux points du développement du thème.

Dans les descriptions, les récits, les rapports, dont vous garnissez votre thèse, apparaît le côté factuel, qui est inhérent à votre thèse.

Dans l'argumentation, votre thèse est prouvée ou, du moins, rendue plausible.

Dans la réfutation - de ceux qui contestent votre thèse - en ignorant le contre-modèle, votre thèse est indirectement satisfaite.

RH 54.

Dans le résumé, dans lequel vous réitérez les points principaux de votre développement, l'affirmation est à nouveau rendue vraie sous une forme condensée.

Dans la conclusion (le "discours de clôture"), la thèse est à nouveau brièvement éclairée (située dans un cadre plus large, parcourue axiologiquement (jugement de valeur positif ou négatif, renforcée émotionnellement, etc.)

Typologie.

Comme nous l'avons déjà mentionné, il existe de nombreux types de transactions.

1. Fleerackers, o.c., 13, dit que dans un traité, tout l'esprit - l'intellect et la capacité de raisonnement, l'esprit, la volonté - est à l'œuvre. dans cette optique, il distingue à juste titre trois types :

(i) **La réflexion** - le discours spéculatif, en grec ancien "théorique" - avec sa capacité "abductive" (formation d'hypothèses), permet à la raison et à la "raison" de prévaloir ;

(ii) **la rêverie** permet à l'élément d'esprit de se manifester fortement en chacun de nous, même si l'on continue à défendre une thèse ;

(iii) **le plaidoyer** (discours) - écrit ou, de préférence, oral - porte sur la volonté d'agir.

C'est à vous, étudiant/étudiante, de décider de quel type vous allez être à la hauteur dans votre thèse ! Et pour quelles raisons. De préférence en accord avec votre superviseur / promoteur.

2. Pecqueur, o.c., distingue deux types :

(1) **traités informels** (o.c.,356/385 : dissertations badines),

ce à quoi se résument la plupart des dissertations de l'enseignement secondaire ; toutes sortes de thèmes, affectifs (l'amour de soi, la tristesse et la joie) ou secs (le rôle de l'éducation dans la société), sont développés de manière "informelle", c'est-à-dire sans prétention, sans prétendre à la scientificité ; disons, un travail pré-scientifique.

(2). **des traités formels**, que Pecqueur classe dans les catégories suivantes

(i) Éthique-politique (o.c., 13/166) (RH 16) -- par exemple, l'amour de soi (La Rochefoucauld) ou "les gens devraient s'entraider" (Lamennais)

(ii) littéraire (o.c.,167/318) par exemple "La Fontaine est notre Homère" (Hipp. Taine).

(iii) strictement scientifique (o.c.,319/355), par exemple "science, industrie et poésie" (Max Ducamp).

Ce n'est que dans ce dernier cas que l'explication est logiquement la plus fermée possible, bien sûr.

L'herméneutique des tâches. (54/59).

La deuxième artère de toute thèse - à part la thèse, présente dans toutes les parties comme l'unité dans la multiplicité des parties du texte - est la tâche correcte. Le texte que vous devez rédiger peut être déterminé par la tâche correctement comprise.

RH 55.

A -- Le système “donné/demandé”.

Echantill. bibl. :

-- O. Willmann, *Geschichte des Idealismus*, III (*Der Idealismus der Neuzeit*), Braunschweig, 1907-2,48 (*Das Prinzip der Analysis*).

O. Willmann, dans son récit des débuts des mathématiques modernes, se rattache au platonisme.

(1) La “méthode d’analyse”.

La prémisses de la “dissection” (“analysis”) platonicienne de quelque chose, un donné, de sorte que ses “stoicheia”, éléments, soient exposés, est la dualité “donné (le connu / demandé (l’inconnu))”. Nous connaissons tous ce schéma pour avoir résolu des problèmes mathématiques (où “solution” est le synonyme du grec “analysis”).

Veillez ne pas procéder différemment pour votre thèse. Lorsque vous avez défini votre tâche avec votre superviseur / promoteur, faites ce qui vient en premier : “Quelles sont les données dont je dispose ? Que dois-je rechercher ? “ La “ solution “ ou “ l’analyse “ qui suit va augmenter les données et préciser ce que l’on cherche. Puis, après un certain temps, le texte final deviendra possible.

(2) La méthode lemmatique-analytique.

Platon est connu dans l’antiquité comme le fondateur de la méthode lemmatique ou analytique par hypothèse.

a. Il s’agit d’une application de sa méthode hypothétique. Platon pensait continuellement par des phrases du type “si, alors”. La phrase “si” est la supposition ou “l’hypothèse”. La phrase “alors” est l’inférence. S’il vous plaît, apprenez à exprimer vos pensées, la déclaration en premier lieu, dans un langage aussi strictement logique. La logique est la base du commerce.

b. Lorsque, sans connaître parfaitement le donné - et c’est presque toujours le cas - on doit procéder à l’analyse du sujet, on peut appliquer la méthode de Platon. On transforme le recherché (inconnu) en hypothèse : on prétend connaître déjà l’inconnu et on l’introduit comme une supposition. C’est ce qu’on appelle la méthode “lemmatique-analytique” (en bref : analytique).

Cela n’est possible que si vous saisissez un signe pour l’inconnu (demandé). Tout comme nous entrons “x” ou “y” dans les équations.

RH 56.

Un modèle applicatif (56/59)

Supposons qu'une étudiante propose un thème tel que "Les religions de Dieu mère".

Un tel thème peut sembler "rare", mais il a déjà fait partie de la vie de Hivo.

1. Répondez, dans un cas aussi "bizarre", avec la paire "donné/demandé".

Quelles sont les données dont nous disposons ? La première tâche consiste à rechercher les sources, ce qui se fait par le biais d'une bibliographie minimale (le terme "échantillonnage bibliographique" signifie que, parmi une multitude d'ouvrages et d'articles, on fait un choix aléatoire (bien qu'inévitable)). Ceux qui fouillent dans la bibliographie pertinente remarqueront rapidement, par exemple, deux livres plus récents : *C.J. Bleeker, De Moedergodin in de Oudheid [La Déesse Mère dans l'Antiquité]*, La Haye, 1960 (un rapport factuel sur ce que l'on trouve dans les données antiques - y compris l'ancienne Germanie et l'Inde actuelle);-- *Merlin Stone, Eens God als vrouw embodied [Dieu comme femme]*, Katwijk, 1971. (un plaidoyer, de nature féministe).

Dès que vous découvrez un article ou un livre, demandez-vous quel type de texte il représente. Un Bleeker a une approche professionnelle-scientifique ; une Merlin Stone, en tant que féministe agressive, recherche des données "positives" (définitives, scientifiquement sûres), mais pour les mettre le plus rapidement possible au service de "la libération des femmes" ! Cela signifie qu'elle interprète ! Et peut-être un peu hâtivement, quelques phénomènes modernes dans l'antique "hineindeutet", comme disent les Allemands, pour sentir où l'on attend du sens, fait).

Comprenez-vous mieux maintenant pourquoi le texte précédent de cette exposition parlait de la doctrine de l'interprétation ? Il n'y a rien de plus universellement courant que le phénomène de l'"interprétation". Il n'est pas surprenant qu'un penseur comme Ch.S.S. Peirce ait "interprété" l'homme, essentiellement, comme un "interprétant(e)" !

À propos : veuillez inclure votre bibliographie dans votre texte, afin que votre réviseur puisse faire une première évaluation.

2. Il y a donc des données. Venons-en maintenant à la question.

Votre professeur pourrait vous laisser partir, peut-être pas. S'il vous dit : "Vérifiez si nous, en tant que personnes d'aujourd'hui, avec une mentalité d'Europe occidentale, profondément influencée par le scepticisme (doute) du rationalisme éclairé, avons encore des raisons sérieuses de prendre cela au sérieux, alors vous êtes lié par une tâche formulée par votre professeur.

RH 57,

Si elle/il dit seulement : “Faites ce que vous voulez, - si vous me donnez un bon discours”, alors vous êtes apparemment libre, non lié sauf pour la servitude de votre don.

Conclusion : la soi-disant “liberté radicale” du commerce, prônée par exemple par les anarchistes-romantiques ou autres, est un leurre. Soit on négocie, et alors on est lié aux données (les thématiques, les profondes), soit on ne négocie tout simplement pas. Un “style non lié” (c’est ainsi qu’on l’appelle) ne s’inscrit jamais dans une thèse.

Bien sûr, dans le second cas, vous représentez l’égoïsme de l’exigé. La question qui se pose immédiatement est la suivante : “Quelle est l’idée universelle de “ce qui est nécessaire” ? En d’autres termes, qu’est-ce qui peut, doit, être interprété comme l’exigé, dans tous les cas possibles ? “.

Deux types de réponses sont possibles.

1. la réponse hasardeuse, “empirique”.

On peut trouver cela dans tous les manuels sur la dissertation. *M. Roustan, La dissertation littéraire*, Paris, s.d. (note : “ s.d “ signifie, en latin médiéval, “ sine dato “ (sans date d’édition)), l’un des rares ouvrages sur le discours, qui accorde une importance décisive à l’herméneutique des problèmes (p.c. 95/42), note que le “ discours “ peut inclure les problèmes, c’est-à-dire cette partie de l’herméneutique des problèmes qui porte sur la question posée :

a. vaincre (faire un rapport : dans ce cas, vous faites, de manière moins encombrante, ce que fait un Bleeker),

b. expliquer (on s’attarde alors à la fois sur la défaite (qui est toujours la première chose) et sur les conditions nécessaires et suffisantes, qui permettent de comprendre les données ; par exemple, dans notre cas : il doit y avoir eu des voyants qui ont “vu” quelque chose comme des Déesses-Mères (d’une manière occulte ou paranormale), sinon on ne comprend rien aux données),

c. défendre ou réfuter une affirmation (dans ce cas : “Ceux qui prétendent que le culte de la Déesse Mère, tel qu’il est encore pratiqué par certains paysans péruviens, ne repose sur rien d’autre que l’illusion, déforment au moins une partie des données” pourrait être une telle affirmation).

2.- La réponse systématique.

Seule l’ontologie (la théorie de toute réalité possible) peut nous montrer la voie à suivre.

RH 58.

Echantill. bibl. :

-- R. Barthes, *L'av. sémiologique*, 141, dit que Port-Royal (un groupe de penseurs du XVIIe siècle), dans sa Théorie des lieux communs (les "Topics", sur lesquels nous reviendrons) a suivi la trace de Joh. Clauberg (1622/1665 ; cartésien, qui a introduit le terme "ontologie") ;

-- en outre, que le Père Bernard Lamy, *Rhétorique* (1675 (voir Barthes, o.c., 118)), parmi les platitudes, qui apparaissent presque dans chaque traité, fournit également des platitudes ontologiques (comme par exemple la systémique "tout/partie", la paire d'opposés, les causes du but et du travail, etc.)

Or, s'il y a deux points communs de nature ontologique, c'est le couple "existence/essence" (l'existence effective de quelque chose, l'être de quelque chose), couple qui, selon M. Heidegger, *Einführung in die Metaphysik, Tübingen*, 1953, 138, se trouve déjà dans les textes de Platon ("estin" (que quelque chose est) et "ti estin" (ce que quelque chose est)).

Cela peut paraître abstrait, bien sûr. Mais regardez : revenons à nos déesses mères. Si votre professeur vous laisse libre, vous pouvez, en tout cas, développer deux points de vue (car les platitudes ne sont fondamentalement rien d'autre que des "perspectives" (manières d'aborder) dirigées vers votre thème) :

(i) vous vous demandez si les déesses mères existent réellement, par exemple (question de l'existence) et

(ii) vous posez la question de savoir ce que pourraient être les "déesses mères" (question de fond). Supposons que vous puissiez, après de nombreuses recherches (travail de recherche), répondre à ces deux questions de manière responsable, pensez-vous toujours que ces deux lieux communs par excellence sont si "étrangers à la vie" ? Il est évident qu'il existe d'autres points de vue, plus "révélateurs", que ces points de vue très généraux. Mais aucune d'entre elles n'est aussi fondamentale que ces deux-là.

Tous les autres points de vue sur votre sujet et, par conséquent, toutes les autres questions dépendent de ces deux-là : que pouvez-vous dire qui ait un sens, lorsque la chose dont vous parlez n'existe même pas et, de plus, n'a aucun moyen d'être ?

Rendre compte, expliquer, défendre ou réfuter une thèse concernant par exemple les déesses mères ("quelque chose") n'est possible que si elles (ce "quelque chose") existent et ont un être propre (= forme de créature) distinct du reste de la réalité).

RH 59.

L'existence réelle en tant que "lemme".

Supposons que vous deviez enquêter, à cause de votre professeur, sur "ces fameuses déesses mères dont parle Merlin Stone, la féministe". Qu'allez-vous faire lorsque vous ne pouvez, en aucun cas, déterminer si une telle chose existe réellement ? Alors il y a une réponse : appliquer la méthode lemmatico-analytique. Comment procéder ?

Eh bien, vous dites : "Si une telle chose existe, je ne peux personnellement pas le déterminer. Je n'ai ni critère ni moyen de vérification.

1. Mais ce qui est donné, c'est qu'il y a des gens, encore aujourd'hui, qui croient aux déesses mères (une forme de croyance). Ce qui est donné, c'est que de temps en temps apparaît quelqu'un qui prétend les "voir" (un témoignage mantique)".

2. Si ces deux données, qui sont certaines. (Cela doit être évident d'après votre question sur l'existence et la réponse à celle-ci), alors je peux introduire un lemme (terme platonicien) : je prétends qu'il est déjà certain (donné, connu) que les déesses-mères existent ; en même temps, j'introduis, comme signe de cela, le terme "déesse-mère", qui est utilisé depuis des siècles, -- mais attention : je ne prétends pas (= théorème) qu'elles existent ; je suppose qu'elles peuvent exister.

En d'autres termes, si j'utilise le terme "déesse mère" tout au long de mon parcours, je ne l'utilise que dans son sens lemmatique, hypothétique !

Celui qui parle ainsi d'un tel "thème rare" ou "non éclairé et rationnel" reste dans le cadre d'une attitude strictement scientifique et peut, miraculeusement, parvenir à un accord - même avec le rationaliste le plus enragé ; un tel discours mène à un véritable dialogue.

Ne faites donc pas un plaidoyer (RH 54), -- pas même une rêverie, mais tout au plus une "théorie" (RH 54) dans un esprit vraiment platonicien-hypothétique, pour votre thèse, quand elle va à l'encontre de l'opinion publique, dans notre société éclairée, sur de tels sujets. Vous pourrez alors honorer l'essence du "discours" qui produit des textes justifiables.

Note. - Aristote, le grand ontologue, distinguait

(i). apodictiquement certaines propositions de

(ii)a. Les revendications scientifiques "dialectiquement" contestables,

(ii)b. ainsi que des propositions purement "rhétoriques" (RH 26) 28), dans le sens plus strict de "purement émotionnelles et destinées aux masses".

Cette triade peut encore être utile aujourd'hui.

RH 60,

VI. A.-- Théorie du discours : existence/essence.

C'est donc clair : la première, la moyenne et la dernière chose que vous devez exposer dans votre thèse est le fait que quelque chose (votre thème, votre thèse) existe et son mode d'être (forme d'essence). Ce qui suit va le renforcer.

Anthropologie culturelle.

Echantill. bibl. :

-- P. Mercier, *Histoire de l'anthropologie*, Paris, 1971 ;

-- Sol Tax, ed., *Horizons of Anthropology*, Chicago, 1964 (une vingtaine de spécialistes, chacun avec un article) ;

-- Th.Rhys Williams, *Field Methods in the Study of Culture*, New York, 1967 (la recherche "sur le terrain", c'est-à-dire en vivant déjà avec les personnes étudiées).

-- J.D. Jennings/ E.A. Hoebel, ed., *Readings in Anthropology*, New York, 1955-2 (anthologie, dans laquelle Margaret Mead, *Anthropology and an Education for the Future* (o.c.,3/5), ouvre la série).

Note -- Ce qu'on appelle l'anthropologie "physique" (biologique) (sciences humaines) s'intéresse à l'analyse du corps biologique dans la mesure où il prend forme dans le temps et l'espace (sur tout le globe), l'anthropologie culturelle (souvent abrégée en "anthropologie") étudie les cultures dans le temps et l'espace, planétaires, qui prennent forme.

Le professeur Franz Boas (1858/1942), de l'université de Columbia, envoie une étudiante à Samoa, -- pour une dissertation.

-- S. Clapier Valladon, *Panorama du culturalisme*, Paris, 1976, nous apprend que le culturalisme (ethnologique) est un mouvement parmi d'autres, avec des caractéristiques :

- a. l'étude de la personnalité en tant que centre d'une culture (aspect psychologique) ;
- b. l'analyse de la culture, dans laquelle se situe la personnalité, en tant que totalité ;
- c. l'accent mis sur la multiplicité des cultures et le relativisme culturel associé (aucune culture ne peut prétendre être la vraie) ;
- d. le culturoptimisme (les cultures s'améliorent ; transformation des connaissances ethnologiques en connaissances pédagogiques) ;
- e. Le "positivisme" (la volonté de laisser parler les faits bruts et leurs détails méticuleux autant que possible).

Ruth Benedict (1887/1948), Abram Kardiner (1891/...), Ralph Linton (1893/1953), Margaret Mead (1901/1978) en sont les figures pionnières.

Note -- Déterminisme culturel et déterminisme de l'hérédité.

Le déterministe culturel dit : nous sommes tous "déterminés" par notre culture.

Le déterministe de l'hérédité ou biologique dit : nous sommes tous déterminés par nos facteurs d'hérédité.

RH 61.

Certains disent : notre personnalité est acquise, notre comportement façonné par notre civilisation. Les autres disent que notre personnalité est innée (et influencée, entre autres, par la “sélection naturelle”).

Parmi les autres, citons *Sir Francis Galton* (1822/1911 ; *Hereditary Genius* (1869) ; eugéniste), qui a introduit une distinction entre les individus biologiquement valables et ceux qui sont biologiquement inférieurs.

Parmi les premiers, les déterministes culturels, se trouvait Franz Boas, le professeur très vénéré par l'étudiant M. Mead.

Vous aurez compris que les deux tendances pensent “oppositio-neel” : elles s'attachent, de manière unilatérale, à un facteur de telle sorte que l'autre facteur préconisé par la direction opposée - également défendu de manière opposée - est soit minimisé soit ignoré.

Il est clair, pour les non-initiés, que l'hérédité ('res') et la culture, toutes deux, forment notre personnalité... Sans parler de l'âme individuelle, bien sûr, car, au sein d'une même hérédité et d'une même culture, des différences individuelles apparaissent.

Le père de Margaret Mead était un professeur d'économie et sa mère une sociologue féministe. Sa grand-mère était enseignante, adepte de la “nouvelle éducation” (Maria Montessori ; Friedrich Fröbel). Elle a donc reçu une “éducation libre” et, tout au long de sa vie, elle a eu le sentiment d'avoir “une période d'avance” sur la génération suivante.

À l'âge de vingt-quatre ans, elle est envoyée par Boas aux îles Samoa pour étudier l'adolescence. Le 31.08.1925, il pose le pied à Pago Pago, la capitale des Samoa.

La genèse d'un traité.

Appliquer, pour un instant, la méthode génétique (RH 17, 35, 36).

Le séjour a duré neuf mois, -- principalement à Manua, une île orientale.

Elle s'est installée chez une famille américaine, dans une dépendance qui servait de centre de soins ambulatoires. Après tout, E.R. Holt, un pharmacien de la marine américaine, était son hôte.

À son arrivée, elle ne connaissait pas la langue indigène, mais elle en a appris les éléments sur une période de neuf semaines.

En outre, elle a séjourné pendant dix jours chez un chef de Vaitogi, dont la fille était - ce que l'on appelle parfois - une “vierge de cérémonie” (une sorte d'hôtesse ayant un rôle de service).

RH 62.

La fille en question connaissait un peu d'anglais et était honorée dans son entourage. Avec elle, M. Mead a passé les nuits sous la même moustiquaire.

Dans la polyclinique de Holt, elle a rencontré une soixantaine de jeunes filles samoanes, avec lesquelles elle a eu de longues conversations, sur la relation "parents/enfants", "garçons/filles" et sur le système éducatif.

La proposition à tester était la suivante :

La maturation sexuelle, avec sa crise de puberté, telle que nous la connaissons en Occident, n'est pas une nécessité biologique (si hérédité, alors crise de puberté), mais un phénotype culturel, susceptible de changer (si culture, alors crise de puberté), puisque la culture est changeante et, avec elle, l'éducation,

Depuis 1900 (avec son ouvrage *L'esprit de l'homme primitif*), le père Boas défendait cette thèse. Il attend de M. Mead qu'il le vérifie.

Les principales caractéristiques du texte du traité.

1. Le fait

Dans son analyse du passage de l'enfant à l'adolescent, Mead, sur Samoa, a constaté qu'il n'y avait pas de crise d'adolescence (réponse négative à la question existentielle). Regardez le fait.

2. L'explication.

Les facteurs à l'origine de cette absence de Sturm-und-Drangjahre, de puberté, chez nous occidentaux, normalement particulière, résidaient dans la différence d'éducation, - système d'éducation qui -- à son tour -- devait être situé dans la totalité de la culture samoane (on reconnaît les thèses du culturalisme). En ce qui concerne la sexualité, les Samoans se distinguent du "modèle culturel" occidental.

Trait marquant : pas de liens profonds avec une seule personnalité.

Une appréciation authentique et sincère, tant pour les parents que pour le(s) partenaire(s) sexuel(s), est rare à Samoa.

Conséquence :

L'"amour libre" est généralement accepté ; c'est "une danse légère et agréable".
Conséquence : les filles répartissent leurs faveurs érotiques sur un si grand nombre de garçons qu'un engagement profond envers un seul garçon est rare. L'accent est mis, après tout, sur la virtuosité des techniques érotiques.

Plus d'informations :

L'envie d'attaquer ("agression"), de concourir et de performer est inexistante. "Samoa est un endroit où il n'est jamais question d'enjeux élevés. Personne n'est soumis à une quelconque pression pour tirer le meilleur parti de la vie". (*S. Clapier Valladon, Panorama, 185/191*).

RH 83.

a. *Le passage à l'âge adulte à Samoa.* New York. 1927.

Tel est le titre célèbre de son traité. Suivie de nombreux ouvrages et articles au cours de la vie mouvementée de M. Mead. L'un d'eux est intéressant : *Culture and Commitment (A study of the Generation Gap)*, New York, 1970, traduit en français l'année suivante : *Le fossé des générations*, -avec pour sujet le parfois si douloureux "generation gap" (*S. Clapier, Panorama*, 158/165 (*L'anthropologie comme science du futur*)). Dans lequel on voit l'élargissement de la méthode ethnologique vers notre crise culturelle.-- M. Mead a été appelé "la déesse de l'anthropologie".

Vérification.

Comme le montre ce qui précède, ce livre est apparu comme la confirmation complète de l'hypothèse de Boas.

Réception

L'accueil que le livre était prêt à recevoir était favorisé par certaines tendances culturelles en Occident, notamment aux États-Unis.

1. Bertrand Russell (1872/1970), l'émancipateur, avec un certain nombre d'autres, l'a reçu avec enthousiasme. La relation entre les sexes, le rôle du mariage, le jugement de valeur sur l'infidélité conjugale, sur "l'amour libre" -- l'abolition d'un certain nombre de tabous (interdictions éthiques) autour de la sexualité, -- tout cela a permis à une strata de l'intelligentsia de se maintenir dans les années vingt. Un certain *Calverton n'a-t-il pas* écrit un livre, *The Bankruptcy of Marriage* (1928) ?

2. Nous sommes tous familiers avec l'exotisme, la révérence (naïve) ressentie pour ce qui est étranger ("exotique"). *J.J. Rousseau* (1712/1778), avec sa critique culturelle ("*Retour à la nature*"), et, plus encore, *Bernardin de Saint-Pierre* (1737/1814), connu pour son *Paul et Virginie* (1787), sont les porte-parole d'un courant culturel qui met à l'honneur à la fois l'exotisme et le primitivisme (volonté de retour au "primitif", à la vie heureuse sans affectation).

Nos Hippies, aujourd'hui, cultivent de telles valeurs. Samoa, décrit par M. Mead - puis scientifiquement - correspondait à l'état d'esprit d'un nombre croissant de personnes en Occident.

Pour ces deux raisons, le livre de Mead a reçu un accueil particulier.

RH 64.

Un autre traité.

Derek Freeman (1916/2001 ; anthropologue néo-zélandais) publie *Margaret Mead and Samoa (The Making and Unmaking of an Anthropological Myth)*, 1983.

Le sous-titre trahit sa thèse : construction et démantèlement d'un " mythe " (ici pour une représentation imaginaire). Freeman, pour le New York Times, a clairement réaffirmé sa thèse :

(1) Les thèses de M. Mead ont été acceptées comme valides par l'intelligentsia scientifique établie (et ont circulé dans tous les manuels et encyclopédies) ;

(2) Ces affirmations sont fausses : la réalité, à Samoa, est profondément différente.

La méthode.

Freeman a vécu aux Samoa occidentales, où il enseignait. Il a appris la langue des indigènes de manière approfondie, y compris les examens. Il a été "adopté" par une famille samoane et a même participé aux sessions d'un groupe de chefs qui exercent une influence si puissante sur la partie traditionnelle des Samoans. -- Freeman est partisan d'un récit extrêmement détaillé des phénomènes. Son livre est donc strictement scientifique.

Le contenu principal.

(1) Les faits (existence/essence).

a. L'"amour libre" dont parle Mead n'existe pas. Par exemple, la virginité est une valeur élevée dans la mentalité des autochtones.

b. La compétition (y compris la compétition érotique) est aussi fréquente qu'en Occident. L'envie d'attaquer est très forte : le meurtre est courant ; les Samoa sont en tête pour le pourcentage de viols.

(2) La déclaration de Mead.

Les faits réfutent son explication de l'éducation locale, enracinée dans la culture totale.-- Freeman a établi (existence/essence) que l'éducation, nonobstant la présence américaine, est ancestrale - autoritaire.

Ce qui, selon lui, produit la maladie mentale : la névrose (hystérie), le suicide vont de pair avec elle.

Réfutation d'une objection.

Freeman est arrivé quinze ans plus tard : la culture samoane a, entre-temps, changé. Ce qu'il n'accepte pas : Mead a négligé, par exemple, de consulter minutieusement les rapports de police, en son temps. Ceux-ci contredisent ses affirmations.

L'explication de l'erreur de Mead.

(i) Son éducation "libre" à la maison, qu'elle appréciait tant, a certainement joué un rôle.

RH 65.

(2) Mais outre ces éventuels préjugés éducatifs, qui peuvent avoir un effet suggestif (“Quelque chose (RH 48) émane des éducateurs”), il y a une erreur méthodologique à l’œuvre, qui est considérée comme possible même par ceux qui défendent encore *le Coming to Age de Mead* : les ethnologues travaillant sur le terrain en font plus souvent l’expérience. Mead a essayé de créer des dialogues, qui étaient en fait des interviews, au service d’une idée de pouvoir (A. Fouillée) : les filles indigènes ont donné des réponses, qui dérivent de la “vivacité archaïque”. Le plus souvent, les primitifs ne répondent pas pour communiquer la vérité objective, mais pour être aimés. Ils veulent paraître vivants.

Conclusion : c’est ainsi que Mead est tombé dans des erreurs de perception.

Les Zedeles

Vous qui préparez votre thèse, vous êtes peut-être dans un cas analogue à celui de Mead : votre thème n’est pas des textes (articles, livres), ou du moins pas seulement des textes, mais des données de la vie réelle. Veillez donc à ne pas tomber dans des erreurs analogues.

a.-- Distinguez strictement le sens et le fondement du sens (RH 50) dans vos interprétations du donné.

b.-- Faites attention à la portée de votre déclaration.

Mead prétend que tous (ou presque tous) les jeunes de Samoa “vivent librement”. Ce qu’elle a glané dans ses recherches est peut-être partiellement vrai : au moins certains jeunes répondent à sa définition (qui, par conséquent, au lieu d’être “verbale” (nominale), devient factuelle (reflétant avec précision l’existence et l’essence de l’observé), mais pas tous. Le singulier et le privé diffèrent de l’universel ou du dominant.

c.-- Rappelons la sagesse épistémologique de *K. Popper* (1902/ 1994;RH 08), par exemple dans sa *Logik der Forschung* (1934) : la vérification, c’est-à-dire le fait de trouver que les données correspondent aux représentations (interprétations), est parfois une affaire extrêmement difficile.

Popper dit que les théories (= propositions, interprétations) telles que celles de K. Marx, S. Freud, A. Adler, ainsi que l’astrologie, peuvent s’appuyer fortement sur des “vérifications” et peuvent expliquer toutes sortes de choses -- trop pour ne pas éveiller les soupçons. Ces vérifications, au sens large, doivent pouvoir être testées, au second degré, -- en posant la question : “ Vérification, oui, mais quel droit dans mon interprétation est vérifié par le fait observé ? “. “Cela peut être très difficile. Souvenez-vous-en bien !

RH 66.

VI. B. Théorie du traité : herméneutique des tâches (thématique). (66/73)

Nous avons déjà une première vision de ce qu'est "l'interprétation de la tâche" (herméneutique de ce que nous devons faire en premier). Donnons-lui maintenant une forme fixe.

a.-- Les anciens mathématiciens nous ont laissé, comme valorisé ci-dessus, avec la dichotomie "donné (connu)/recherché (cherché ; inconnu)". Nous avons déjà perçu combien ce point de départ est fondamental.

b.-- (i) *P. Brunel et autres, Qu' est-ce que la litt. comp., 115/134*, a pour double titre : "thématique et thématologie".

Le terme "thématique" désigne le traitement du thème, comme nous le faisons ici... La "thématologie" diffère légèrement de cela : voir par exemple *P. Brunel, dir. Dictionnaire des mythes littéraires*, Ed. du Rocher, 1988, est un ouvrage encyclopédique sur un certain nombre de thèmes récurrents dans la belle-lettre.

Par exemple, M.-J. Bénéjam-Bontemps, o.c., 1188/1207, parle de Satan dans la littérature sous le titre : "*Satan, héros romantique*". Brunel appelle ces thèmes "motifs", c'est-à-dire des choses, des données, qui résonnent dans un texte. Que l'on parle de thèmes ou de "motifs", l'important est de savoir de quoi l'on parle.

b.-- (ii) *P.R. Bize/ P. Gaguelin/R. Carpentier, Le penser efficace, I (Le fonctionnement-nement mental)* dont un chapitre sur "les étapes préparatoires de la problématique", -- II (*la problématique*), Paris, 1982.

Nous avons donc, sous une forme réorganisée (actualisée), l'ancienne dualité "donné (thème) / demandé (problème) : ensemble, ils constituent la tâche".

Comme nous l'avons déjà mentionné (RH 57), *M. Roustan, La dissertation, 5/42*, parle des problèmes, c'est-à-dire des questions qui se posent, quand on fait un traité" c'est-à-dire quand on se présente avec un thème.

La position du problème (position de la demande). (66/67)

Certains traités ont pour objectif principal d'établir le "status quaestionis" (en français : l'"état de la question"). Votre superviseur ou promoteur peut également vous demander de le faire.

Mod.. Appl. *J. Kellerhals, dir., Figures de l' équité (La construction des normes de justice dans les groupes)*, Paris, 1988.

La question était la suivante : lorsque l'on distribue les richesses d'un groupe de manière équitable (= "équitable"), selon quelles normes doit-on procéder ?

RH 67.

Telle est la question (le problème) du livre. L'ouvrage voit quatre réponses à cette question.

a.1 Le principe économique est que les intérêts numériquement quantifiables des individus et des groupes sont à l'origine des normes ou des règles de distribution dominantes.

a.2 Le relativisme postule que, lorsque l'on compare différents systèmes de normes, les situations singulières - concrètes - qui régissent les normes de distribution sont toutes trop différentes (les règles de distribution sont "relatives" ou "relatives" en fonction de situations très différentes).

a.3. Selon le fonctionnalisme, pour inventer des règles de distribution, il faut partir de leurs "fonctions" (ce qu'elles servent).

b. Kellerhals, professeur à l'Université de Genève, préconise l'interactionnisme : les facteurs importants pour la répartition des richesses doivent être considérés comme "interagissant", c'est-à-dire comme un seul système dans lequel aucun facteur ne peut être privilégié ou éliminé. Les facteurs en jeu sont nombreux : statut (sexe, race), statut social (pauvre, riche), sentiment (mépris, respect), nature des biens (argent, services, protection), modes de distribution (délibération démocratique, recours à l'extérieur, autorité), objectifs (chacun pour soi (= harmonie), compétitivité du groupe), type de groupe (familial, professionnel), privilèges (promouvoir le talent, récompenser l'effort), etc.

Ch. Widmer, Ethique (Justice pour un, justice pour tous), in : Journal de Genève (28.01.1989) caractérise le caractère problématique de l'œuvre de Kellerhals : "En fait, le livre ne nous mène nulle part : il s'intéresse surtout à toutes les nuances de la réalité".

En d'autres termes, trois théories sont réfutées comme étant inadéquates ; une est présentée - de manière extrêmement hésitante - comme offrant peut-être une solution à la question.

Le livre s'en tient à un problème, mais il s'agit en même temps d'une prise de position sur le problème : on sait où l'on en est.

Le thème. (67/73)

Revenons maintenant plus en détail sur ces thèmes. Ce sont eux, après tout, qui dominent la question.

O. Willmann, Abriss, 10, nous donne l'éclairage scolastique (800/1450) sur le sujet. Au Moyen Âge, on distingue deux grands types :

- (1) "quaestio simplex de uno vocabulo" (= question simple sur un seul terme) ;
- (2) "quaestio con iuncta de propositiva aliqua" (= interrogation multiple de l'une ou l'autre déclaration).

RH 68.

Il va sans dire que cette distinction reste extrêmement valable à ce jour. Ce que nous allons démontrer, maintenant, brièvement.

La distinction entre ce que les théoriciens du modèle appellent aujourd'hui "original" et "modèle (de l'original)" est sous-jacente. Dans la tâche, le donné est l'original, bien sûr. Cette donnée peut, tout aussi naturellement, inclure une question que votre professeur vous pose. Mais alors il y a déjà une question sur quelque chose (l'original) et la question est celle d'un modèle de celui-ci.

L'"original" est l'information sur laquelle des renseignements sont demandés. Le "modèle" est l'information avec laquelle l'original est expliqué et rendu plus compréhensible.

A. *Thèmes antéprédicatifs.* (66/70)

Un "antéprédicatif" est un énoncé dans lequel il n'y a pas d'énoncé (avec un prédicat sur le sujet).

A.1. *Tâches uniques.*

Exemple : "Travail" ; "Le proverbe". Comme nous l'avons déjà vu (RH 57 : "Faites ce que vous voulez"), de telles tâches vous posent le problème suivant : "Comment commencer ?". La réponse est la suivante : envisager la tâche à partir de lieux communs (information : rapport, - déclaration, défendre ou réfuter l'opinion (RH 57 : aléatoire, problématique empirique) ou formels (systématique : parmi lesquels - essence/existence sont les fondamentaux, comme montré ci-dessus). Les "lieux communs" sont, après tout, des points de vue qui sont universels ("communs à tous les sujets").

A.2. *Tâches polynomiales.*

Exemples : "Travail et loisirs", "Travail, loisirs et jeux" (notez la liaison "et") ; "Les proverbes comme sagesse populaire", "Le travail comme thérapie (travail-thérapie)". (notez la liaison "as", c'est-à-dire "under the point of view of").

"Ou le travail ou le jeu", "Ou l'apprentissage ou l'échec" (notez l'articulation dilemmatique (ou du moins disjonctive) par le mot d'attache "ou(bien)... ou(bien)").

"Avant tout, pas de communisme". "Pas de réforme de l'enseignement" (notez le mot de comptage "aucun", qui exprime la négation, l'élimination).

Ces thèmes de mots trahissent, à l'exception de "si", les connecteurs de la logique (logique mathématique)... Il est clair que l'original ou les originaux de ces thèmes sont déjà accompagnés d'un modèle.

RH 69.

Ainsi, par exemple, “Travail et loisirs” ne signifie pas d’abord un traité sur le “travail” et ensuite un sur les “loisirs”, mais un traité sur les relations entre les deux sujets. “Le travail comme thérapie” nécessite un traité, non pas sur tous les points de vue possibles sur le “travail”, mais sur un seul point de vue.

“Ou(faire) apprendre ou(faire) échouer” ne fait pas référence à chacun des deux à tour de rôle, mais au choix qui peut être fait.

“Surtout pas de communisme” trahit - en réalité - deux platitudes :

- a. aucun”, qui exprime un refus (pour quelque raison que ce soit),
- b. “Avant tout”, ce qui inclut alors, dans le refus, une préséance.

Un mod. appl.

Tzvetan Todorov, Nous et les autres (La réflexion Française sur la diversité humaine), Paris, 1989, est un ouvrage - écrit par un Bulgare vivant en France depuis 1963 - sur la relation entre nous, avec notre mentalité, et les “autres” ; -- ici non pas au sens général de “les autres”, mais au sens privé de “les autres, dans la mesure où ils sont différents (en mentalité)”. La question est : “Sommes-nous, avec notre mentalité, capables d’inclure (intégrer) les autres en tant que différents dans notre communauté ?

Vous voyez, un titre doit être médité lentement et bien. Comment ? En vérifiant son ambiguïté (RH 50) : on se pose la question : “Si quelqu’un d’autre lisait ce titre, qu’y verrait-il ? “.

La gamme.

Echantill. bibl. : *G. Booij et al, Lexicon van de taalwetenschap Utr./ Antw.*, 1980-2, 38 (Reach).

Un concept (et les données sont des concepts) a un contenu et une portée ou un champ d’application.

Mod. appl.

Imaginez que, dans le cadre d’une étude pédagogique, votre professeur vous propose d’intituler votre mémoire : “Comme le père, comme le fils” (à comparer avec : “La pomme ne tombe pas loin de l’arbre”). Toute la question - semblable aux recherches de (RH 65) Mead - n’est pas de savoir si cette phrase est vraie, mais si elle est toujours (universellement) vraie. Il existe par exemple un contre-modèle : le proverbe français dit : “A père avare fils prodigue” (La pingrerie du père provoque la prodigalité du fils). Ici, un proverbe améliore l’autre, car tous deux ne vendent que des divisibles.

Cela s’exprime aussi par des quantificateurs (le carré logique, comme disaient les scolastiques) : tout/quelques oui/quelques non, aucun.

RH 70.

Note -- On peut s'étonner qu'ici, en discutant de thèmes antéprédicatifs, nous citions un modèle prédicatif : "Comme le père (est), ainsi (est) le fils : mais regardez une phrase peut aussi être prononcée antéprédicativement : "L'influence du comportement du père sur celui du fils ; dans la mesure où cette influence fonde le comportement égal". Un "terme" (= formulation verbale d'un concept (qui est ici un concept très composite)) peut s'exprimer dans plus d'un mot.

Or, quelle est la "portée" d'un concept (c'est-à-dire les choses qu'il "couvre"), c'est-à-dire l'"étendue" de l'expression en question.

Appliqué : pour certaines relations "père/fils", le fils reprend le type de comportement du père. Compris, dans le cadre du carré logique ou composé : pour certaines autres relations, l'affirmation ne s'applique pas.

Pour l'anecdote, les noms des quant(ifica)teurs sont : quant universel (tous), quant privé (certains), quant existentiel (= singulier) (un seul).

Conférence tropologique.

Les tropiques incluent la synecdoque. Ici, dans le proverbe, on peut lire une synecdoque : on dit " père " ou " fils ", mais on veut dire " parent " ou " enfant ". - Lorsque vous recevez donc un titre pour un traité, faites attention au style, c'est-à-dire à la conception (RH 12 : formulation stylisée), Les tropes sont un type de stylisation de ce qui est dit.

Le "si" réflexif, (en boucle) :

Supposons que votre professeur vous donne comme thème : "Le travail en tant que tel". Qu'allez-vous faire ?

Comprenez d'abord l'expression, interprétez-la ! Le "si" en boucle signifie existence/essence de quelque chose, à l'exclusion du reste. Dans ce type de "si", il y a, après tout, une dichotomie (complément) :

(i) d'une part, tout ce qui est œuvre : le fait, le mode d'être (" forme " ou " essence "), par lequel une chose qui existe se distingue du reste ;

(ii) le reste de la réalité. Bien sûr, dans un tel traité, on évoquera "le reste", -- à des fins de comparaison, -- pour éclairer, indirectement, ce qui distingue quelque chose du reste de la réalité. Mais, en soi, le traité consiste simplement à parler du "travail et rien d'autre".

RH 71.

B. Sujets prédicateurs. (71/73)

Du sujet (de la phrase), en tant qu'original, le proverbe, en tant que modèle, est excisé.

B.1.-- Des déclarations d'une seule phrase.

“Nobles travailleurs”. Ici, le traité se concentre sur le fait que comment (exister./ ess.) les nobles du travail. Ou encore, ce que nous avons déjà rencontré : “ Le travail comme source de noblesse “ ou “ Le travail, dans la mesure où il nobilie “. C’est précisément un point de vue qui est sollicité dans le traité.

B.2. -- Affectations multisentences

De *Nerin E. Gun, Eva Braun (maîtresse et épouse d'Adolf Hitler)*, Rotterdam, s.d. (original anglais, New York, 1968), nous citons la devise.

Une “devise” - elle peut aussi être utile dans le cadre d’une négociation - est une phrase, un slogan, placée quelque part au début d’un argument pour indiquer, en bref, l’intention, autrement dit la thèse, de celui-ci.

Ici : si Hitler a eu une Eva Braun comme maîtresse (et, plus tard, comme épouse), alors ce n’est que l’illustration de la devise,- que nous allons maintenant suivre.

(1) Friedrich Nietzsche : “Ein Held must frei sein”.

(2) Adolf Hitler : “Das ist das schlimmste an der Ehe, sie schafft Rechtsansprüche ! C’est bien mieux d’avoir un amant. Die last fällt weg und alles bleibt ein Geschenk... Das gilt, natürlich, nur für hervorragende Männer”.

Comment allez-vous aborder un tel sujet ? Il existe, bien sûr, de nombreuses séquences, mais elles se résument aux suivantes.

(A) Il y a une limitation. La déclaration de Nietzsche peut être réécrite en langage logique comme suit : “Si tu es un héros, alors (comme un devoir) (du mariage) sois libre”.

C’est l’héroïsme aristocratique de Nietzsche (culte du héros ou culte de l’Uebermenschen).

Réécriture de la déclaration d’Hitler en langage logique : “Si par-dessus tout il est excellent (‘hervorragend’), alors (beaucoup plus approprié (‘richtiger’) une maîtresse (‘Geliebte’) (avoir, au lieu d’une femme)”. On sait que, comme Nietzsche, qu’ils lisaient abondamment, les nazis étaient des adorateurs de héros (ce que sont encore les néo-nazis d’aujourd’hui).

En formulant clairement cette forte analogie, le contexte de la vision du monde et de la vie (logiquement : la prémisse), qui régit le rejet du mariage, est mis en évidence.

RH 72.

(B) La grande différence entre les deux citations est que celle d'Hitler en indique également la raison : une "relation", qui prend la forme d'un mariage, est chargée de "Rechtsan-sprüche" (prétentions juridiques) ; dans une relation "libre", "die Burden" est supprimé... Dans votre traité, vous pouvez, voire vous devez apprécier cette justification, bien sûr.

(C) Une troisième approche est la méthode comparative.

Comparez les déclarations ci-dessus avec ce que Calverton, *The bankruptcy of marriage*, dit à ce sujet (RH 63), et avec l'"amour libre" de Margaret Mead. Nazis ou non, un certain nombre d'émancipés (certains par héroïsme, d'autres par "libéralisme") prônent soit une restriction du mariage (les nazis limitaient plutôt l'amour libre aux "Hervorragenden"), soit un "desserrement des vis" (Mead, Russel). De points de vue différents, ils arrivent en partie aux mêmes conclusions.

Un tome.

Les Sumériens étaient un peuple qui s'est installé en Mésopotamie (Irak-Iran actuel) entre -4 000 et -3 000. Nous avons deux proverbes, datant de +/- -2.000.

(i) "Se marier pour le plaisir ; divorcer après mûre réflexion". (Ce qui rappelle le couple "principe de plaisir / principe de réalité" de Freud).

(ii) "Tu peux avoir un maître. Tu peux même avoir un roi. Mais l'homme que tu dois vraiment craindre est le collecteur d'impôts" (Plus d'un contemporain serait sûrement d'accord).

Note -- La 'gnomè', sententia, déclaration (aphorisme) - RH 29 - est une déclaration, comme par exemple les deux déclarations sumériennes ci-dessus : elle contient une sagesse de vie et, dans la mesure où elle est signifiée, elle est une observation (formulation de l'existence d'un phénomène). On peut en faire un conseil, mais en fait, ce n'en est pas un. Cfr. R. Barthes, *L'av. sém.*, 132.

Traité sur un poème.

Un poème peut être interprété comme une œuvre de plusieurs phrases.

Que feriez-vous, par exemple, du poème suivant de G. Gezelle (1830/1899) ?

"O belle rose - souriante, au-delà de toutes les limites de la beauté et de l'enchantement - Pourtant, tu es frêle - et tu seras bientôt dévorée - Viens, tiens-toi debout, et reste dans mes pensées. Sauras-tu, libre - de toute durée et intacte, - te refléter dans la mémoire, désormais, - te réjouir, - que ta tige, déjà, soit morte, et que le vent joue, gâchant, dans ta fleur." (avril 1878 (?)).

RH 73.

(A) La première chose que l'on peut faire est d'essayer de saisir l'impression principale : que pensez-vous lorsqu'on vous suggère de parler ici de "rêverie" ? Musing " , dans notre langue, signifie **a.** réfléchir, penser, **b.** assez tranquillement et, peut-être, un peu vaguement, **c.** dans une humeur plus ou moins mélancolique de l'esprit, **d.** un état dans lequel on est absorbé. Le traité en tant que "rêverie" (RH 54) en est une variante, dans laquelle l'acte réfléchi du commerce prévaut. - Gezelle représente une rose, comme la percée de tout ce qui est beau ("... au-delà de toutes les limites de la beauté et des sources magiques"), avec l'impression d'éternité qui s'en dégage. Note "pourtant" : présente dans le texte - que la beauté, de l'intérieur, est érodée dans un processus de la nature. D'où la mélancolie qui l'envahit et le pousse à la réflexion.

(B) Le second est par exemple la structure. Ici, c'est clair. -

(i) une "O belle rose ... sourire". La splendeur de la rose...

(i) **b** "pourtant tu es fragile... dévorer" La décomposition de la rose.

Cette harmonie des contraires - beauté/brutalité - constitue l'antithèse.-- Ce contraste revient sous une forme modifiée dans la deuxième partie.

(ii) **un** "Venez, tenez-vous et restez ...". se réjouir"

(ii) **b** "Soyez votre voix déjà ... blâme".

Gezelle était, fondamentalement, un platonicien au sens christianisé du terme : l'éternel, l'immortel, le durable était central. Mais l'aspect de temporalité, de mortalité, d'impermanence était, pour lui, tout aussi indubitable. L'esprit humain (noology), cependant, transcende, dans une certaine mesure, l'harmonie des opposés dans tous les processus naturels. Cet esprit possède une mémoire : " Viens, tiens-toi debout et reste dans mes pensées. Vous y serez, libres de toute durée et préservés..... ".

En d'autres termes, laissez le processus de la nature détruire la rose ; dans ma mémoire, la belle rose reste, en miroir.

(C) Ceux qui connaissent un peu Gezelle savent que l'on retrouve dans de nombreux autres poèmes une impression principale et une structure analogues. Ce que vous, dans votre traité, pourriez développer.

Conclusion

Chales Baudelaire (1821/1867), le pionnier de la "poésie moderne", a dit un jour que même les choses esthétiques, comme la poésie lyrique, se prêtent à une analyse rationnelle. Ce grand poète pensait que nous ne devons pas tomber dans un "irrationalisme" absolu lorsque nous interprétons la beauté et l'art.

RH 74.

VI.C.-- Théorie du traité : les sujets (platitudes).

Comme le dit R. Barthes, *L'av. sémi.*, 125/148 (*l'invention*), l'actualité (la doctrine des communs) fait partie - classiquement - de la rhétorique heuristique (RH 12).

Comment “trouver” les pensées, oui, comment les ordonner ? Selon la perspective du “topos” : des idées de base, qui s'appliquent à chaque sujet. Le terme “topos”, locus, signifie littéralement “lieu” (où l'on trouve des pensées).

Note -- L'usage linguistique, qui n'est plus conscient de sa valeur très utile, n'utilise le terme “lieu commun” que dans un sens péjoratif : une phrase, qui passe pour “usée”. Mais nous l'utilisons aussi dans le sens mélioratif.

1. Ceci a déjà été discuté en détail - RH 58 (Port-Royal, Lamy) - où il est apparu que l'existence et l'essence sont les deux grands topoi, loci, lieux, où l'on peut trouver l'inspiration pour la formation des textes.

2. RH 60/65 (Mead/Freeman) nous a appris que quiconque n'examine pas d'abord ce qui est donné, les faits, pour ensuite tirer des conclusions, crée un traité raté. Si Mead - grâce à une observation rigoureuse (car l'existence réelle et l'être propre d'une chose ne peuvent être saisis que par une observation précise) - avait d'abord examiné son existence/essence (les deux vont toujours de pair), son traité aurait pris racine dans la réalité.

Ce que Barthes admet aussi à sa manière, o.c., 142 (les modalités : possible/ factuel/ impossible etc.), 144s. (la question “An sit ?” (Existe-t-il ? Y a-t-il des faits ?), éventuellement : “An fecerit ?” (L'a-t-il/elle fait ou non ? Quels sont les faits ?), -- 142 (la question : “ Quid sit ? “ (Qu'est-ce que c'est ? L'essence ou le mode d'être), -- éventuelle : “ Quale sit ? “ (De quelle capacité est-ce ?)).

Bien sûr, il existe aussi des “lieux” non universels, qui deviennent alors des “lieux communs” privés. Cf. Barthes, o.c., 143.

Elles sont caractéristiques non pas de tous, mais de certains thèmes. Ainsi, dans un ouvrage théologique, on “trouvera” des arguments dans certains “ lieux “ (topoi, loci) des Saintes Écritures (très grande autorité), des Pères de l'Église (autorité déjà moindre), des théologiens (autorité encore moindre), qui sont alors des platitudes théologiques.

Pouvez-vous imaginer un psychanalyste qui ne connaît pas le complexe d'Œdipe en tant que platitude psychologique approfondie ? Chaque profession, chaque sujet a ses platitudes afin d'y trouver des réflexions.

RH 75.

Platitudes épistémologiques (logiques) et axiologiques.

Lorsque l'on s'assure d'abord de l'existence d'une chose (donnée) et de ce qu'elle est (donnée), l'espace s'ouvre pour la question : " Quelle valeur a-t-elle ? ". "Cette question est la question principale, axiologiquement parlant.

Un jugement de valeur - Nous avons déjà vu, dans la RH 64, un **jugement de valeur** scientifique : Freeman qualifie les déclarations de M. Mead de "fausses" ("La réalité à Samoa est profondément différente"). La "vérité objective" des déclarations est, par profession, la "valeur" (valeur de vérité) par excellence.

Lorsque nous rejetons les thèses néonazies - par exemple, haïr notre prochain parce qu'il est différent (RH 69) en termes de race ("racisme"), oui, l'éliminer ou l'exterminer - alors nous portons un jugement de valeur éthique (morale, moral), basé sur une valeur très élevée, à savoir notre prochain en tant que tel, appartenant à une seule et même humanité, malgré toutes les différences (= formes d'"altérité").

La valeur de vérité, l'humanité, sont des valeurs et, en tant que telles, des lieux communs, où l'on "trouve" des arguments axiologiques (valeur heuristique).

Une liste de platitudes traditionnelles. (

(A) A. Langlois, *Le style (La chose et la manière.-- Du xvii^e au xxe siècle)*, Bruxelles, 1925, 57, nous donne une telle liste.

"Les anciens attachaient une grande importance à cette heuristique. (...). (Ils avaient tout un arsenal à leur disposition)".

1. La définition et l'énumération (classification),--
2. La similitude et la différence (contradiction),--
3. Les circonstances, y compris le couple "présage" (cause) / "suite" (effet), - ce sont les platitudes les plus frappantes, avec lesquelles on peut trouver des idées pour développer un texte sur un thème.

(B). S.P.B. Moss, *Composition by Logic*, Belmont, Calif. 1966, en traite longuement. Il distingue ce qui suit.

1. Les déclarations de faits, -- les déclarations d'exemples, -- c'est-à-dire les déclarations d'instances singulières d'un concept général.

2.a. Sujets de type "Quoi" et énoncés de définition, -- Sujets de type "Comment".

2.b. "Sujets de comparaison", -- "Sujets de contraste" (question opposée : qu'est-ce qui est l'opposé de quoi? ; -- un type de comparaison) ; -- "Sujets de comparaison et de contraste" (question de comparaison et de contraste en même temps). --

RH 76.

On voit que Moss confond “ comparer “ et “ égaler “, alors que nous définissons “ comparer “ comme “ mettre côte à côte, pour voir à la fois la ressemblance et la différence “. Notez que la comparaison, au sens large, n’est qu’une clarification de l’“essence” (manière d’être), qu’elle affine.

3. Parmi les circonstances, Moss n’en souligne qu’une seule, “Pourquoi les sujets” (la question du pourquoi, l’explication).

Conclusion :

Moss ne fait rien d’autre qu’actualiser, rétablir les lieux communs mentionnés par Langlois. Dans les deux énumérations (= typologie, classification), trois grands lieux communs sont à l’œuvre :

a. existence (que Langlois ne mentionne pas) - fait, exemplification - ;

b. essence - définition, classification (énumération, typologie), - quoi ?, comment ? -- spécifié par la similitude et la différence (comparaison) - ;

c. **les** circonstances (notamment “présage/continue”, --pourquoi/pourquoi). On pense à une “description détaillée”, à une “histoire détaillée”, à un “rapport détaillé” (RH 31) ; qui sont appelés “détaillés” uniquement parce que, en plus de l’essence/existence, ils incluent également les circonstances, l’ensemble de la situation.

Ce quoi, ce pourquoi quelque chose est, n’est qu’une circonstance. Le fait que la platitude des circonstances est toujours valable est démontré par *McLaughlin, Robert, What, Where ? Quand ? Pourquoi ? (Essais sur l’induction, l’espace et le temps, l’explication)*, Dordrecht, 1982. Le titre de ce traité australasien en dit long.

Ce que l’on oublie facilement, bien sûr, c’est la valeur (la platitude axiologique par excellence). Une fois que **1/ l’existence** factuelle, **2/ l’essence** et **3/ les** circonstances sont connues, on peut alors porter un jugement de valeur justifié,

Modèles anciens.

Comment, maintenant, peut-on forger un traité à partir de ces platitudes ? L’Antiquité nous a laissé des modèles,

La “chreia” (chrie).

J.Fr. Marmontel (1723/1799), *Eléments de littérature* (1787), dit que la chreia est l’interprétation (‘définition’ dit-il aussi) soit d’un énoncé, soit d’un fait curieux.

Echantill. bibl. :

-- *H.I. Marrou, Hist.d.l’ éducat.*, 241 ;

-- *Oh, Peccary, Man, prat.*,12 ;

-- *O. Willmann, Abriss*, 9 ;

-- *R. Barthes, L’av. sém.*,138.

Dans l’enseignement secondaire antique, la taille du texte était “une petite page”.

RH 77,

La structure.

Il est octuple : huit paragraphes (= sections de texte), appelés “cephalaia”, capita, sont autant de platitudes. Il montre l’ambiguïté (RH 50 ; 69) du thème.

Supposons que vous travaillez avec. Comment allez-vous faire ?

A.1. *Donné* : “Isokrates d’Athènes (RH 25) a dit un jour : “Les racines de l’éducation sont amères, mais ses fruits ont un goût agréable”.

A.2. *Question* : formation du texte selon la chreia octuple. - donc la tâche.

B. *L’élaboration.*

B.I. *Caractère d’Isokrates.*

On commence par caractériser la personnalité au nom de laquelle l’un ou l’autre fait ou dicton se présente, c’est-à-dire à discuter de son existence réelle et de sa définition, assez brièvement. Vous pouvez trouver une telle chose dans une encyclopédie.

Note -- Dans l’Antiquité, il s’agissait souvent d’un “enkomion” (un chant de louange ; RH 29), dans lequel la grandeur du personnage est évoquée. Ici : du grand rhéteur.

B. II. *Le dicton (qui se passe le fait).*

Tous les paragraphes suivants traitent de cet aspect.

a. Paraphrase, en trois lignes, de l’aphorisme d’Isokrates (*note* : courte déclaration, sans son contexte). Vous formulez en d’autres termes, un modèle, ce que disait Isokrates (l’original).

Note : tropologiquement, une métaphore est à l’œuvre ici (RH 70). L’éducation est comparée à une plante, dont les racines dégagent un goût amer, mais dont le fruit a un goût sucré : la sous-structure de l’éducation est désagréable ; la superstructure ne l’est pas.

b. *L’argument* (argumentation).

b.1. “Kataskeuè”, justification.

On cherche ici la vérification de la paraphrase, qui contient la proposition.

b.2. ‘Anaskeuè, réfutation.-- Ici, le modèle opposé est soumis à la falsification, à la réfutation. L’opinion, qui contredit la thèse d’Isokrates, est renversée par des arguments.

Note - La chreia tient systématiquement compte de ceux qui pensent différemment, elle se situe dans un climat de pensée pluraliste.

c Le reste de l’argumentation.

On compare ici l’affirmation d’Isokrates avec des propositions analogues.

c.2. “*Anecdote*”, *exemple* illustratif.

RH 78.

On mentionne ici un fait, qui est une application (et, immédiatement, une preuve) de l'affirmation ou de la proposition. Par exemple, Démosthène d'Athènes (-384/-322), le grand orateur, souffrait d'une voix faible (ce qui, dans une culture sans microphones, est un désastre) et n'était pas très doué pour la dramaturgie (RH 13 : éloquence). Porté par une idée forte - devenir un grand orateur - il apprend pourtant à parler, avec des cailloux dans la bouche et, sur la côte, contre la mer qui gronde. Il est devenu l'orateur le plus célèbre des Grecs. analogie : racines amères/ pratique de Démosthène fruits agréables/ éloquence célèbre.

c.3. Argument d'autorité (témoignage).

Dans l'Antiquité tardive, les "anciens", tels qu'Homère et Hésiode d'Askra (entre -800 et -600), par exemple, étaient considérés comme les porte-parole de vérités élevées... Nous pouvons, bien sûr, actualiser ces données.

Conclusion. Nous avons constaté un certain nombre de lieux communs que nous connaissons déjà au travail, mais nous en avons également découvert de nouveaux. Ce schéma vous sera peut-être très utile dans votre thèse, ne serait-ce que pour vérifier.

La chreia d'Afthonios d'Antiocheia (+270/...).

Ce rhétoricien deuterosophiste (RH 28) enseignait comme suit.

A. Introduction... louer la parole/le fait.

B. La dispute.

a. Paraphraser-la (description, réécriture).

b.1. Explication,-- "cause" ("a causa"),-- ce qui revient à une vérification.

b.2. Opposé ("a contrario"),-- le contre-modèle, sujet à falsification.

c.1. Comparaison ("a simili"), c'est-à-dire mettre à part un cas analogue.

c.2. Exemple ("ab exemplo"), c'est-à-dire un fait qui confirme la proposition / le fait.

c.3. Argument d'autorité, témoignage ("a testimonio").

C. Conclusion de l'argument - A brevi epilogo" (une brève conclusion). Par exemple : "Voyez la solide thèse d'Isokrates sur l'éducation. - On voit que le modèle d'Afthonios n'est qu'une variante du précédent. Cela indique une certaine souplesse dans la rhétorique antique : les platitudes n'étaient pas si immuables.

Une formulation mnémotechnique.

A. Introduction... Quis ? Qui (a parlé ou agi de la sorte ?).

B. La dispute. - **a.** Quid ? Quoi ? (paraphrase). **b.1.** Cur ? Sur la base de quoi (pourquoi ? pourquoi ?) (vérification). **b.2.** Contra, contre-modèle (falsification)). **c.1.** Simile, cas analogue (similarité). **c.2.** Paradigmes, exemples. **c.3.** Testes, témoins (arguments d'autorité), à la fois "scripta" (paroles) et "facta" (faits).

C. Conclusion de l'argument .-Inspiration.b.v.

RH 79.

Modèles applicatifs de biens communs.

Bien que les concepts de “définition” (au sens d’une définition des êtres) et d’“énumération” (= classification, typologie ou typage) doivent nous être familiers en logique, nous voudrions donner quelques brefs exemples.

A -- Définition de l’essence.

a. Définir quelque chose peut, tout d’abord, signifier se prononcer sur quelque chose (par exemple, dans la ou les propositions). Pensez aux juges qui, à la fin d’un procès, rendent un jugement : ils “définissent”, en termes de droit et de jurisprudence, ce que quelqu’un a fait ou non. Une telle “définition” est à la fois une définition (juridique) des êtres et un jugement de valeur (juridique).

b. Ici, cependant, nous parlons de “définir” au sens logique : délimiter quelque chose du reste de “l’être” (= la réalité), le marquer comme distinguable (“discriminable”) sur le fond du reste de l’univers.

Mod. appl.:

Les Paléopythagoriciens furent, semble-t-il, parmi les premiers, dans l’Antiquité hellénique, à élaborer des définitions. Ainsi le célèbre Archytas de Tares (= Lat. : Archytas de Taren-tum) (-445/-395) : “Le calme est **(i)** la masse d’air **(ii)** au repos”. “La mer silencieuse est **(i)** le mouvement des vagues **(ii)** qui s’est arrêté”.

Mais c’est Socrate d’Athènes (-427/-347) qui a introduit l’“horismos” (littéralement : démarcation), la définition, la détermination (de l’être), très consciemment et avec un engagement logique strict, dans la philosophie.

Un exemple actuel :

“Le travail est **(i)** un effort, **(ii)** dans la mesure où il crée une valeur économique”. Cette définition n’est pas générale : elle désigne, bon gré mal gré, le travail économique. Une personne qui veut créer une valeur non économique et qui s’efforce de le faire travaille également, mais pas nécessairement de manière économique. Pensez au travail mental qu’un poète lyrique effectue... sans intentions économiques. Nous soulignons le mot “volonté”. Pourquoi ? Parce que quiconque fait un effort sans avoir la volonté de créer de la valeur ne “travaille” pas. Pensez à un jeune homme qui danse toute la soirée : il transpire, mais ne veut pas créer de valeur ; il s’amuse (sauf si l’on considère la simple détente, si elle est consciemment voulue, comme un type de “travail” (au sens très large, donc)).

Conclusion : Rédiger des définitions des êtres est une entreprise très difficile. Toi, l’étudiant, tu comprends maintenant pourquoi les anciens ne demandaient aux étudiants qu’une “paraphrase” et non une définition formelle.

RH 80.

Le fait que la définition de l'essence (et toujours de l'existence) est une question sérieuse est démontré par exemple par R. Kühnl, *Faschismus (Versuch einer Begriffsbestimmung)*, in : *Blätter für Deutsche und internationale Politik* xiii (1968) ; cet essai n'est, dans un certain sens, rien d'autre qu'une tentative soutenue de définir ce qu'est le "fascisme" ! Ceci, selon la déclaration :

a. donnée : le fascisme (comme nom et comme réalité) ;

b. demandé : une définition aussi précise que possible. Ce qui nécessite un certain nombre de recherches.

B.-- Énumération (= classification, typologie).

Platon d'Athènes (-427/-347) est considéré comme le premier à avoir introduit formellement la division. *Diairesis*, *divisio*, *division*,-- à savoir d'une collection universelle en ses collections privées (= sous-ensembles).

Appl. mod.

Nous venons de parler du travail - pensez au travail manuel et au travail mental comme deux types, - pensez au travail léger et au travail lourd comme deux autres types. La classification est une sorte d'énumération, des types.

1. Depuis Aristote de Stagira (le Stagirite ; -384/-322) surtout, on divise une définition en deux aspects : le genre (= collection universelle et la différence spécifique (= particulière). Cette dernière est la base des types. Ou "sous-ensembles", dans le langage de la théorie des ensembles. Prenez : le travail et sa légèreté donnent le "travail léger".

2. Ch. Lahr, S.J., *Logique*, Paris, 1933-27, 612, souligne l'exigence principale. L'analogie, comprise comme ressemblance (= genre) et différence (= différence spécifique ou typologique), est la base de la classification. L'essentiel est et reste que la différence est irréductible. Ainsi, les types de "travail", par exemple, ne peuvent être réduits de l'un à l'autre. Ainsi, le travail léger et le travail lourd sont tellement distincts - sauf dans les cas limites (pensez au différentiel qui tente de classer les différences légères) - qu'ils représentent véritablement des sortes (types) de travail.

Conclusion : ce sont les cas limites qui peuvent rendre la définition des types si difficile. Faites-y attention dans votre thèse.

Note -- Nous traitons l'"énumération" et la "classification" sous le même titre. Pourquoi ? Parce que l'énumération est toujours sommative. Ce qui signifie : elle suppose une totalité (collection universelle, système global).

RH 81.

Mod. appl. .:

La revue *Autrement*, par exemple, avait récemment pour titre “A quoi pensent les philosophes ?”.

En d’autres termes, les tâches philosophiques actuelles.-- Une trentaine de contributions tentent de présenter l’essentiel des thèmes et problèmes contemporains.-- On peut, en résumé, les “lister”, -- Sans prétendre à l’exhaustivité (ce qui, en tant que classification, est un défaut).

(i) Premier thème : la modernité. Les philosophes de l’art, J. Derrida (1930/... ; postheideggerien), J. Habermas (1929/... ; Frankfurter Schule, deuxième génération) définissent le “moderne” comme la rupture, la crise de “la tradition (occidentale)”.

(ii) Deuxième thème : l’éthique (philosophie morale). Notre société est confrontée à des questions urgentes de conscience (pensez aux manipulations biologiques, aux armes chimiques). Certains penseurs mettent en avant des valeurs, au nom desquelles ils tentent de former notre conscience.

(iii) Troisième thème : recherche fondamentale dans les sciences professionnelles. Les sciences - logico-mathématiques, naturelles et humaines - proposent des principes, des fondements, qui sont en fait des points philosophiques. Un certain nombre de penseurs apportent leur contribution dans ce sens.

(iv) Quatrième thème : la loi. Notre société - pensez aux “droits” des immigrants - se bat avec le bien et le mal. Certains penseurs en font un enjeu majeur.

Conclusion : a. il ne s’agit que des points principaux ; **b. notre liste** (énumération, typologie, classification) est certainement incomplète - un défaut, purement logique. Mais même une classification déficiente est précieuse.

Appl. mod.

S. Freud, Das Unbehagen in der Kultur, Wien, 1929, en contient une énumération. En relation avec son concept de “Lustprinzip” (RH 72), principe de luxure, il divise les causes et les formes (= types) de la souffrance, violation du principe de luxure, comme suit : “La souffrance nous menace de trois côtés,

a. dans nos propres corps qui, voués à la décomposition et à la désintégration, ne sont pas prêts sans les signaux d’alarme que sont la douleur et la peur ;

b. à cause du monde extérieur, qui a des pouvoirs invincibles pour se jeter sur nous et nous détruire ;

c. enfin, la troisième menace provient de nos relations avec les autres êtres humains”. -- Bien que très incomplète, cette liste est et reste suggestive et incite à la réflexion.

RH 82.

VI.D. Théorie du commerce : logique et méthodologie. (82/91).

R. Barthes, *L'av. sém* :, 125s., dit que la finalité de l'acte rhétorique est

(i) la persuasion, c'est-à-dire rendre un raisonnement valide et

(ii) de remuer, c'est-à-dire de porter un jugement de valeur.

Dans cette double forme, un message ("message", information) émane de l'auteur/compositeur ou du locuteur pour être reçu par le destinataire.

Considérons, pour un instant, le premier aspect. Il s'agit, certes, d'un aspect logique et méthodologique. Mais souligner quelques points très importants nous semble absolument nécessaire si l'on veut esquisser une théorie du discours un peu complète.

Nous commençons par le point principal.

Isokrates d'Athènes (RH 25.77) donnait, comme moyen d'interprétation et de compréhension, deux langues :

(i) "parler de manière à fournir les preuves (logiquement strictes)" ou

(ii) à défaut, "parler de manière à donner de la crédibilité à son affirmation".

Conclusion.

(a) Celui qui, par conséquent, limite la "rhétorique" au second type (comme le fait par exemple Aristote), c'est-à-dire à "toutes sortes de "moyens persuasifs" visant à "rendre vraie" une opinion, mutile le concept mélioratif de "rhétorique", tel qu'Isokrates vient de le décrire.

(b) Plus précisément, quel orateur - auteur ou écrivain - que ce soit dans un exposé théorique ou dans une "rêverie" sincère ou dans un plaidoyer véhément ou non écouté (RH 54 : trois types de discours), négligera une preuve logique stricte et consciente de la méthode ? Personne.

Pisteis', probationes, preuves. ((82/83)

R. Barthes, o.c., 126/136, explique brièvement la théorie traditionnelle des preuves (rhétoriques).

Il distingue à juste titre - avec les rhétoriciens de la Grèce antique - entre la "pisteis a.technoi", la preuve liée à l'objet, et la "pisteis en.technoi", la preuve liée au sujet.

(i) Lorsque d'innombrables personnes affirment aujourd'hui, devant les commissions des droits de l'homme, qu'elles ont été torturées, soit par la police (d'État), soit par des agences (privées, semi-publiques), les faits (à travers les témoignages) parlent d'eux-mêmes, "a.technos", sans que l'orateur ou l'écrivain ne tisse un quelconque "raisonnement" autour d'eux.

(ii) Les rhétoriciens de l'Antiquité distinguaient trois types de faits concernant le raisonnement subjectif.

RH 83.

a. Le “tekmèrion”, le signe certain,

Par exemple, si une fille tombe enceinte, c’est le signe certain qu’elle a été conçue (comment, c’est différent ; a-t-elle été violée ? l’a-t-elle cherché ?). Le raisonnement est le suivant : “si elle est enceinte, alors elle est imprégnée” (déductif). Ce qui est sensible pour, en principe, tout le monde (universellement vérifiable), c’est le “tekmèrion”, l’indication certaine. Ceci est proche du raisonnement apodictique (RH 59), qui, selon Aristote, est caractéristique de la “ science dure “.

b. le probable

Lorsque, chez tous les peuples, les traditions disent qu’il faut “honorer ses parents et ses supérieurs”, il semble probable que cela repose sur des hypothèses solides. Le raisonnement est le suivant : “si une telle opinion est universelle et planétaire, alors, selon toute probabilité, elle est justifiable”.

Alors que le “tekmèrion”, l’indication certaine, est presque liée à un objet (“a.technos”), le probable, “eikos”, nécessite un raisonnement, surtout dans un certain nombre de situations (circonstances, RH 76). Prenons, par exemple, la situation créée par le fossé des générations (RH 63) : pour un certain nombre de jeunes, ce déterminant planétaire - honorer père et mère, ainsi que les figures d’autorité / les figures d’autorité - n’est plus “ évident “ (dans le langage antique “ eikos “, évident, “ probable “).

c. Le “semèion”, l’indicium, la simple indication.

Imaginez - dans le roman d’U. Eco, *De naam van de roos*, Amsterdam, 1985, 35 - que quelqu’un “lise” des “traces dans la neige” (pour utiliser le langage des sémioticiens). Une piste - des traces de pas, - des traces de sang, dont le roman regorge, de sorte qu’il dépeint “un grand et céleste massacre” (o.c., 53) - peut être une simple indication, dans la mesure où elle est suffisamment vague, ambiguë cf. RH 50.89.

Ici, le raisonnement subjectif doit intervenir fortement. Moins c’est vérifiable et plus c’est ambigu, plus il faut raisonner. Et la “rhétorique” - au sens étroit d’Aristote - joue un rôle.

Conclusion.

Cher étudiant, veuillez garder à l’esprit l’ancienne théorie de la preuve que nous venons d’expliquer. Cela vous évitera de nombreux faux arguments bien intentionnés.

RH 84.

L'évidence, vue de la réception (interprétation). (84/85)

Juste au-dessus, nous avons vu les arguments tirés des données elles-mêmes (qui peuvent ou non être (suffisamment) "éloquentes" ("parle d'elle-même").

Nous les considérons maintenant du point de vue de leurs interprètes.-- *Ch. 5* Les quatre méthodes de raisonnement de *Peirce* (RH 49).-- Peirce, dans une énumération non exhaustive, distingue quatre types, - dans son *The Fixation of Belief*, in : *Popular Science Monthly*, xii (1877), 1/15.

1.a. "La méthode de la ténacité".

Peirce qualifie d'"idiosyncrasiques" les personnes qui "lisent" (= interprètent) les opinions des autres ou les faits objectifs sur la base de leurs propres préjugés. Sur le plan rhétorique, seul ce qui correspond à ces idées préconçues, typiques de l'individu que l'on est, est accepté. Il donne l'exemple d'une de ses connaissances, qui était contre le protectionnisme (commercial) et ne lisait que des ouvrages favorables au libre-échange.

Les enseignants peuvent apprendre à connaître ce type de personne, par exemple lors de visites à domicile. On "n'entre rien", à moins d'être encadré par des "axiomes" individuels.

1.b. "la méthode de l'autorité".

Note : En anglais, "sincère" est la qualité subjective par laquelle on "dépense ce que l'on a en", mais "juste" est tout ce qui se laisse diriger dans sa pensée et sa vie par le groupe ou l'autorité, en tout cas par les autres. Par exemple, le traditionaliste : "Il en a toujours été ainsi". Les doctrinaires, qui s'en tiennent à une doctrine (établie) : ainsi les nazis ou les communistes "orthodoxes". Ce que Hitler ou Marx ont enseigné, ils l'appellent "vrai". Pour "en tirer quelque chose", il faut partir, avec ces personnes, de leurs présupposés, comme il fallait le faire avec les volontaires. Seulement, ici, l'autre prévaut et le "propre" (l'individu) est absent ou apparaît très timidement.

1.c. "La méthode a priori".

Cette façon de penser s'écarte soit de l'idiosyncrasie, soit de l'orthodoxie, mais les considère comme susceptibles de faire l'objet d'un dialogue et d'une discussion, -- à tel point que le dialogue et la discussion semblent décisifs.

Beaucoup de "libéraux" - ici non pas comme nom d'une alliance ou autre, mais comme nom d'une mentalité - oublient, à force d'insister sur les libertés d'opinion de toutes sortes, que ce qui décide du vrai ou du faux, c'est la matière elle-même. Et ne pas argumenter sans fin "dans une liberté absolue".

Ce type est peut-être le plus inaccessible : l'obstiné ou l'orthodoxe a des principes fermes (c'est un "fondamentaliste" ou un "fondamentaliste") et, si on arrive à le convaincre à partir de là, tout message réussit ; l'aprioriste, dans le langage de Peirce, comprend : celui qui demande toujours : "Comment savez-vous cela ? Comment le prouver ? " n'est - fondamentalement - pas susceptible de dialoguer avec des résultats. Il ne va pas plus loin qu'une enquête sans fin sur les fondements ou les présupposés. Cette attitude est caractéristique de la crise actuelle des fondements et des valeurs de notre société.

RH 85.

2. La méthode de la permanence extérieure” (également : “La méthode de la science”).

Ici, le donné lui-même, dans son existence et son essence avec les circonstances, est décisif et est considéré comme décisif, au moins en principe.

Que l’on parte de principes idiosyncrasiques, libéraux ou aprioritaires n’a que peu d’importance : on part toujours d’une ou plusieurs prémisses - appelées “hypothèses” par Platon (RH 55 : méthode hypothétique) mais :

(i) l’ouverture à la discussion (aspect compassionnel) et

(ii) on s’ouvre à la réalité elle-même, comme pouvant en principe faire l’objet d’une recherche (individuelle ou collective), recherche qui, contrairement à la “méthode aprioritaire”, est considérée comme pouvant donner des résultats concrets.

Selon Peirce, c’est le propre de la recherche scientifique ((moderne)) : d’où le titre de “ méthode scientifique “ - Rhétoriquement parlant : quand on a affaire à ce type de raisonnement et de méthode, on oublie, pour regarder en profondeur, avec son prochain, ce qui est en cause, toutes ses préoccupations propres, collectives ou aprioritaires. Ici, une véritable compréhension responsable est radicalement possible. Ce qui est le but de tous les actes rhétoriques.

Note - Un bonus sociologique.

Uli Windisch, *Le raisonnement et le parler quotidien* (1985), examine le raisonnement de l’homme de masse moderne (la grande majorité, selon Windisch), qui, dans nos démocraties occidentales, joue un rôle énorme (aux élections, par exemple, ce type décide des questions de vie).

Ce travail montre que la grande majorité, dans cette masse, est obstinée, directe ou, dans une bien moindre mesure, apriorique, c’est-à-dire ouverte à la discussion. Dont nous prenons note.

RH 86

La conception syllogistique d'un argument. (86/90).

Echantill. bibl. :

-- K. Prantl, *Geschichte der Logik* (1835/1870 ; l'histoire de la logique, d'Aristote au XVe siècle) ;

-- J.M. Bochenski, *Logik*, Munich/Freiburg i.Br., 1956 (la logique, en tant que méthodologie, est multiple : grecque, scolastique (Moyen Âge), "mathématique" (formalisée), indienne, etc ;)

-- J.L. Golden/ J.J. Pilotta, ed., *Practical Reasoning in Human Affairs (Studies in Honor of Chaim Perelman)*, Dordrecht, 1906 (un travail dans l'esprit de Ch. Perelman (1912/1984), *The New Rhetoric and the Humanities (Essais sur la rhétorique et ses applications)*, Dordrecht, 1979) ;

-- F. van Eemeren et al, *Argumentation Theory*, Utr./ Antw., 1981-2, 9/16 (*Qu'est-ce que l'argumentation ?*).

Il s'agit d'un très petit échantillon parmi une masse d'ouvrages et d'articles.

Prototype (= modèle primitif) de l'argument.

Van Eemeren, o.c., dit que 'l'argumentation' est : "la défense de positions", comprenez : la vérification de propositions.

Le prototype - ainsi appelé - est le syllogisme. Cette forme de discours est un raisonnement, composé de

(1) deux prépositions ("prémises" ; préposition 1 (= VZ1) et préposition 2 (= VZ2)), c'est-à-dire les "arguments", (au sens étroit), et

(2) un nazi (décision, dérivation, conclusion (= NZ), c'est-à-dire l'"opinion" (proposition) que l'on défend. (o.c.27).

Deux arrangements (séquences) :

a. le progressif, qui formule d'abord les prépositions et seulement ensuite les postpositions ;

b. l'arriéré (régressif), qui met en avant le nazi (comme ce qui doit être prouvé) et, seulement ensuite, élabore le nazi (les 'preuves') (o.c.,32).

Jan Lukasiewicz, plan de masse.

Jan Luksiewicz (1878/1956 ; par exemple, le Syllogistique d'Aristote (1951)) a essayé d'"axiomatiser" la rhétorique de clôture -- il a exposé deux schémas de base.

A. -- Le syllogisme déductif. - Exprimé schématiquement, "Si A, alors B (= axiome, hypothèse, lemme, 'abduction'). Eh bien, A. (Les deux phrases précédentes sont les phrases préposées, VZ1 (hypothèse) et VZ2 (deuxième préposition)). Donc B. (La conclusion ou la thèse à prouver) ;

B.-- Le syllogisme réducteur. -Schem. "Si A, alors B. Donc A".

Conclusion : On peut voir que la deuxième préposition, qui exprime le pas dans la réalité extralogique, est la détermination (de l'existence et de l'essence, avec les circonstances) de la préposition A ou de la préposition B.

RH 87.

À partir du processus de réflexion des prémisses et des conclusions, on arrive à une proposition justifiable (“opinion”).

Appl. mod. (87/90)

Le modèle abstrait peut sembler stérile et vide. Il l’est jusqu’à ce que le modèle applicatif le rende vivant et “réel” (RH 31 : sans schéma abstrait aveugle. sans paradigme, modèle applicatif, vide).

Echantill. bibl. :

-- R. Denker, *Aggression (Kant/ Darwin/ Freud/ Lorenz)*, Amsterdam, 1967, 76/78 (hypothèse de la frustration-agression de l’école de Yale) ;

-- G. Müller, *Toynbees Reconsiderations (Die Studie zur Weltgeschichte neu durchdacht)*, in : *Saeculum (Janrbuch für Universalgeschichte)* 1964 : 1, 311/326 (en particulier : a.c. 320f. (Défi - Réponse)),

-- A.J. Toynbee, *A Study of History xii, Reconsiderations*, Londres, 1961 ; *Elisabeth Kübler-Ross, Leçons pour les vivants (Conversations avec des mourants)*, Bilthoven, 1970 (surtout 40/140 : les manières de faire face au fait que l’on va mourir)

-- Arno Plack et al, *Der Mythos vom Agresionstrieb*, Munich, 1974.

Le point principal, ici, dans notre petit exemple, est la relation “déception/attaque”, (cf. avec RH 50v. (théorie A-B-C) conçue dans le cadre du schéma “stimulus / réponse”. La raison de la célèbre “hypothèse frustration - agression” réside dans des faits tels que les suivants.

(i) Un jeune homme, plein de la magie future d’un bel après-midi d’été avec sa fiancée, prend sa bicyclette, saute dessus et constate que son cadre est cassé. Il est impossible de continuer à la conduire. Vous pouvez comprendre sa réaction en la sentant : il est très contrarié et dit à voix basse : “On ne peut jamais compter sur un vélo”.

(ii) Le même jeune homme se dirige vers le bus. Il attend, avec beaucoup d’autres. Le bus ne vient pas à l’heure prévue. Sa réaction : “Ce satané bus ne viendra pas. Les bus ne sont jamais là quand on en a besoin”.

Analysé brièvement :

Par deux fois, le jeune homme est déçu par ce qui lui tient à cœur (“frustration”, “déception”) ; par deux fois, il réagit par un malaise, une “agression”, une “attaque”. Un tel lien de causalité est établi même par l’homme de la classe ouvrière la plus ordinaire, guidé par le bon sens.

RH 88

Concevoir une compréhension théorique. (88/89).

Voyons d'abord ce que l'école de Yale, par exemple, a fait, de manière très abrégée mais parfaitement compréhensible.

a. *Les pas de Freud* (1856/1939 : RH 72 ; 81).

Deux déclarations :

1. si l'inhibition du comportement de recherche du plaisir (y compris la recherche de la douleur) se produit, alors la déception ;

2. Si c'est la déception, alors l'attaque, dirigée contre le facteur inhibiteur (objet, personne : pensez - dans nos deux cas - à la bicyclette, au bus, contre lesquels le jeune homme - en colère, oui, furieux (typique de l'"agression") - attaque, en termes de jurons).

b. *Les formules de l'école de Yale.*

b.1. En 1937, John Dollard a formulé : "Si la frustration, alors l'agression ;

Remarquez le "langage si-alors", (c'est-à-dire la formulation de faits observables en termes de méthode logique).

b.2. En 1939 : *J. Dollard/ L.W. Doob/ O.H. Mowrer/ R.R. Sears, Frustration and aggression*, New Haven, 1939,-- avec la double proposition :

(i) pour tous les cas d'agression, la frustration, en tant que "signe" ("cause" : "explication"), la précède toujours (en bref : "si frustration, alors agression") ;

(ii) pour tous les cas de frustration, l'agression suit toujours comme une "conséquence" -- Définitions (RH 79).

Sans définitions, même imparfaites, il n'y a pas de compréhension exacte ou, du moins, précise : la "frustration" est définie comme "l'obstruction d'un effort" (vers un but : ici, un bel après-midi avec la fiancée) ; l'"agression" est décrite (paraphrasée) comme "un acte visant à attaquer l'obstacle (objet, personne)".

Note -- Il a été noté, à l'époque, que l'"agression indépendante", c'est-à-dire sans frustration préalable, n'était pas prise en compte dans la formulation.

b.3. En 1941 : *N.E. Miller/ R.R. Sears/ D.H. Mowrer/ L.W. Doob/ J. Dollard, The Frustration-Agression Hypothesis*, in : *Psychological Review*, 1941 : 48, 337/342.-- Des corrections (améliorations) ont été apportées.

(i) Le théorème 1 ("Seulement si frustration, alors agression" compris comme signifiant que l'agression exige toujours la frustration comme précurseur) est retenu.

(ii) Mais la proposition 2 ("Si frustration, alors toujours agression") est améliorée.

Raison :

a. La frustration peut, dans certains cas, déclencher une réaction différente ;

b. Le terme "agression" devrait être divisé en (1) "tendance à l'agression" ("tendance à agir") et (2) "effet réel de la tendance" - au lieu de "agir dans le but d'attaquer le facteur d'obstruction (objet/personne)", où l'accent est mis sur le terme "agir", maintenant divisé en "tendance à agir" et "acte (effet)".

RK 89.

Conclusion : “La frustration déclenche des pulsions pour une série de réactions différentes, dont l’une est l’envie de tendances agressives”.

Vérification.

Le phénomène du “ressentiment” est bien connu. *M. Scheler* (1874/1928 ; axiologue), *Von Umsturz der Werte*, I, 1919, 43/236 (*Das Ressentiment im Aufbau der Moralen*,-- le ressentiment comme facteur de construction des systèmes moraux), a déjà clairement reconnu -- ce que l’école de Yale a découvert -- l’impulsion du ressentiment, dans le ressentiment ou “resentiment” à l’œuvre,

a. inhibe la réaction immédiate de destruction de la barrière et

b. compte sur sa forme différée (“Attends ! Un jour, mon jour viendra”). Cela montre clairement qu’il y a toujours un acte de réaction, mais pas toujours un acte d’attaque complet). “Agir” ici dans le sens schleierien de “agira”.

Vérification.

E. Kübler-Ross, *Leçons*, 141, affirme qu’un groupe de réaction d’au moins cinq membres est possible.

Une incitation : - Mais, en passant, cette “triste nouvelle” peut aussi être, par exemple, le moment où un homme qui aime sa femme à mort apprend qu’elle le “trompe”, ou la nouvelle, reçue à la maison, que le mari ne rentrera pas vivant à la maison parce qu’il a eu un accident de voiture.

Réaction (réponse) Kübler-Ross distingue au moins cinq réponses à une telle situation, à savoir le déni (avec, comme conséquence possible, l’isolement, la tendance à la solitude) - penser :

Négation : “Non, cela ne peut pas être vrai. Je ne sais pas” (“Non, que ma femme me trompe, c’est impensable”).

Colère (la véritable agression) - pensez à “Pourquoi moi ? “Attendez : si c’est vrai ce que je suis en train d’apprendre ! “)

Négociation - penser à “Je ferai mieux à partir de maintenant” (comprendre : alors Dieu me laissera peut-être vivre un peu) (“Je serai meilleur que jamais ; alors tout ira bien”)

Dépression, pensez à “depuis, je réfléchis toute la journée ; je me sens vaguement coupable de quelque chose, mais je ne sais pas exactement comment”. (“Depuis la mort de mon mari, je ne me suis pas remise”) - ;

Acceptation - pensez à “Oui, il fallait s’y attendre, hé, tout le monde meurt” (“Maintenant, je suis tellement avancé que j’accepte le divorce. Cela ne me dérange plus”).

RH 90.

Note - On pourrait, bien sûr, aller encore plus loin. Pensez à *Y. Michaud, La violence*, Paris, 1986, 3, où il est dit que la “violence” comprend le fait de tuer, d’infliger des coups, d’endommager, -- la guerre, l’oppression, -- la criminalité, le terrorisme. Le fait que la “violence” représente une “agression” ressort clairement de sa définition : “un acte qui vise directement ou indirectement à restreindre, blesser ou détruire des personnes et/ou des biens” (*H.L. Nieburg, Uses of Violence*, in : *Journal of Conflict Resolution*, 1963, 3, vol. vii-1, 43).

Falsification.

Une analyse est incomplète - depuis Karl Popper (RH 65), cela est tout à fait clair lorsqu’on ne tente pas de “falsifier” une hypothèse, c’est-à-dire de la prendre en défaut.

A. Plack, Der Mythos vom Aggressionstrieb, critique les vues sur l’agression de Freud, Konrad Lorenz (1903/1989), *Nico Tinbergen*, *Alexander Mitscherlich* (1908/1982 ; *Aggression und Anpassung* (in : *Psyché*, Stuttgart, 1956 : 10, 177/193). Plack leur reproche l’insuffisance du matériel factuel (RH 64 : Existence/Environnement), qui est exploité de manière unilatérale.

- (1) non innées (cf. RH 60 : déterminisme culturel) et
- (2) pas aussi universellement distribué que le prétendent, par exemple, K. Lorenz et al.

Discours (abrégé) :

- a. Les grands singes sont amicaux plutôt qu’agressifs ;
- b. les primitifs font preuve d’un type d’“humanité” tel qu’ils ont pu survivre - dans leurs conditions de vie difficiles (RH 76 ; 83) -- ce que nous notons, ici, comme un correctif à certaines “théories” qui circulent (parfois de grande réputation).

Au fait : *R. Girard, La violence et le sacré*, Paris, 1972, critique les notions de violence inhérentes aux sciences humaines (que nous ne développerons pas). Étudiant/étudiante, veuillez tirer de ce petit chapitre des leçons pour “votre thèse” et “votre argumentation”.

RH 91.

Les “explications” des sciences naturelles et humaines.

Nous avons vu que D. Schleiermacher et, surtout, W. Dilthey ont introduit la distinction stricte entre la science naturelle et la science spirituelle (RH 49/51).

Nous allons maintenant clarifier ce point en analysant brièvement la relation “frustration/agression”. Ceci, d’autant plus que vous, étudiant dans l’étudiant, en aurez quasi-indiscutablement besoin pour votre thèse.

(A). A. Toynbee a emprunté le concept de base de l’histoire humaine - selon lui - au poète R. Browning (1812/1889) - ce qui prouve que la belle-lettre (RH 72v,) peut aussi contenir des ‘thèses’ - et à l’Ancien Testament.

Ce concept de base est “Challenge and Response”. Selon le grand historien, outre le “déterminisme culturel” (dans le sens limité où notre comportement est généralement “déterminé” par la culture dans laquelle nous vivons), il y a aussi une liberté fondamentale à l’œuvre quelque part, qui, entre autres, nous détache de notre environnement.

Il dit lui-même : “La réponse à un défi n’est pas l’effet d’une cause. (note : similaire au terme “stimulus”) n’est pas l’effet d’une cause). G. Müller paraphrase : “Geschichte ist (...) immer des was der Mensch aus ihr macht” (L’histoire est toujours ce que l’homme en fait).

(B). Dilthey (et les sciences humaines) l’exprimera ainsi : “L’histoire - tout comportement humain typique - ne peut pas, à la manière des sciences naturelles, être “erklären” (expliquée à la manière des sciences naturelles, par exemple en termes de “causes / effets”, de préférence de manière déterministe), mais, à la manière des sciences humaines. verstehen” (explication des sciences humaines).

En effet, la “Verstehende Methode” (méthode globale ou aussi méthode de “compréhension”) est un type d’explication, c’est-à-dire qu’elle permet de comprendre quelque chose sur la base de prémisses (hypothèses) ou de conditions nécessaires et, de préférence, suffisantes.

Maintenant, appliquez vous-même, élève/étudiant, la théorie ABC de la personnalité (RH 50v) à la relation ‘frustration’ (= point A) ‘agression’ (point B et à travers B point C). Verstehen” consiste à comprendre l’interprétation (point B) d’un autre être humain et, à partir de cette interprétation, à expliquer son comportement. Ce que la science naturelle n’exclut pas comme “explication” supplémentaire (ce qu’un Dilthey et un Spranger ont explicitement dit), il ne s’agit pas d’exclusivisme.

RH 92.

VI.E. Théorie du traité : esthétique. (92/105)

Le terme “pathétique” est utilisé dans le sens suivant : “L’aspect pathétique d’une tragédie laisse une impression profonde sur le public spectateur”. En grec ancien, le terme “pathos” (le mot est toujours utilisé sans traduction en néerlandais) a plusieurs significations, qui ne sont pas faciles à réunir.

Le terme “esthétique” - ici - doit également être compris dans ce sens : la doctrine de ce que l’on ressent principalement, en tant qu’être humain, lorsqu’on lit quelque chose ou qu’on entend quelqu’un parler.

Les trois niveaux du pathétique classique. (92/105)

Trois aspects ressortent lorsque l’on tente de résumer la tradition rhétorique séculaire du pathétique.

A. -- Les réponses de l’esprit du récepteur du message. (92/93)

R. Barthes, *L’av. sém.*, 146s., appelle cela, avec les rhéteurs, “pathe” (pluriel de “pathos” ; Lat. : “passiones”).

Barthes, qui a une vision très aristotélicienne de la rhétorique, mentionne une série de systématismes typiques de l’homme moyen : colère/ paix intérieure, haine/ “amour”, peur/ confiance, ingratitude/ gratitude, -- envie(rivalité), etc.

Barthes lui-même dit à juste titre que, chez Aristote, le pathétique est “une sociologie de la culture de masse”, certainement en ce qui concerne les réactions émotionnelles... Si l’on revient sur ce point au maître d’Aristote, Platon, une “rhétorique” très différente apparaît (RH 15), dans laquelle les réactions émotionnelles suscitées par un texte, écrit ou parlé, sont beaucoup plus élevées (Platon nous a laissé une expression précieuse : “l’âme noble”).

Note : C’est ici que se trouve la théorie de l’esprit.

Echantill. bibl. :

- Th. Ribot, *La psychologie des sentiments*, Paris, 1917-10 (toujours valable) ;
- H. Albrecht, *Ueber das Gemüt*, Stuttgart, 1961 ;
- S. Strasser, *Das Gemüt (Grundgedanken zu einer phänomenologischen Philosophie und Theorie des menschlichen Gefühlslebens)*, Utr./ Antw. / Freiburg, 1956.

À sa place, nous avons quelques passages, mentionnés plus haut (RH 41/48 : significative, dans lequel l’“aspect pathétique” est fortement mis en avant ; 50v. (théorie ABC) ; 87/90 (frustration/agression).

RH 93.

Note - Très tôt, dans la rhétorique protosophe (RH 24/27), nous voyons des personnages comme Thrasu(m)machos de Chalkedon (450/-380) mettre l'accent sur le travail de la vie émotionnelle, par des moyens.

(i) stylistique (RH 12 : design) et

(ii) l'action (RH 14v. : agir). Son contemporain et collègue intellectuel Gorgias de Leontinoi (-480/-375 ; RH 25) nous a laissé, dans son Ode à Hélène, de belles paroles sur le mot (artificiel, "stylisé") en tant que "moyen pathétique".-- Tout ceci se situe dans l'art des mots.

B.-- L'impression d'image ("image", "figure du messager"). (93/95)

R. Barthes, *L'av. sém.*, 146, appelle cet aspect - comme le fait la tradition classique - "èthè, les traits de tempérament, les traits de caractère, de celui qui écrit ou parle (le pluriel de 'èthos', caractère).

Note - Les Antiques, après tout, insistaient sur le fait que la personne qui écrivait ou parlait devait utiliser sa propre nature ("personnalité"), comme garantie de l'"authenticité" (en flamand commun "mesquinerie") de son message. Si vous voulez : celui qui persuade est lui-même son "argument".

I. Kant (1724/1804 ; figure de proue de l'Aufklärung allemande), dans un texte sur la thèse de J.J. Rousseau (1712/1778;RH 63), "retour à la nature ; indique l'impression d'image de quelqu'un comme suit :

"Rousseau ne voulait pas fondamentalement que l'homme revienne à l'état de nature, mais il voulait que - du niveau de culture où il se trouve actuellement - il y jette un regard en arrière.

La prémisse de Rousseau (RH 86 : schéma de Lukasiewicz) était que "l'homme est bon par nature" - où "nature" est compris comme "nature héritée" - mais de manière négative. Plus précisément, l'homme n'est pas - de son propre chef et intentionnellement - mauvais, mais il risque d'être infecté et corrompu par des dirigeants et des showmen mauvais ou maladroits.

Mais comme, pour cela aussi, il faut des hommes de bien, qui, à leur tour, doivent être éduqués, et qu'il n'y a pas un seul d'entre eux qui ne porte pas en lui (de façon congénitale ou acquise (RH 60v. ; 90)) la dépravation, le problème de l'éducation de la conscience reste non résolu. Après tout, une tendance malveillante propre à notre sexe est rejetée par la raison humaine générale, et dans certains cas freinée, mais pas pour autant éradiquée (*J. Pfeiffer, Hrsrg., Kantbrevier, Hambourg, s.d., 339 (n° 788)*).

RH 94.

Remarque : Kant, en tant que rationaliste radical des Lumières, met l'accent sur ce qu'il appelle la "raison humaine générale" (qui, selon ses propres termes, diffère profondément du "bon sens" prôné par les philosophes du sens commun), mais admet d'emblée que même la "raison éclairée" ne peut traiter à fond "le mal dans le monde".

Note -- Nous avons souligné les mots "pas/ mais ; pas/ mais ; -- bien/ mais pas". Pourquoi ? Car il s'agit d'une figure de style (RH 12, conception), appelée par les Grecs "schéma kai 'arsin kai thesin" (schéma contenant la négation (arsis) suivie de la (re)confirmation (thesis) ou vice versa). En parlant ainsi - et qui ne le fait jamais ? - nous mettons l'accent sur ce qui donne de la "couleur" à notre opinion (thèse) : ce qui donne de la "couleur" à notre écriture et à notre discours est appelé "style".

Mod. appl.:

Nous donnons ici un modèle très simple, mais d'autant plus parlant (RH 82v. : a.technos).

Vous connaissez peut-être l'actrice Charlene Tilton, qui a joué le rôle de Lucy Ewing dans la série Dallas. Écoutez ce qu'elle a dit un jour : "J'ai toujours admiré Marilyn Monroe au plus haut point. J'ai lu tout ce qui a été écrit sur M.M. - toute une bibliothèque. Pendant longtemps, j'ai même voulu changer de nom : je voulais absolument qu'on m'appelle Norma Jean.

La première fois que j'ai vu un film dans lequel M.M. jouait, j'étais en dehors de moi-même. J'ai immédiatement senti qu'il y avait quelque chose (RH 46 : "quelque chose" suggestif) qui nous reliait.

De nombreuses personnes qui ont connu directement M.M. affirment que je lui ressemble beaucoup, pas tant physiquement (je suis en fait trop petit) que spirituellement. Le début de nos carrières est identique (RH 48 : trait identique) : nous avons été là très tôt ; nous sommes devenus des personnages sensationnels à la une dès le début ; -- nous devons notre bonne orientation aux "hommes plus âgés" ; -- nous avons tous deux des problèmes de poids ; -- nous sommes tous deux très vulnérables.

En conclusion, je ne peux pas accepter qu'elle se soit laissée manipuler jusqu'à ce qu'elle succombe à cette manipulation. Moi, par contre, je me promène avec la décision suivante : je suis mes instincts ; je ne laisse personne me diriger. (*Joepie*, 379 (21.06.1981).

RH 95.

Nous reconnaissons, dans cette “vénération sans modération”, le phénomène du “fan” (ou aussi “freak”), sur lequel les psychologues, les sociologues, les culturologues ont écrit de nombreuses pages.

Il existe, bien sûr, d’autres “émanations” de personnages puissants et influents sur le plan rhétorique. Pensez au concept d’“autorité charismatique”.

C. Rogers (1902/1986) l’a décrit comme suit :

(i) Ce type - appelé “homme nouveau” - est opposé à toute forme d’autorité imposée de l’extérieur, “autoritaire” (RH 84 : Droiture) ;

(ii) elle a une profonde confiance dans ses propres expériences individuelles, -- à tel point que - précisément à cause de cela - elle entraîne les autres avec elle ; elle crée des “inspirateurs” / “inspirationalistes” --- des figures sur lesquelles les autres s’appuient (RH 51 : “On doit toujours dépendre de quelqu’un”).

Des personnes comme C. Rogers et aussi A. Maslow (le grand homme de la psychologie humaniste) ont dû être de telles “figures de leader charismatique”, -- le “charisme” (= don de grâce socialement voulu), qui fonctionne de manière suggestive (“quelque chose”, quelque chose de puissant, émane d’eux).

C. -- Le caractère de valeur du message lui-même. (95/101)

Nous avons abordé le thème du pathétique sous deux angles,

(i) le notifiant/messager,

(ii) le destinataire du message. Maintenant de ce qui est échangé entre les deux termes : le message lui-même.

Nous commençons par un modèle applicatif.

R. Barthes, *L’av. sém.*, 136, le donne lui-même comme un modèle d’“epicheirema” -- c’est-à-dire de syllogisme (RH 86), dans lequel les deux prépositions sont immédiatement suivies de leur vérification. D’abord la situation dans laquelle se situe le raisonnement.

En mars 1965, des étudiants chinois manifestent devant l’ambassade américaine. La police russe a réprimé la manifestation. Le gouvernement chinois a protesté contre cette décision.

Ensuite, les Russes envoient la note suivante, un modèle parfait d’epicheirema.

1.1. Il existe des normes diplomatiques, qui sont respectées dans tous les pays (*note* : un exemple de “eikos”, l’évident, le “probable” : RH 83) -- C’est la proposition.

1.2. L’argument : les Chinois eux-mêmes, dans leur propre pays, respectent ces normes.

2.1. Eh bien, les étudiants chinois, hors de leur pays, à Moscou, n’ont pas respecté ces normes.

La détermination.

2.2. L’argument : une description de la manifestation (insultes, actes de droit commun couverts par le droit pénal russe).

3. Ainsi (non précisé : “enthymem”).

RH 96.

Note : Dans la rhétorique traditionnelle, on appelle “argumentum”, l’argument, tout raisonnement, valable ou non, dans la mesure où il porte le message. Ce terme, depuis Quintilien (RH 16, 28), désigne le syllogisme, dans la mesure où il a (au moins partiellement) des expressions non exprimées.

En n’exprimant pas la décision (“ Alors... “) dans la note russe, le diplomate russe, qui a rédigé le texte final de la note, a respecté une tradition séculaire des rhétoriciens. La raison était évidente : les deux prémisses (phrases prépositionnelles) parlaient d’elles-mêmes.

Le truisme axiologique (96/97).

Nous les avons déjà, provisoirement, définis (RH 75). Nous y avons donné, à titre d’exemple, deux “valeurs”, la vérité et le semblable en tant que semblable.

1. *Echantill. bibl. :*

En dehors de la littérature axiologique (= valeur) qui sera discutée dans l’Ontologie, il convient de se référer à :

-- *J. Beatty, The New Rhetoric : Practical Reason and Justification (The Communicative Relativism of Chaim Perelman)*,-- ceci, dans un des numéros du *Journal of Value Inquiry* (Dordrecht).

Une telle revue examine les valeurs, les “Valeurs”, dans la mesure où elles sont traitées dans l’éthique (théorie morale), la théorie sociale, la théorie juridique (théorie et pratique),--l’esthétique (théorie de la beauté et de l’art),--la science et la méthodologie professionnelles.-- Dans le document russe, ces valeurs sont appelées “normes”.

2. Les Antiquités, bien sûr, n’avaient pas de doctrine de la valeur comme nous en avons aujourd’hui, mais ils connaissaient très bien la “valeur”, mais sous des noms différents.

Ainsi, chez Platon, le bien, entendu comme valeur sans plus (valeur “ absolue “), est l’idée, c’est-à-dire la -réalité immatérielle-, par excellence, à laquelle “ participent “ -toutes les autres idées (= réalités immatérielles, visibles et tangibles ou non dans les choses matérielles qui nous entourent), raison pour laquelle tout représente une “ valeur “, bien que de manière très variée.

Par exemple, Aristote connaît des “ topoi “, des “ lieux “ (lieux communs), qui représentent des “ valeurs “.

Appl. mod.

On suppose qu’un politicien veut faire passer une mesure dans l’agora (RH 19). Il proposera donc une “bonne” mesure. Il prouve cette “bonté” (= caractère de valeur), par exemple en montrant qu’il augmente le bonheur, ce qui en soi représente aussi une valeur, car on peut définir le “bonheur” comme “la valeur humaine par excellence”, dans laquelle toutes les autres valeurs sont des valeurs partielles.

RH 97,

C'est le cas quelque part, par exemple dans ce que l'on appelle l'"eudémonologie" (= théorie du bonheur). Pour ne citer qu'un seul ouvrage qui esquisse l'histoire de l'eudémonologie : Wl. Tatarkiewicz (1866/1981), *Analyse du bonheur*, La Haye, 1976 (perspectives sémantiques, psychologiques, bio-techniques et éthiques sur l'eudémonologie, surtout depuis le *De vita beata de Sénèque par Corduba* (+1/+65 ; Classique tardif)),--un ouvrage qui adopte une approche explicitement axiologique.

Autres platitudes axiologiques.

Il y a bien sûr autant de truismes axiologiques que de types de valeurs... Aristote, avec toute l'Antiquité, parlera par exemple du sens de la mesure, du droit, de la magnanimité, de l'intérêt public, de l'honneur, etc. comme de types de "bien" (= valeur).

Note -- Max Scheler (1874/1928 ; axiologue) a tenté d'introduire un ordre dans les valeurs.

C'est ainsi qu'il se distingue :

(i) les valeurs "**sensuelles**" ou de sensation : tout ce qui est désir (sentiment), plaisir (ou son contraire : douleur, déplaisir) (l'(in)agréable : "j'ai mal à la cuisse") ;

(ii) les valeurs **vitales** attachées à l'ensemble du corps, telles que le bien-être, la fraîcheur (le contraire : la grisaille, la fatigue),-- la santé (la maladie) ("je me sens parfaitement bien").-- Note : "j'ai une douleur à la cuisse, mais sinon je me sens parfaitement bien". Selon M. Scheler, le "noble" (la moyenne) appartient également à cette sphère de valeurs.

(iii) Les valeurs "**spirituelles**" forment une catégorie supérieure : l'esthétique (le beau (le laid) et l'art (le sans art));-- le juridique (droit/justice);-- la connaissance (vrai/faux).

(iv) La valeur **la plus élevée**, selon Scheler : le sacré.

Étudiant/étudiante, s'il vous arrive de devoir plaider pour une certaine valeur ("bien") dans votre thèse, alors, à l'aide de cette liste de "platitudes", trouvez quelle(s) valeur(s) vous défendez.

Types de sentiment de valeur. (97/99).

Les gens comme Ed. Spranger (1882/1963 ; *Lebensformen*, Halle, 1921) ou encore M. Scheler considèrent les valeurs comme des objets de jugements de valeur.

Un ouvrage tel que A.O. Bettermann, *Psychologie und Psychopathologie des Wertens*, Meisenheim am Glan, 1949, n'analyse pas le contenu, mais l'estimation de la valeur (werten) elle-même (le côté subjectif).

RH 98.

Bettermann distingue quatre grands groupes de “valorisation”.

(1). *L’appréciation naïve.*

Pour Bettermann, cela semble être “très diffus”. Ce sont surtout les enfants qui valorisent de cette manière, sans distinguer, sans poser de questions, de manière très sûre d’eux (“centrée” (sur sa propre personne), comme dirait Piaget) l’appréciation naïve se poursuit - surtout - dans les “valeurs d’héritage”.

(2). *L’appréciation emphatique (sentiment).*

Dans ce cas, qualifié d’“irrationnel” par les hommes objectifs, c’est une appréciation chargée d’émotion (voir RH 94 : admiration débridée) qui est à l’œuvre : elle jaillit de l’essence (“âme”) de la personnalité qui apprécie, indépendamment de l’environnement. Inconsciemment, la valeur qui est valorisée est “déifiée” quelque part, placée sur un trône, considérée comme inviolable.

Bettermann affirme que (i) tout amour véritable et (ii) toute religiosité véritable tendent vers ce type d’évaluation des valeurs.

(3). *L’évaluation (l’estimation).*

Ici, on valorise quelque chose en fonction d’autre chose. Par exemple, le prestige social, la fonction rentable. Ce n’est pas spontané, mais délibéré qui ressort. L’esprit de calcul est le facteur décisif ici. - Pensez à un tableau pour lequel l’amateur d’art “tombe en admiration”, tandis que le marchand d’art est déjà en train de calculer combien il va rapporter.

Selon Bettermann, ce type d’évaluation est typique de la culture bourgeoise “conventionnelle”.

(4). *L’aliénation des valeurs.*

Le terme de Bettermann est “Wert.ent.fremdung”. L’estimateur de la valeur est et reste distant, éloigné, de la valeur en elle-même (en tant qu’objet),--qui était déjà, dans une certaine mesure, active dans l’estimation de l’estimation. Bettermann distingue ici une multitude de types. Par exemple, l’“esthétisme” (apprécier quelque chose de beau ou d’artistique, non pas parce que c’est beau ou artistique en soi, mais parce qu’on en fait l’expérience de manière réfléchie et analytique). Il en va de même pour le “criticisme intellectualiste” (qui sape radicalement le fondement de tout abandon à l’une ou l’autre valeur (cf. avec RH 85 : “une recherche sans fin des fondements”).

Ce que Bettermann appelle “ l’attitude humoristique de valeur “ nous semble plutôt “ l’appréciation ironique-sarcastique de valeur “ : il la décrit comme, par exemple, la distanciation d’une valeur, la sécurisation contre le rayonnement de cette même valeur.

RH 99.

L'“humour” consiste à faire rire quelque chose (une valeur) de manière innocente et bon enfant. L'“ironie” consiste à “apprécier” ce que l'on désapprouve vraiment, avec un rire détaché, -non sans amertume (ce qui est totalement absent de l'humour). Le rire “sardonique” est, de ce point de vue, le degré de rictus et de dérision. Le sarcasme (du grec “dispassion”) est une ironie mordante, non dénuée de malice.

L'“humour” n'est en aucun cas dénué de valeur. L'ironie, le sarcasme, une fois qu'ils appartiennent à la note clé d'une vie, le sont.

Selon Bettermann, la dépendance à l'égard des valeurs, dans son degré le plus élevé, ne se trouve que dans la psychose (“maladie de l'âme”). Nous connaissons tous le rire étrange des fous.

Opm.-- La Tentation. (99/101).

La rhétorique ne serait pas la rhétorique si elle ne le faisait pas - au moins dans une remarque sur la tentation.

Echantill. bibl. :

-- L. Bellenger, *La persuasion*, Paris, 1985, 78/82 (*La logique de la séduction*) ;

-- J. Baudrillard, *Da la séduction*, Paris, 1979.

Le terme “tentation” a un double sens :

a. paresseusement : “j'ai été tenté” ;

b. entreprenant : “Il a essayé de la séduire”.

Ici, nous donnons les Proverbes. (Le “parakuptousa” : littéralement, celui qui s'incline de côté).

Le texte décrit, dans le style biblique (RH 12 : rh. stylistique), la tentation passive et la tentation active. Mais le texte contient un récit (RH 31 : partie d'un traité) avec une structure. Faites donc attention à cette structure narrative, en même temps.

(A). Introduction.

“Mon fils, applique mes paroles, garde mes préceptes en toi. Car si vous mettez en pratique mes préceptes, vous vivrez (*note* : ici au sens archaïque de “vie qui vient de Yahvé, Dieu”) (...).

Dis à la sagesse (*note* : ici : **a.** perspicacité dans la vie et l'univers, **b.** reflétant la perspicacité de Dieu)/ Tu es ma sœur ! Appelez la perspicacité (*note*: sagesse) par le mot “relatif”. Ceci, pour vous protéger d'une femme étrange, d'une dame inconnue qui prononce des paroles séduisantes.

(B). Centre (“corpus”).

I. Frontknot.-- Un jour, je me suis assis à la fenêtre de ma maison, regardant à travers les barreaux. J'ai vu la scène de l'illusion de la jeunesse.

RH 100.

J'ai vu - au milieu de ce qu'on devrait appeler des "enfants immobiles" - un jeune homme sans "compréhension". (Il se faufile - dans la ruelle - près du coin où se tient "Elle" (*note* : la "parakuptousa") : il va dans la direction de sa maison - au crépuscule, quand le jour se termine, au cœur de la nuit et des ténèbres.

II. *l'Enchevêtrement* - Regardez : une femme s'approche de lui, -- habillée comme une dame, -- le cœur faux. Comme elle est entreprenante et audacieuse ! Ses pieds, bien sûr, ne le supportent pas dans sa maison ! De temps en temps, on l'aperçoit dans les rues, puis sur les places ; elle fait le guet dans tous les coins possibles. Regardez : elle le tient déjà, et elle l'embrasse aussitôt. Elle lui parle sans honte : "J'ai dû faire un autre sacrifice, pour accomplir mes vœux ; c'est avec cela que je suis venu à votre rencontre. En cherchant, je vous ai trouvé. J'ai couvert mon lit de couvertures - tissus brodés et égyptiens. Là où je repose, j'ai répandu de la myrrhe, de l'aloès et de l'huile de cannelle. Allons : ivres comme des vairons, vivons jusqu'au matin, -- jouissons, -- dans la luxure ! Il n'y a certainement pas de mari dans ma maison : "il" est parti, -- parti pour un long voyage ! Et "il" a, en plus, le sac de pièces avec lui. Donc "il" ne peut rentrer à la maison qu'à la pleine lune !

III. *Le point tournant* (retournement, tournant).

Par la persuasion et le pouvoir, elle l'a séduit, par la douce magie de ses lèvres, elle l'a intronisé... Certes, sans tarder, il la suit, comme un bœuf mené à l'abattoir, comme un fou attiré dans sa chambre de torture par des entraves aux pieds, jusqu'à ce qu'une flèche lui transperce le foie. Ou comme un petit oiseau volant dans le filet de sécurité. Sans se rendre compte que sa "vie" (*note* : encore une fois, au sens biblique) est en jeu.

(C) *Conclusion.*

Et maintenant, écoute-moi, mon fils ! Tenez compte des mots de ma bouche ! -- Que votre cœur ne soit pas séduit dans la direction des voies de telles femmes. Ne marchez pas sur les chemins d'un tel égaré.

Car nombreux sont ceux qui ont frappé ces femmes de "mort" (*note* : au sens biblique de "perte de la vie divine") ; ils ont littéralement "couché" le plus robuste des compagnons.

Sa maison est le chemin vers le "sheol" (*note* : le mot biblique pour "underworld"), la pente de la route qui mène au "royaume des morts".

RH 101.

Explication.

(i) Le texte est véritablement un traité biblique : la thèse est là (“ si l’on observe les préceptes, alors on vit “) avec la preuve - dans le style biblique - par le contre-modèle : si, comme le jeune homme séduit, on n’observe pas les préceptes (de la “ vie “), alors on se retrouve dans le “ royaume des morts “.

(ii) Mais, pour dramatiser la proposition, et surtout la contre-proposition (méthode déjà utilisée par Aristote dans les théories d’un Zénon d’Élée (RH 25) -- Achilleus, qui ne dépasse pas la tortue, comme illustration d’une proposition géométrique - ontologique), le proposant emploie une histoire qui dépeint de façon imagée (RH 12 : design) le processus de tromperie.

Essayez-le, étudiant : vos enfants ne comprennent vraiment une proposition (abstraite) que lorsqu’elle est dramatisée. Ou pas ? Mais, dans tout discours, les occasions de raconter des histoires se présentent, par exemple pour décrire un (événement) (processus, rencontre). Dans ce cas, essayez la structure narrative - pré-note (= histoire d’introduction)/note/ (peut-être) nœud/ ... / Essayez de vérifier consciemment la structure narrative et de la clarifier dans votre texte. Cela augmente la “puissance” rationnelle de votre style.

Explication théorique.

Il est clair que la “séductrice” joue sur le sens de la valeur - le naïf, resp. le sens du sentiment - du séduit.-- Or il y a plus d’une théorie de la séduction.

(i) J. Baudrillard (1929/2007), *De la séduction*, dit : si type d’homme narcissique, alors séducteur(s). C’est possible.

(ii) L. Binswanger (1881/1966 ; psychiatre) - connu comme le seul avec qui S. Freud entretenait des relations amicales - nous donne une clé plus compréhensible : il distingue entre “prendre comme” (RH 68 : (réflexif) “si” ; voir aussi RH 70) et “prendre à”.

Mod. appl.:

La femme prend le jeune homme comme un faible (séducteur) et, par conséquent, elle le prend - surtout - par son point faible. “Nous apparaissions comme séduisants parce que notre vulnérabilité vis-à-vis de nos semblables est évidente.” (Bellenger, o.c., 79).

Thèse : si séduire (actif), prendre à... Peut-être que le narcissique peut mieux voir nos faiblesses.

RH 102.

L'art de la vente (marketing). (102/105)

Surtout dans les techniques de vente, c'est là que le très grand.

Echantill. bibl. :

-- L. Bellenger, *La persuasion*, Paris, 1985, 36/40 (*Marketing et sophistique*) ;

-- P. Vervaeke, *Le Prof. Dr. Ernst Dichter pénètre dans des territoires de vente inexplorés*, in : *De Nieuwe Gids* (Gand), 18.05. 1962, La littérature est, bien sûr, invisiblement multiple. Pourtant, un petit coup d'œil sur l'art de la vente s'impose sur le plan rhétorique. Nous sommes, après tout, tous des consommateurs et, en tant que tels, des acheteurs/acheteuses.

Marketing,

L'analyse de marché, c'est l'analyse méthodique du potentiel de vente d'un produit (en partant du principe que, surtout dans une économie de marché libre comme l'économie occidentale, les conditions de vente sont soit optimisées soit préservées).

La publicité ("l'annonce"), les relations publiques (maintien du contact), la gestion prévisionnelle jouent un rôle à cet égard.

Note : Les directions d'établissements scolaires, par exemple, si elles veulent être "rationnelles", peuvent envisager et "manœuvrer" le recrutement et la rétention des étudiants dans cette perspective.

Les hommes d'affaires de la Grèce du Ve siècle ont appris la rhétorique par les sophistes. Et les personnalités dirigeantes - y compris les hommes politiques - dans notre culture du XXe siècle se confient à des "analystes de marché". C'est ce que dit Bellenger. Examinons ensuite le phénomène du "marché".

Un échantillon.

P. Vervaeke, a.c., affirme que depuis des personnalités comme E. Dichter et Louis Chesking (Color Research Institute of America), la "pub" (publicité), entre autres, a été profondément modifiée.

A -- L'étude de marché traditionnelle.

La tâche a été résumée en six platitudes (RH 75 : circonstances) : **1.** quoi ? -- **2.a.** où ? **2.b.** quand ? -- **3.a.** combien ? **3.b.** comment ? -- ... à **4.** qui ? (c'est-à-dire qu'il est vendu). A la lumière de ces points d'analyse, des informations sont recueillies sur les possibilités de vente. Les perspectives géographiques et actuelles (respectivement futures) du marché en question, ses aspects économiques et sociaux, ainsi que les structures psychologiques qui y sont à l'œuvre sont étudiés, solidement ancrés dans les faits, de préférence précisés par des chiffres.

B.-- Le modèle de commercialisation le plus récent.

Le Dr E. Dichter (1907/...) était un docteur en psychologie et un freudien.

RH 103.

À Paris, à la Sorbonne, Dichter, qui vient de Vienne, devient maître en philosophie et en littérature. En 1938, il s'est installé aux États-Unis. Son idée de force (Fouillée) : introduire la psychologie et la sociologie professionnelles comme sciences auxiliaires (RH 32) dans le domaine de la gestion des ventes.

En 1946, il a déjà ses partisans à l'Institut de recherche sur la motivation. Dans les années 60, il était un maître de la vente.

Les faits et leur hypothèse.

(a) *Les faits.*

Nous citons une autre source, M.A., De 'tweede toestand' van de impulsieve verbruiker, in : *De Linie* 07.02.1964.

Quelque temps auparavant, un libraire, en République fédérale d'Allemagne, mène une expérience... But : essayer un nouveau coup de vente... Moyens : il place, à un point central de son magasin (où ?), une "gondole" (panier suspendu ouvert avec des articles de vente exposés) (comment ?) Dans celle-ci, il place des livres scientifiques coûteux (quoi ?).

Au-dessus de tout cela, il accroche un panneau avec un avertissement : "Attention ! Ces livres sont difficiles à lire et nécessitent des connaissances supplémentaires". (comment ?).

Résultat : en quelques jours, le paquet de livres était épuisé ; quelques semaines plus tard, une importante demande de renseignements était toujours en cours.

Conclusion.

(i) Notez les conditions de la méthode d'analyse de l'expérience (RH 76 : Quoi ? Où ? Quand ? Pourquoi ?). Elle peut devenir une structure de base d'analyse et de représentation dans votre thèse. Note : une circonstance ("paramètre", facteur) n'a pas été explicitement mentionnée, à savoir "à qui ?". Mais il semble, d'après le "quoi ? Il s'agissait de livres "scientifiques", manifestement destinés aux intellectuels.

Conclusion : Nous, les intellectuels, sommes également "séduits" par des stimuli commodes, "mani-pulants", auxquels nous "répondons" (RH B7 : schéma stimulus/réponse). Ce n'est donc pas seulement l'homme de masse, avec son bon sens, qui est "sans défense" contre les techniques insidieuses de "vente".

(ii) Ces actes de vente sont appelés actes de vente "impulsifs". Cette question a fait l'objet de recherches approfondies. Et ces analyses montrent que, dans un grand nombre de secteurs, le pourcentage d'achats planifiés, réfléchis et "rationnels" est nettement inférieur au pourcentage d'achats impulsifs et "irrationnels". L'achat "impulsif" a lieu dans un "état second".

RH 104.

(b).-- L'explication (“hypothèse”). Il est donc clair que le libraire allemand a activement influencé le jugement de valeur dans l'acte de décision d'achat. Son “message” (“Achetez ces livres” ; RH 38) est “passé” (RH 11 : passer). Et apparemment pas tant par des moyens “rationnels” et “conscients”. Quelque chose” était à l'œuvre (RH 46vv), quelque chose de très suggestif même. Et : “Attention. Ces livres... “ était un acte de langage (en termes signifiants ; RH 47).

L'écoute attribue l'utilité à Ernst Dichter.

L'“axiome” (Dichter était psychanalyste) était le suivant : “si vous partez du principe que la plupart des achats sont effectués de manière irrationnelle, vous ferez des recherches sur la motivation dans les ventes et, immédiatement, vous obtiendrez de meilleurs résultats dans ce domaine” :

En effet :

(i) Les sondeurs ordinaires visent le comportement conscient, -peut-être indirectement- les facteurs inconscients qui contrôlent aussi (et pas seulement) ce comportement.

(ii) Le type “enquête sur les motifs” de Dichter est à la fois psychologique et sociologique, voire psychiatrique (RH 44 : Moreno ; RH 50 : théorie ABC ; RH 99 : psychose) - Dichter distingue trois niveaux dans notre esprit :

a. le niveau conscient, au sein duquel les gens raisonnent, du moins en partie, de manière logique ;

b. le niveau subconscient ; dans lequel se situent la peur, l'envie, la honte, -- les préjugés de toutes sortes.

Mod. Appl..

Le constructeur automobile Chrysler a un jour demandé à Dichter son avis sur une campagne de vente pour le type Plymouth.

(i) La question suivante a été posée aux spécialistes des études de marché de Chrysler : “Pourquoi / pourquoi soixante-dix pour cent des acheteurs de voitures achètent-ils un modèle de la même marque lorsqu'ils changent de voiture ? “. Réponse : “Parce que nous sommes satisfaits”.

(ii). Dichter a répondu : nous devons pénétrer dans la (sub)conscience de ces acheteurs, où la peur de l'inconnu détermine ce qui ne change pas de marque”. Le besoin de certitude est inhérent à tout individu. Il faut donc montrer la nouvelle marque qui est proposée à la vente sur le marché, tout en soulignant son caractère traditionnel. C'est pourquoi nous ajoutons une devise : “Cinq minutes suffisent pour vous familiariser avec ce nouveau Plymouth”.

c. Le troisième niveau.

Le poète sonde encore plus profondément : il y a un vide encore plus profond en chacun de nous.

RH 105.

Il appelle cette couche “l’inconscient”. -- Les processus psychiques - dit Dichter - y compris les processus de vente, trouvent leurs principales “énergies mobiles” dans cet inconscient. À cette profondeur, même la conscience de ce que nous faisons est absente. C’est là que se situent les réflexes réellement conditionnés (pensez à la psychoréflexologie de Pavlov et von Bechterev, au béhaviorisme de Thorndike et Watson, qui expliquent toutes les formes de comportement par des réflexes, des réactions inconscientes à des stimuli).

Dans sa *Stratégie du désir*, Dichter considère donc notre culture comme une “civilisation psycho-économique”.

Note -- Comme tous les innovateurs, Dichter a eu de fervents admirateurs (RH 98 : type sentiment) et de véhéments détracteurs (RH : type éperon). Parmi ces derniers, Vance Packard (dans son ouvrage *The Status Seekers*, mais trop en avance dans son ouvrage *The Hidden Seducers*) : les gens comme Dichter transforment l’entreprise commerciale en un système de réflexes conditionnés -- sans intégrer de valeurs éthiques. En particulier : une telle “technique de vente démoniaque” est-elle encore justifiable en conscience ?

Journal of Business Ethics.

Dans ce contexte, nous comprenons un périodique (Dordrecht) comme le Journal mentionné. -- Une approche pluridisciplinaire ayant pour thème les “affaires” et pour problématique la “pratique consciencieuse des affaires”. Par “entreprise”, il faut entendre “tous les systèmes au sein desquels s’effectuent les échanges de biens et de services”. Par “éthique” (théorie morale), il faut entendre “toutes les actions humaines dont le but est d’assurer une vie “bonne””.

Marché noir”.

R. Sedillot, *Histoire des marchés noirs*, Paris, 1984, nous offre la possibilité de voir un mécanisme de marché sui generis.

La thèse du livre est la suivante : “si

(i) une réglementation gouvernementale excessive et/ou
(ii) un degré trop élevé de pénurie (biens, services, -- par exemple, pénurie de nourriture, pénurie de devises), alors “marché noir”.

Le “marché noir” est défini comme suit : “les opérations de marché dans la mesure où elles sont

(i) en dehors des canaux reconnus et
(ii) se déroulent à la limite de la légalité”.

Contre-modèle : “Supprimez les règles et les règlements et faites en sorte qu’il n’y ait pas de pénurie, et soudain, il n’y a plus de marché noir :

La période de la prohibition aux États-Unis (1919/1933) a fait entrer le terme “marché noir” dans le langage courant.

RH 106.

VII. La doctrine de la description. (106/121)

RH 58 nous avons vu ce qu'est la représentation de l'existence (existence réelle) et l'essence (manière d'être), est le point commun par excellence.

RH 60/65 nous a montré ce que devient un traité, lorsque, sur la base de postes d'observation, "les faits" (= données, existence + essence) ne sont pas (suffisamment) représentés. Le traité de Mead est donc, des années plus tard, falsifié par un Freeman (RH 64v.), c'est-à-dire pris sur des erreurs d'observation et d'interprétation - mieux : des lacunes.

Enfin, RH 76 nous a montré comment les circonstances (c'est-à-dire la "situation") précisent encore la représentation de l'existence et de l'essence (RH 102v. nous en a donné un exemple de commercialisation).

Enfin et surtout, le jugement de valeur, que, normalement, tout traité digne de ce nom intercalerait ou même exprimerait dans le texte lui-même, ne peut être valable que si, avant tout, il existe une représentation des données (encore une fois : existence + essence + (de préférence) circonstances) (RH 76).-- Dans ce contexte, la section sur la description devient compréhensible.

Echantill. bibl. :

- *Poétique* 65 (Fevr. 1986) : Raconter/ représenter/ décrire ;
- C. Ginzburg, *Ekphrasis and Quotation*, in : *Tijdschr.v.Philosophie* 50 (1988) : 1 (mars), 3/19 ;
- E. Zola, *De la description*, in : *Le roman expérimental* (1880), in : *Œuvres complètes*, x, Cercle du livre précieux, 1968 ;
- Ph. Hamon, *Qu'est-ce qu'une description*, in : *Poétique* 12 ;
- J. Ricardou, *L'ordre des choses ou une expérience de la description méthodique*, in *Pratiques* (Metz), numéro spécial, 75/84 ;

Travaux plus traditionnels :

- C. Lefèvre, *La composition littéraire*, Bruxelles, 1963-3, 300/322 (*La description*) ;
- J. Gob, *Précis de littérature française*, Bruxelles, 1947, 151/154 (*La description*).
- Voir aussi : Alain Robbe-Grillet, *Temps et description dans le récit d'aujourd'hui*, in : *Pour un nouveau roman*, in : *Idées* (Paris) 45.

L'origine.

Selon R. Barthes (*L'av. sém.*, 148s.), l'origine de l'"ekphrasis" (RH 29) est ce qu'on appelle "une digressio (en grec : par.ek.basis),--aussi : "excursus", digression.

Dans les œuvres poétiques, rhétoriques (sensu strictiori) et scientifiques, on s'écarte du thème "actuel" ou pour "élaborer" un "thème secondaire" (une "exemplification" ou un "exemple", la réfutation d'une suggestion, voire une sorte de discours fermé).

RH 107.

La définition.

Le mieux serait de partir de la définition (RH 79v.) Car - considérée dans son essence - une définition (détermination de l'essence) est un type de description, c'est-à-dire la description la plus courte possible de ce dont il s'agit, même si elle est considérée du point de vue de sa "distinction" (discriminabilité) ou de sa "forme essentielle" ("forma").

Ceux qui "décrivent" au sens courant du terme ne font rien d'autre que de donner une définition complète... De ce point de vue, les "définitions" de la description deviennent compréhensibles et, fait intéressant, améliorables. Par exemple : "La description est la représentation verbale, (...), détaillée d'un fait sensible". (C. Lefèvre, o.c., 300). Ompel "circonstanciel", "sensible" et même "perceptible", et la définition est générale, c'est-à-dire une vraie définition. Ce que le proposant donne est précisément un type de description. Après tout, on peut aussi décrire un fait imaginaire, non "perceptible". Pourquoi ? On peut décrire, c'est-à-dire représenter, n'importe quoi.

Note : On peut cependant noter trois niveaux de l'acte descriptif :

- (i) celui qui se reproduit (le sujet),
- (ii) ce qui est affiché (dans la description) et
- (iii) la déclaration ou la description elle-même.

L'esprit de synthèse.

Herméneutiquement (RH 49), il faut souligner une caractéristique principale, à savoir l'objectivité. Rendre ce qui est factuel, avec ou sans les circonstances, comme une œuvre de description, c'est répondre à un fait donné d'une manière univoque.

Cela n'exclut pas qu'il puisse y avoir, par exemple, différentes positions de description. Le phénoménologue husserlien, par exemple, décrira les données comme étant individuelles et introspectivement en accord avec ce qu'il souhaite représenter. Le vrai marxiste veut donc décrire - aussi objectivement que possible - du point de vue de la lutte des classes. Mais le positiviste veut aussi décrire - "aussi objectivement et factuellement que possible" - mais de manière vérifiable par d'autres scientifiques professionnels.

Le résultat sera différent, bien sûr. Mais cela n'empêche pas l'objectivité essentielle et minimale (= absence d'ambiguïté) de chaque type de description.

RH 108.

Note - L'univocité, dont il est question, peut également être comprise d'une autre manière, liée à l'objet : *C. Ansotte, Traité pratique de rédaction et d'élocution*, Dour, 1910, 61, voit deux variantes :

(a) **La totalité** (Gestaltpsychologique, par exemple) est représentée comme une "totalité" en subordonnant le choix des détails (*c'est-à-dire des* circonstances) à l'impression d'ensemble. Cette "totalité", après tout, donne à la description son unité (sa cohérence) ;

(b) **L'alternance des détails** donne à cette unité la richesse de la diversité ; surtout, les impressions partielles - dit Ansotte - de préférence originales et nouvelles, "peignent puissamment le donné, font ressortir sa caractéristique, -- en un mot : le font "voir"". -- En termes gréco-antiques : les détails reflètent la multiplicité, de sorte que l'unité (cohérence) et la multiplicité (variété) vont de pair.

Note -- *G.J. Warnock, Qualities*, dans : *Enc. Britannica*, Chicago, 1967, 18, 914/916, indique que le terme "poiotès" a été créé par Platon et latinisé par Cicéron (RH 16, 28) en tant que "qualitas" (qualité). Cfr. *Theaitetos 182a*.

1. Le terme "caractéristique" désigne tout ce qui distingue quelque chose du reste (trait, caractéristique, "unicité"). Dans ce sens, le terme désigne tout ce qui peut être attribué à quelque chose dans une description.

Conclusion : dans ce sens platonisant, on peut dire que "décrire", c'est mettre en mots la "singularité" de quelque chose.

Note - Contrairement au langage logistique qui oppose "propriété" et "relation", le langage platonicien considère qu'une chose, en tant que caractéristique ("propriété"), a une relation avec une autre chose. "La terre est plus grosse que la lune" indique une "propriété" de la terre (et, mutatis mutandis, également de la lune, qui est alors dite "plus petite que"). "Liesje est la fille de Hendrik" donne une "propriété" - une "propriété relationnelle" - de Liesje (et, réciproquement, de Hendrik, qui est "le père de" Liesje).

2. Le terme platonicien de "propriété" signifie - selon Warnock - également la propriété de la valeur. Deux types de vêtements, par exemple, ont des propriétés différentes (dans le sens indiqué ci-dessus). Mais même s'ils ne sont pas différents (par exemple, le même tissu), ils peuvent avoir une différence de valeur.

Conclusion : "propriété" (platonique) est très large.

RH 108.1.

Modèle appliqué.

Imaginez : votre professeur vous demande de rédiger une thèse intitulée “Les caractéristiques de Rousseau”. Caractéristique” est, ici, le nom d’un type de description.

Echantill. bibl. : O. Willmann, *Abriss d. Phil.*, 34, 153f..

(Pour “caractériser” quelque chose (chose, personne), dit Willmann, c’est “caractériser” quelque chose.

(i) rendre (“décrire”) l’essentiel (l’essentiel qui le distingue des autres),

(ii) avec l’omission de l’irréel.-- Dans notre langage actuel, on peut aussi utiliser le terme “typage” pour cela.

(2). - La structure.

Willmann prend, à titre d’exemple, “La caractéristique d’une personnalité”. Cela comprend :

a.1 La description de la vue (‘prosopo.pee’, RH 29) répond à la question : “A quoi ressemble une personne ? “. Mis à jour, c’est le point de vue de la description du comportement (“Behaviorisme”).

Le positionnement social, qui donne à une personne une “place” dans la société (=situation), - ce qui inclut quelque chose comme le “statut” (rang social), la profession, etc. Le terme “vue” est ici synonyme de sociologie et non de physique. - En termes diltheyens, il s’agirait de décrire la “ science naturelle “ (“ Scientistics “ ; RH 91), qui s’attache à ce que chacun peut, sensuellement, percevoir. -- Le point de vue du luth : en tant qu’individu dans un ensemble social.

B. La description intérieure (‘etho.pee’, RH 29)

répond à la question suivante : “Quelle sorte de “personne” (âme, esprit, caractère et tempérament) est une personne ? “. Ce point de vue noétique (car, aux yeux de Willmann, l’“homme” est identique à la raison, à l’esprit et à la volonté (RH 54), c’est-à-dire à l’“esprit” - ce qui est évoqué dans la noölogie, l’analyse de l’esprit) est actualisé, entre autres, dans la méthode diltheyenne de compréhension (RH 49.91), qui, à travers la vue, tente de pénétrer jusqu’à l’“âme” (personnalité)

Note : Willmann, *ibid.* note que, dans la caractéristique, plus d’un point de vue est possible.

(1). - L’idéalisatation.

Aristote, *Poétique* 15, dit que, par exemple, les “bons” peintres (c’est-à-dire ceux qui cherchent l’idéal dans la dure réalité) dépeignent la caractéristique de quelque chose, mais, en toute fidélité à l’objet, “ils le dépeignent plus magnifiquement”. Selon Aristote, un écrivain qui dépeint des défauts de tempérament et de caractère doit néanmoins rendre ses figures de manière raffinée.

RH 109.

(Naturalisme.

Alors que l'idéalisation est le rendu ("description") de la "réalité", purifiée ("nettoyée") et élevée à un niveau supérieur (ce que les Grecs anciens appelaient "catharsis"), le naturalisme s'attache à rendre ("décrire") la même "réalité", non nettoyée, non élevée à un niveau supérieur, "dégradée" si nécessaire. L'approche naturaliste ressent l'"idéalisation" comme une "fuite de la dure réalité", ce qui contient une part de vérité, mais tombe, surtout de nos jours, dans le "misérabilisme" (ce que les Allemands appellent "Elendmalerei", peinture de la misère).

Ce que P. Ricœur (RH 49) appelait jadis "les trois matérialistes critiques" - K. Marx (misère économique-sociale), P. Nietzsche (misère culturelle), S. Freud (misère psychique-profonde) - peut passer pour des exemples de cette description "dégradante".

Si l'on ne lisait que ces trois auteurs, on n'échapperait pas à une vision unilatérale de l'humanité. On peut cataloguer ces trois auteurs sous ce que Bettermann a appelé la "critique intellec-tualiste" (RH 98) ou même l'"appréciation ironique-sarcastique de la valeur" (RH 98).

Note. -- A Nikolai Gogoly (1809/1852 ; romancier russe) présente un mélange rare d'idéalisation et de dégradation, que Leo Kobbilinski-Ellis a appelé "le rire larmoyant" de Gogoly : En tant que chrétien platonicien, Gogoly vivait des idées élevées et idéalisantes de Dieu, mais en tant qu'"écrivain réaliste", il était confronté de manière si crue à la société russe dégradée de son époque qu'il pleurait en pensant à l'idéal (le défaut des plans de Dieu pour l'humanité)... tandis qu'en regardant les caricatures de ces idées divines, il riait amèrement.

Modèle appliqué. (109/112)

L'union de l'apparence et de la description intérieure est, traditionnellement, appelée non seulement "caractéristique" mais aussi "portrait".

Nous en donnons maintenant un exemple. Mais pour qu'en même temps vous puissiez vous familiariser avec un type de description, appelé "tableau" (peinture).

Dans le type général de "tableau", on situe généralement l'hypotypose picturale. Le grec "hupotuposis" signifie

- (i) les grandes lignes, mais aussi
- (ii) schéma basé sur la réalité.

La caractéristique prééminente ("propriété" en langage platonicien) de l'hypotypose est ce que les Latins appellent "evidentia", l'acte de mettre son visage sur ce qui l'entoure.

RH 110.

1. Une “peinture hypothétique” connue des jeunes d’aujourd’hui est le célèbre “I have a dream” de Martin Luther King (1929/1968).

Plus banal mais néanmoins “hypotypique”, l’homme de la classe ouvrière dit : “Je me vois déjà le vivre ! “. Ou l’étudiant : “Je me vois déjà réussir ! “.

Nicolas Boileau-Despréaux (1636/1711) décrit, de manière hypothétique, l’atmosphère de l’époque des “rois indolents” : “Quatre boeufs attelés, d’un pas tranquille et lent, // Promenaient dans Paris le monarque indolent”. L’époque des rois “indolents” partageait tellement le comportement paresseux des grands seigneurs que les bœufs, lents par nature, étaient le symbole de l’époque.

2. *Marcia, la fille de la nuit* (110/111)

Elle a quelque chose des chats. Sombre et plein de secrets... Comme beaucoup de chats, Marcia ne devient active que la nuit. Les heures qui suivent la tombée de la nuit sont l’élément dans lequel elle se sent chez elle.

“Même à l’adolescence - elle s’en souvient encore, maintenant qu’elle a 21 ans - j’étais quelqu’un qui s’amusait beaucoup dans la nuit. -- Ce n’est donc pas depuis qu’elle vit comme barmaid dans un bar, dans un “club exclusif” de Londres, que la nuit est son élément -- “Ceci, -- au grand dam de ma mère, qui était rongée par l’inquiétude jusqu’à ce que, à minuit passé, je m’endors à nouveau. Ce qui, à chaque fois, m’a fait promettre une amélioration.

Mais la mer de lumière qu’est la métropole m’a attiré - “magnétiquement”, dit Marcia (RH 46 : Suggestion ; “effet psychodynamique”) - encore et encore et m’a tenu sous son emprise. Là où les enseignes lumineuses des entreprises de divertissement, des clubs, des bars et des discothèques transformaient la nuit en jour, là, pour moi, était la “vraie vie”. Je ne pouvais tout simplement plus rester tranquillement à la maison, dès que j’ai compris que “dehors”, il y avait du rire, de la boisson, de la vie, de l’érotisme.

Entre le lever et le coucher du soleil, le travail, la chasse fiévreuse, le stress, la poursuite de la carrière et du succès, les moyens de subsistance et l’argent déterminent le cours du temps.

Mais soudain, les bureaux et les entreprises ferment. Et les portes des locaux et des salles de jeux s’ouvrent.

Mais la principale raison pour laquelle je me cache la nuit est peut-être que j’ai été élevé dans un quartier pauvre, pathétique et laid de Londres, où - franchement - la vie de jour n’était pas belle à voir.

A cela s’ajoute le fait que mes parents se sont séparés après une dispute et qu’il n’a pas été question de - ce qu’on appelle - “vie familiale harmonieuse” (Frech (Frankf. a.c.), 7.51).--.

RH 111.

Note : RH 72v. (analyse belletriste) donne un premier aperçu.

a. Impression principale : la “misère” au milieu du “glamour” (= sex-appeal envoûtant) ;

b. Structure : la comparaison avec la vie du chat domine la représentation ;

c. ce que les Latins appelaient “evidentia”, au lieu de décrire à distance, l’auteur de cette œuvre littéraire nous jette au milieu de ce qu’il veut dépeindre.

Etudiant, si vous le pouvez, essayez d’écrire vous-même une telle chose, ou essayez de trouver un tel morceau de description,-- pour rendre vraie, par exemple, la thèse que vous défendez.

Veillez noter que l’élément “vue” du personnage de la barmaid est absent. “Pourquoi ?

(i) La nature de la revue Frech dit déjà par elle-même (RH 82 : argument) ce que la pièce peut contenir.

(ii) En le situant dans une “boîte de nuit”, son mode d’apparition (opinion personnelle, on dit aussi “look”) parle de lui-même. Il n’est donc pas nécessaire de décrire inutilement.

Modèle appliqué... (111-112)



Avant de lire la suite, regardez bien la photo de droite. Confrontez ensuite votre impression à ce que vous offre le tableau du portrait.

B. Heimo, Lolita (Une femme peut en cacher une autre), in : Genève Home Informations, n° 566 (12.09.1985) 97r “Pour Lolita Moreno, depuis son élection comme Miss Suisse, le temps a passé très vite.

RH 112.

Entre-temps, elle a prouvé qu'une miss peut non seulement avoir de belles jambes, mais aussi une tête pleine de projets (...).

L'égyptologie (*c'est-à-dire l'étude de la culture égyptienne*), - toutes ses études universitaires sont immédiatement oubliées. Une carrière de mannequin ne pouvait la satisfaire.

En revanche, notre ancienne "beauté suisse" a des ambitions : elle se lance dans les affaires, -- dans une société de vêtements, une agence de promotion (showbiz, sport) ; elle est actuellement "l'image de marque" -- et très en vue -- de Télécinema (*ndlr* : une chaîne de télévision). (...)

Au milieu des jeans et des t-shirts, Lolita Moreno est aussi spontanée et simple que jamais. Elle ne renonce pas au titre de reine de beauté, qui a établi sa notoriété. En même temps, elle se rend compte que l'étiquette "Miss Suisse" lui collera à la peau pendant très longtemps. "Les gens se promènent avec un cliché dans la tête : pour eux, je suis 'Miss Suisse', donc je ne peux pas faire quelque chose de sérieux. ". (...).

Lolita Moreno a toute une série d'occupations et est abordée sous les angles les plus divers. Pourtant, elle rayonne de sourire et de bonne humeur. "Parfois, c'est difficile pour moi. J'ai besoin de beaucoup de sommeil. Mais il ne faut pas trop se plaindre. Je suis maintenant convaincu que nous avons des énergies cachées quelque part : je n'aurais jamais pensé, dans le passé, que je serais capable de maintenir tout cela". (...).

Note - Le regard ou, plutôt, l'impression d'image 'imago' qu'une personne a aux yeux (superficiels) de ses semblables, peut insinuer le contraire de ce que découvre la méthode 'verstehende' (compréhension, entendement) (RH 49, 109), qui regarde à travers la vue. Par le biais d'un contact personnel, d'une "observation participante", de l'observation de personnes au travail dans le cadre de leurs activités... L'étudiant, une telle chose peut être décisive pour votre thèse, dans sa "valeur persuasive".

Ce que Willmann qualifie de "caractéristique" et d'autres de "portrait" se trouve déjà - en fonction de l'époque - dans le Deutsrosophic (RH 28v.), notamment dans l'éloge ("enkomion").

Outre le jugement de valeur très explicite (éloge), ce type de texte se caractérise par deux parties :

- a. des vues et
- b. description intérieure

RH 113.

Le parallèle : (113/115)

Nous avons déjà rencontré ce type de texte - brièvement, RH 29.

La “crise du soleil”, comparatio, contient au moins deux données, qui sont confrontées l’une à l’autre de telle sorte que la similitude et la différence (qui est “analogie”) - toutes deux de même droit - sont exposées.

Le parallèle, sensu stricto, consiste à décrire plus d’un sujet, à les opposer les uns aux autres.

Modèle appliqué.

Nous prenons comme base de notre paradigme *Et. Barilier, Les petits camarades*, Paris, 1987.

Le portrait de Raymond Aron (1905/1983), penseur libéral, et le portrait de Jean-Paul Sartre (1905/1980), penseur de gauche, sont présentés dans la première partie du livre. Bien que Barilier soit pro-Aron, son attention se tourne ensuite, avec insistance, vers Sartre.

Pour mieux comprendre ces deux “chiffres”, il faut disposer d’informations de base suffisantes.

À **propos**, souvenez-vous du système “figure/arrière-plan”. Plus précisément, les “figures” sont ici Aron et surtout Sartre, mais leurs “antécédents” sont en grande partie identiques.

1. Tous deux sont nés la même année. Ils se sont rencontrés à l’École normale supérieure (1924/1928). Et nous sommes devenus amis - tous deux très pro-liberté.

2. Pendant la guerre mondiale de 1940/1945, Aron part pour l’Angleterre et se place, avec de nombreux Français, sous le commandement du général Charles de Gaulle (5180/1970). À Londres, Aron devient rédacteur en chef de *La France libre*. Aussi honnête intellectuellement qu’il soit, Aron se voit contraint de prendre une distance critique avec son leader : il l’accuse de prétendre ne représenter que la “France légitime”.

3. En 1946, une rupture définitive intervient entre Aron et Sartre. Cela s’explique par des points de vue très différents sur la “gauche”.

(i) Dans une certaine mesure, Aron était “de gauche”. Mais il ne tolérerait pas que ce qui se présente comme une “gauche” se transforme en une rhétorique vide.

(ii)a. La critique d’Aron ne concernait pas les vrais communistes. D’ailleurs, ils évitaient systématiquement toute discussion avec ce qu’ils appelaient avec dédain les “penseurs bourgeois”.

(ii)b. En France notamment, il y avait de très nombreux intellectuels - ce que l’on appelait alors des “progressistes”. Ceux-ci dénonçaient impitoyablement toutes les imperfections des démocraties libérales occidentales, au nom de mots-clés tels que “la Gauche”, “Révolution”, “Prolétariat”.

RH 114.

Ceci, alors qu'ils

a. pratiqué une "politique grossière" et **b.** utilisé des "arguments" sophistiqués pour couvrir ou justifier les pires crimes du communisme établi.

4. Aron a vu, par exemple, comment son "ami" Sartre et l'existentialiste de gauche Maurice Merleau-Ponty (1908/1961) sont devenus des intellectuels pro-communistes... En 1955, Aron a publié *L'opium des intellectuels*, dans lequel il dénonce la rhétorique creuse des "progressistes" - avec des arguments solides.

Ch. Widmer, Projecteur sur le cas de Jean-Paul Sartre, in : *Le Journal de Genève*, 18.04.1987, décrit l'évolution de la mentalité, en France, comme suit.

A. "De 1968 (*note* : l'année de la révolte de la Nouvelle Gauche) et jusqu'en 1980, Sartre et Aron sont identifiés aux impressions d'images suivantes (RH 112). Aron devient un "réactionnaire", un rabat-joie, quelqu'un qui est vieux avant de commencer à vivre.

Sartre devient un enthousiaste "libertaire", quelqu'un qui reste jeune à la fin de sa vie.

Aujourd'hui, heureusement, cette contradiction simpliste a été dépassée. Qui plus est, le vent tourne. On" admet maintenant qu'Aron est "un homme méritant" - nous dirions : on exagère maintenant dans le sens contraire. Sartre, quant à lui, fait l'objet de critiques souvent cinglantes, tant en ce qui concerne son œuvre littéraire que son style de pensée".

B. Widmer résume ensuite. S'appuyant, entre autres, sur les informations fournies par Bernier, il dit, en résumé, ce qui suit.

(i) Aron représente, de manière magistrale, les traits de l'intellectuel professionnel ; sens de la mesure, méthode rationnelle (mais dont Aron connaît les limites), souci de rendre ses propres thèses vérifiables par la recherche, sans jamais oublier que les données, notamment politiques, sont très complexes, refusant de sacrifier la vérité objective à de prétendues "urgences".

Note -- Étudiant, ces traits sont tous ceux que le discours solide présente par excellence.

(ii) Sartre, quant à lui, voulait avant tout se faire connaître du public, entre autres en commettant des livres et des articles "philosophiques". En écrivant des pièces de théâtre et des romans. Et en réalité : Sartre est et reste encore aujourd'hui un psychologue parfois brillant, un écrivain magistral de romans, "des romans à thèse" que l'on "défend", des pièces de théâtre de gauche, qui reflètent des réalités "prises au vif".

RH 115,

Pendant deux décennies, Sartre a dominé les tribunes : il a été largement lu, commenté, traduit. “Certains ne se sont toujours pas remis de Sartre”, dit Widmer.

Mais : les thèses que Sartre défend, il les a “ plutôt proclamées publiquement que vérifiées “. C’est littéralement Widmer. “Sartre s’est immédiatement accordé le “droit” d’ignorer les données réelles ainsi que les sciences qui décrivent cette réalité de manière strictement méthodique.

Le traité de Barilier,

La tâche (RH 66) -- Comme nous l’avons vu, la tâche se divise en deux aspects

A.-- *Le fait.*

Deux personnes, du même âge, compagnons d’armes, amoureux de la liberté et luttant pour la sécurité de l’homme - en tant que “sujet” agissant librement (le nom, en France surtout, de l’aspect autonome en chacun de nous),-- et pourtant chacun d’eux a fait le chemin inverse (que nous avons, plus haut, brièvement expliqué comme information de base).

B.-- *Le demandé.*

L’explication du fait. Surtout à l’égard de Sartre, qui intrigue Barilier, qui est Aronian.

Remarque : *ce* n’est pas le lieu pour discuter du reste de l’œuvre. Cependant, les éléments suivants. Concernant Sartre, Barilier voit deux hypothèses.

a. *L’hypothèse psychologique.*

Si l’on met en avant l’enfance de Sartre (avant tout), alors on comprend son besoin libertaire de liberté.

b. *L’hypothèse de la créativité.*

Si l’on part du principe que Sartre est un artiste (homme de lettres) plutôt qu’un “penseur”, on comprend son succès.

Mais - écrit Barilier - cela implique qu’il ne faut jamais comprendre les textes de Sartre de manière trop littérale. La raison en est que pour lui, il ne s’agissait pas d’être radicalement objectif ; il voulait être un écrivain qui enrichisse le monde de son œuvre et qui, en même temps, soit au cœur de l’actualité.

Note - Comme le confirme *J. Parain-Vial, Tendances nouvelles de la philosophie*, Le Centurion, 1978, 61ss, Sartre se range, sans sourciller, parmi les “Sophistes” (RH 25 (Gorgias) ; 26 (Protagoras)).

RH 116.

La “topographie” (description du paysage) (116/119).

Ne croyez pas que la rhétorique traditionnelle n’a pas aussi dépassé l’homme. Non pas qu’elle ait développé le sens du paysage (naturel) que le romantisme, par exemple, a découvert. Loin de là. Et pourtant. La rhétorique classique avait un terme : la “topographie” (“topos” comme “lieu”, au sens de “l’espace dans lequel se situe un thème”).

Appl. mod.

(I). Nous commençons par ce que *Pierre Fontanier* (*Les figures du discours*, Paris, 1977) appelle une “chronographie” : il ne s’agit pas d’une “histoire”, mais de la description d’une période de temps courte/longue. On décrit un événement (en ce sens, la chronographie a quelque chose de l’histoire), mais on se concentre sur “l’accumulation” des circonstances (RH 76, 83, 90, 106), dont la concomitance aide à déterminer l’événement.

Aurora Bertrana, Fenua Tahiti (Vision de Polynésie), Neuchatel/ Paris, 1943, 106s. (Huhaine, une des îles), nous donne une “chronographie”.

“(…) Nous pénétrons profondément dans la jungle (...). Entre les branches des grands arbres, le bleu immaculé du ciel transparait. La forêt est baignée par les rayons d’un soleil ardent. L’air est rare ici. La chaleur est vraiment suffocante.

Dans le silence absolu de cette nature, toutes les choses ressortent plus fortement et ont un effet profond sur l’esprit. Les plus petits sons, le bourdonnement de milliers d’insectes, le gazouillis d’un oiseau, le craquement d’une branche. - Un enchevêtrement sans fin de branches, de troncs d’arbres, nous enferme : nous sommes, littéralement, les “prisonniers” de cette nature vierge et sauvage.

À un moment donné, la chaleur devient trop forte : on s’arrête. Notre respiration, après tout, est précipitée, les battements du cœur battent la chamade. Sur la course, les moustiques nous attaquent, suçant nos bras et nos jambes et mon cou nu. Un instant plus tard, notre peau, déjà brûlée par l’air marin, est couverte de centaines de taches noires. Puis nous nous battons, en balançant nos bras et nos jambes d’avant en arrière, en faisant des sauts, en manœuvrant habilement de tous les côtés à la fois.

Résultat : des petits insectes éparpillés sur nos peaux et notre sang, qui était devenu le leur, éclaboussé sur nos peaux.-- Moi, assommé, épuisé, je me disais : “Quelle ordure insensée !”. Elles n’ont jamais vu d’hommes. Pourquoi, alors, se jettent-ils sur nous de la même manière que nos semblables “civilisés” ? “.

RH 117.

(II) La “rhétorique” traditionnelle connaissait le banal “locus amoenus”, le lustre.

Si nous étendons ce fantasme à notre époque, nous tombons sur *Christine Brooke-Rose, A Rhetoric of the Unreal (Studies in Narrative and Structure, Especially of the Fantastic)*, Cambridge, 1983.

Dans l’esprit des formalistes russes et du structuralisme qui en est issu (RH 35), Stelster analyse la distinction “réel/ irréel” telle qu’elle apparaît dans la prose narrative (*Tolkien, Le Seigneur des anneaux* ; *Vonnegut/McElroy*, récits de “science-fiction” ; le Nouveau Roman français (par exemple *Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute*) ; la “métافiction” plus récente).

Il préfère la classification de Tzvetan Todorov (RH 69), qui sépare “ l’étrange “ (uncanny) et “ le merveilleux “ (wonderful) au sein du fantastique. Mais attention : par exemple, la science-fiction inclut le fantastique mélangé à une sorte de “réalisme”.

C’est dans cette atmosphère que l’on trouve, par exemple, l’œuvre d’*Ernst Jünger* (1895/1998), connu entre autres pour son *Der Arbeiter* (1931) et le réalisme magique qu’il présente.

Inévitablement, en tant qu’étudiant, vous serez en contact avec ces problèmes. Les enfants, avec lesquels vous interagissez quotidiennement, vivent encore, pour la plupart, dans un monde imaginaire. Ce qui est... n’est en aucun cas un monde irréel. Au contraire, lorsqu’un enfant, surtout avant l’âge de 12 ans, ne dispose pas d’un tel monde imaginaire, quelque chose ne va pas. Regardez ça. Mais sans préjudice (RH 59 : existence réelle en tant que “lemma”). Il arrive donc qu’un enfant “voit” des “créatures à tête” (dans sa fantaisie) ou, comme *Frederik Van Eeden* (RH 41 ; *De kleine Johannes*), “voit” des “esprits de la nature” - et insiste sur le fait que cette “vision” n’est pas une erreur.

L’idylle romantique.

Nous avons déjà vu, RH 63, que l’homme occidental a - au moins en partie - le “romantisme “ en lui. C’est pourquoi l’exemple suivant, -- qui peut vous être utile, étudiant, pour votre thèse.

Stevens W. Mosher, Journey to the Forbidden China, New York/Londres, 1985, 42ff. (dans le sud de la Chine, dans la province de Kwangsi, à l’ouest de Canton).

1. Les habitations étaient, ici, plus dispersées, dans ce paysage très découpé, et les routes nous en rapprochaient rarement. Mais, à un endroit où la route prend un virage soudain, je détecte un village, -- loin en dessous de nous, pris dans la courbe d’un ruisseau rugissant. Un petit coin du monde, caché loin du reste.

RH 118.

(...). Aussi fermé qu'il soit, le village semblait être quelque chose de tout à fait particulier - un monde magique, enchanté, composé d'une vingtaine d'habitations en adobe solidement construites. Nous n'étions qu'à vingt miles de Wu-chow, mais nous avions l'impression d'être très loin dans le temps et l'espace.

Seuls les fils du réseau électrique, tendus le long de la rivière, témoignent du siècle dans lequel nous vivons. Le reste semblait être une fenêtre ouverte sur un passé lointain... L'ensemble était un festival de couleurs. Dans le bleu pâle du ciel, un cumulus d'un blanc éclatant se nichait, dérivant lentement.

Les montagnes s'éloignaient en douces masses bleu-vert, dépassant le groupe d'affiches de la rivière, qui s'enroulait autour des pentes du jardin. Les champs de canne à sucre aux tiges violettes, ainsi que les tiges de maïs d'un vert éclatant, formaient un damier au centre duquel on pouvait voir un carré géant de couleur rouge et jaune ocre - le village. Des gens aux visages bruns comme des noix et vêtus de noir s'y déplaçaient, - lentement et avec l'apparence de figures paysannes en céramique.

Tout le paysage n'était qu'une splendeur avec une impression visuelle de paix profonde. C'était le bon endroit pour parcourir la parabole de l'existence humaine - naissance, fiançailles, accouchement, éducation des enfants, vieillesse, mort - tout en vivant : l'atmosphère sécurisante d'un petit village. On est naturellement tombé sous le charme de cette solitude bleu-vert dans l'est du Kwangsi (...).

2. Ce qui semblait être un chef-d'œuvre de forme, de composition et de couleur, depuis le point de vue d'où je l'admirais, allait sans aucun doute prendre une apparence très différente une fois que je serais entré dans le village. Cette considération objective m'a ramené au monde de la sobre réalité, dans lequel ce village serait "un village comme les autres".

Et pourtant, pendant un certain temps, j'avais traversé le village comme si j'étais immergé dans une tranquillité parfaitement claire, une qualité qui, bien que je me sois rendu compte qu'il s'agissait d'une illusion, continuait néanmoins à me fasciner.

Une "performance" - la notion romantique d'une "idylle" - m'avait distrait. La fuite du rêve vers une vie de simplicité rurale au sein d'une communauté fermée est une part importante de la vie fantasmée de l'homme occidental d'aujourd'hui.

RH 119.

J.-J. Rousseau (RH 63), qui vivait dans une Europe de paysans, ennoblit les “sauvages”, tout en réfléchissant à la réalité hobbesienne de la vie tribale. (*Note* : *Thomas Hobbes* (1588/1679 ; penseur rationnel éclairé, célèbre pour son *Léviathan* (1651) (image d’une sorte d’État policier)).

Les Occidentaux, qui vivent dans la cuisine oppressante de l’ère de l’électronique, considèrent la vie paysanne comme “romantique”, du moins de loin, tandis qu’ils oublient ou suppriment le fait que le soi-disant “homme de la nature” est souvent piégé dans la pauvreté, poussé par le travail et miné par la maladie (....).

L’apparence d’isolement de ce village était une tromperie, une ruse de son emplacement. Des unités de l’Armée rouge avaient traversé la région durant les derniers jours de la guerre civile.(...) De jeunes officiers étaient venus, au début des années cinquante, pour arrêter les riches et collectiviser les pauvres. Les gardes rouges étaient venus à la fin des années 1960 (*ndlr* : la “ Révolution culturelle “) pour détruire les statues des divinités et les plaques des ancêtres.

Ce hameau était un “système de production”, faisant partie d’une “brigade de production”, qui, à son tour, faisait partie d’une “commune”, car ici aussi, la “production” de maïs et de canne à sucre “suit le plan central”. Aussi vierge et isolée qu’elle puisse paraître, cette colonie était, sans aucun doute, le point le plus éloigné de la laisse du pouvoir, entre les mains de Pékin”.

Un tome.

-- *Lewis Mumford, Technics and Civilization*, New York, 1934 ;

-- *Jeremy Rifkin/ Ted Howard, Entropy (A New World View)*, New York, 1980, parlent du monde du milieu du siècle.

(1) Le paysage naturel était (trait prédominant ; RH 108 : totalité) “des forêts dans lesquelles vivaient des gens”.

(2) Le paysage culturel était en conséquence : avant le charbon et la machine à vapeur, le “bois” était le type d’énergie par excellence. Elle était la matière première, le combustible et le cœur des produits finis (objets usagés, outils à main, appareils (navires, presses à huile et à vin, presses à imprimer)). On dit : “C’est tout le bois et le bois qui a frappé la cloche”.

RH 120.

Typologie.

Nous pouvons, maintenant, résumer.

Echantill. bibl. :

-- B. Vouilloux, *Le tableau : description et peinture*, in : *Poétique* 65 (*Raconter, représenter, décrire*), 1986 févr., 1/18.

-- Dans cet article, Vouilloux fait référence à *Gérard Genette, Introduction*, in : *P. Fontanier, Les figures du discours*, Paris, 1977, 16. Genette y affirme à juste titre que la rhétorique traditionnelle comporte six grands types de description :

1. Topographie (description du paysage) ;
- 2.a. Prosopographie (description de la vue),
- 2.b. Éthopée (description intérieure) ;
3. Portrait (en termes de Willmann : caractéristique) ;
4. Parallèle ;
5. Tableau (peinture).

A quoi Fontanier en ajoute sept autres : le type, la chronographie.

Ci-dessus, nous avons donné des modèles des sept.

Note.-- Lorsque, par conséquent, vous lisez ou formez votre propre texte, essayez de former une image pure du type correct.

La description n'est pas une "explication".

C'est là que les "réductions" (signifiant "Ausklammerungen") d'Edm. Husserl (1859/1938 ; fondateur de la phénoménologie intentionnelle). Décrire", dans l'esprit husserlien, c'est saisir le sujet "purement", en éliminant tout ce qui n'est pas immédiatement donné. C'est une pure perception - sensorielle ou mentale - et rien de plus.

Les éliminations sont principalement :

1. l'existence réelle en dehors de l'acte d'observation lui-même (par exemple : "Au loin, je crois voir arriver une personne" ; pour le moment, je continue avec cette incertitude ; RH 59 : méthode lemmatique (c'est-à-dire se concentrer sur l'"essence" ("eidos" de Husserl, c'est-à-dire la manière d'être de préférence générale de la chose donnée)) ;

2.1. le moi percepteur et ses actes non percepteurs (par exemple : "Je pense que je vois mon ennemi personnel arriver au loin" ; le jugement de valeur à son sujet est "eingeklammert")

2.2. les croyances concernant l'objet ("Ce que les autres, pour moi ou simultanément avec moi, pensent de cette personne" est éliminé) ;

2.3. la théorie du thème (" Toute inimitié projette des choses fausses dans ce qui est ou paraît hostile " : cette pensée n'est pas prise en compte quand on se contente de décrire). - Étudiant, veuillez garder à l'esprit ce conseil phénoménologique lorsque vous vous contentez de "décrire", c'est-à-dire de reproduire purement vos observations directes.

RH 121.

La description du jugement de valeur.

Echantill. bibl. : J. Ruytinx, *La morale et les sciences*, in : *Philosophica Gandensia* (Meppel), Nouvelle série, 10 (1972) 1/12.

David Hume (1711/1776 ; apogée des Lumières anglaises) est connu pour sa thèse selon laquelle on ne peut dériver l'éthique (les jugements de valeur de la conscience) des faits. La philosophie du langage de Hume a ressuscité ce thème humeien.

Des propositions, au mode démonstratif (prémises indicatives), aucune clause normative, prescriptive de comportement ne peut jamais être dérivée. Pour le dire plus fortement et plus littéralement : à partir de prépositions purement descriptives, on ne peut pas dériver de postpositions non descriptives. Ainsi, par exemple, les phrases prescriptives ("normatives"), créatrices de valeur ("évaluatives"), de commandement.

Nous y retrouvons M. Scheler (RH 97) et A.O. Bettermann (RH 97). Scheler, en particulier, a déclaré : "Il existe un sentiment original (c'est-à-dire non réductible à autre chose) "intentionnel" (c'est-à-dire en accord avec un objet).

Modèle appliqué.

Par exemple, "J'ai un sentiment de remords à cause d'une transgression". Ce sentiment peut aller et venir. Il y a un sens de la valeur. Je ressens la valeur de ne pas faire le mal. De "faire le bien". Le fait d'avoir partiellement trompé un autre être humain, dans ma marchandise, me semble maintenant "répréhensible". La tromperie est un fait. Le caractère répréhensible, d'un point de vue éthique (c'est-à-dire si je laisse parler ma conscience), n'est pas - rien, mais "quelque chose". un fait réel, une réalité avec sa propre nature d'être. La perception de celle-ci est la valeur.

Conclusion :

La phrase désapprobatrice "Je considère ma tromperie comme répréhensible" est une déclaration de fait et l'(in)valeur factuelle de ce fait (qui sont séparables, mais pas inséparables).

Il est vrai que, dans les actes d'appréciation, toutes sortes de facteurs objectifs et subjectifs entrent en jeu. Je peux réagir au stimulus qui est la valeur perçue de plus d'une façon (RH 89) : je peux nier (réprimer, supprimer) le remords ; je peux être en colère contre moi-même ; je peux être déprimé ; je peux aussi accepter la valeur. Mais, pour ce groupe de réactions possibles, il y a le contact de valeur, le contact avec un fait. Ce fait contient la valeur réelle ou la non-valeur. Je peux le décrire par des phrases descriptives.

RH 122.

VIII. Théorie narrative (narratiek, narratologie). (122/140)

Echantill. bibl. :

- Rimmon-Kenan (*Sholomith*), *Narrative Fiction*, Londres/New York, 1933 ;
- Cl. Bremond, *Le message narratif*, in : *Communications 4 (Recherches sémiologiques)*, Paris, 1964, 4/32 ;
- R. Fayolle, *La critique*, Paris, 1978, 213/216 (*L'analyse du récit*) ;
- Mieke Bal, *Narratologie*, Paris, 1977 ;
- P. Ricœur, *La narrativité*, Paris, 1980 ;
- G. Genette, *Nouveau discours du récit*, Paris, 1983 ;
- J.-M. Adam, *Le récit*, Paris, 1984 ;
- id., *Le texte narratif*, Paris, 1984.

La “*narration*” ou “*narratologie*” (du latin “*narrare*”, histoires) est un nouveau nom pour une vieille matière. Platon et Aristote avaient déjà écrit à ce sujet.

D’ailleurs, du grec “*diègèsis*”, histoire, la science de la narration est aussi appelée “*diététique*”.

1. Les textes narratifs (“*poésie*”), selon Platon, comprennent à la fois le récit purement verbal-textuel et le drame, qui, certes, comprend aussi des textes, mais celui-ci situe une “*actio*” (RH 13v. : *dramaturgie*), un jeu d’acteur.

Au passage : P. Ricœur, *Temps et récit*, I, Paris, 1983, y suit Platon : drame et diététique forment un seul et même type.--

2. Aristote, *Poétique* 1450a 2/3, appelle le noyau du drame (scène) “*muthos*”, histoire (ici pas dans le sens religieux de “*mythe*”).

Au passage, Gérard Genette, *Nouveau discours du récit*, adhère au vocabulaire aristotélique : le récit est, si l’on veut, ce qui se joue dans une pièce de théâtre, mais ce n’est pas un drame. Il s’oppose au sens élargi.

Conclusion : une question d’accord. Comme nous l’avons vu, la Deutéro-sophistique (RH 29) avait aussi ses histoires.

La narratologie actuelle est, entre autres, fortement initiée par Vladimir Propp, *Morfologija Skazki (Morphologie du conte de fées)*, Leningrad, 1928 (dans le style des formalistes russes ; RH 35).

Note -- Une sorte de stand de problèmes (RH 66) de la narration récente est M. Mathieu-Colas, *Frontières de la narratologie (Discussion critique)*, in : *Poétique* 65 (Raconter / Représenter / Décrire), 1986 (févr.), 91/110.

Description et histoire.

En fait, la narration, dans un sens large et bien défini, est une description. B. Vouilloux, *Le tableau (Poétique 65)*, 11s, dit que tout (thème) donné est susceptible de deux perspectives :

RH 123.

- a. les données sont représentées sous leur forme synchronique (description) ;
- b. le même fait est représenté dans sa forme diachronique (récit).

Comme par exemple J. Broeckaert, *Le guide du jeune littéraire*, Brxlls/ Paris/ Bois-le-Duc, 1872,180, qui s'exprime comme suit :

(i) La description d'un tableau simultané de données ("un tableau simultané") est une description ;

(ii) la description d'une séquence ("une action successive") est une histoire.

Cette combinaison est parfaitement compréhensible : le but premier de la description et de la narration n'est pas, par exemple, " d'expliquer " (RH 120), car on n'explique - méthodiquement - que ce que l'on a d'abord décrit (dans son existence/essence et, éventuellement, dans ses circonstances). Le but premier de la description et de la narration n'est pas non plus " d'évaluer " (RH 121), car un jugement de valeur - méthodiquement justifié - ne vient qu'après la description ou la narration. - Cela est dû à l'orientation de l'objet (RH 107), qui est défini (RH 121) soit dans la description, soit dans le récit.

L'anecdote (la plus petite unité de récit) (123/125)

Descartes (1596/1650 ; fondateur du rationalisme éclairé moderne) - afin de rendre une totalité confuse ... rationnelle " (ordonnée) - l'a divisée en ses plus petits éléments. Ainsi, nous considérons l'"anecdote" comme la plus petite "unité" de narration. Pour y lire, en son sein, la structure de toutes les histoires.

An.ek.doton", en grec ancien, signifie, entre autres, "non donné". Le terme "anecdote" désigne une histoire courte, mais percutante (pithy, spirituel, incisif, attrayant).

M. Maloux, *L' esprit à travers l' histoire*, Paris, 1977, 20, caractérise l' anecdote comme suit.

Les anecdotes se caractérisent par

- i. original (singulier) ou tout au plus rare (exceptionnel), ou
- ii. pittoresque (pittoresque) dictons ou faits.

Georges Lenôtre (1857/1935) a dit un jour que l'on pénètre l'histoire à grande échelle par l'histoire à petite échelle. Prosper Mérimée (1803/1870), *Chronique du règne de Charles ix*, préface, dit :

"En fait, en historiographie, je ne m'intéresse qu'aux anecdotes. Parmi elles, je préfère les anecdotes qui représentent une représentation fidèle (RH 109) des mœurs et des caractères d'une époque particulière".

Notez que l'anecdote sérieuse nous donne un événement historiquement vérifiable, tandis que la " petite histoire " est soit vraie, soit " bien trouvée ".

RH 124.

Modèle appliqué.

(1), George Bush, président des USA, en 1988, s'est un jour entretenu avec le pape Jean-Paul II (Karol Wojtyła, pape depuis 1978), entre autres, de Mao Tse Toeng et de Mme Brejnev.

a. Bush était l'ambassadeur des États-Unis en Chine communiste. Mao Zedong (orthographe récente ; 1893/1976 ; fondateur de la République populaire chinoise) s'adressait, juste avant sa mort, à Bush : "Je vais bientôt aller au ciel. J'ai déjà reçu mon invitation de Dieu". Ce qui, bien sûr, ne correspond pas à la "religion opium du peuple" (Marx).

b. Bush a assisté aux funérailles solennelles de Leonid Brejnev (1906/1982), chef d'État de l'Union soviétique. "Là - au centre d'un État totalitaire, froidement triste - se tenait Mme Brejnev, pour la dernière fois, regardant son mari. D'un geste qui ne pouvait être confondu, elle s'est baissée ... pour faire un signe de croix sur la poitrine de son mari". (*Journal de Genève* 21.09.1987).

(2) *Michaele Denis, Un léopard sur les genoux*, Paris, 1956, 35s, raconte que, actrice dans une -équipe hollywoodienne-, elle a assisté au -tournage des Mines du roi Salomon (Kenya).-- Son récit est une anecdote prolongée. Nous le divisons en.

a. *Frontknot* ('*ektnesis*', *expositio*).-- J'avais engagé un garçon de neuf ans pour porter ma boîte à maquillage. Les conseils que je lui ai donnés l'ont placé dans une catégorie supérieure à celle de son père. Je pense qu'il était très attaché à moi.

b. *Le noeud*- ('*desis*').-- Environ un an plus tard, -- alors que nous étions sur le point de quitter Nairobi (...), il est venu me voir. Je l'ai regardé : je me doutais qu'il voulait dire quelque chose. J'ai pensé qu'il avait besoin d'argent, et j'ai voulu lui en donner.

c. *Le point tournant* ('*peripeteia*'). -- Il a refusé. Inclinant la coupe, il resta debout devant moi, avec un voile de larmes devant ses yeux sombres... "Explique-toi", dis-je... "Tu dois m'accepter comme ton enfant". -- Mais ton père et ta mère, lui dis-je, seraient très fâchés de perdre leur fils ! ". -- Le garçon nègre n'a pas répondu.

d. *Le dénouement* ("'*lusionis*"). Je l'ai pris par le menton et lui ai dit : "Je serai ta tante, la sœur de ta mère. -- Son visage s'est éclairci. Il s'est éclairé et a dit : "A bientôt". Je l'ai vu partir en chantant.

Comparez le format avec RH 99/100, où, cependant, le dénouement est pratiquement absent. Ce qui donne à l'histoire une "finis ex abrupto", une fin soudaine.

RH 125.

Note : Nous avons choisi le deuxième modèle applicatif de l'anecdote parce qu'il représente une rencontre.

Echantill. bibl. : F. Buytendijk, *Zur Phänomenologie (RH 120) der Begegnung*, in : O. Fröbe - Kapteyn, *Eranos-Jarhrbuch*, 1950 (*Mensch und Ritus*), Zürich, 1951, 431/486.

Buytendijk expose une sorte de théorie de la rencontre (interprétation phénoménologique existentielle de la). En bref, "rencontrer quelqu'un" revient à faire plus qu'une connaissance superficielle. En "regardant" (RH 108.1 : objet de prosopopia ; "prosopon" est, en grec ancien, "masque"), en apprenant à connaître son prochain à un "niveau plus profond", de sorte que l'on communique et interagit avec l'autre "d'âme à âme" (RH 108 : objet de ethopia) (objet de signification (RH 41v. (rapport);44 (forme psychodramatique de la rencontre)).

L'actrice de cinéma, dans une histoire très simple, suggère plus qu'elle ne dit, une véritable "rencontre" entre elle et un garçon négro-africain, en principe totalement étrange, au-delà des frontières de la "différence" (RH 69).

Note -- Ce que l'on appelle "histoire anecdotique" ou encore "histoire par le bas" consiste, pour l'essentiel, en une déclaration étayée par une série d'anecdotes (bien choisies).

Cfr H.C. Ehalt, *Geschichte von Unten*, Wien, 1984, dans lequel une tradition folklorique plus ancienne, rétablie sous le nom de Alltagsgeschichte, prouve l'existence interdépendante de "Alltag" (vie quotidienne) et de "Kultur" (culture générale).

Studentin/student, voici la raison pour laquelle nous nous attardons à la fois sur la description et le récit : dans toute description et tout récit, une proposition (RH 86).

A. Ceux qui décrivent ou racontent purement, laissent la déclaration inexprimée (implicite). Cela peut être charmant, comme une description pure, comme une histoire pour l'amour de l'histoire...

B. Celui qui fait un traité, engage constamment des descriptions et des histoires,-- mais il y exprime la thèse.

Par exemple, l'anecdote de M. Denis : en " lisant " (interprétant) la description d'une " rencontre " , il a explicité la proposition.

RH 126.

Description détaillée.

RH 123 nous avons vu la définition : “la représentation de la nature diachronique d’une donnée”.

Précisons maintenant. - *Aristote, Poète*, 1450a 2/3, définit : “ Le “muthos”, le récit, est la “mimèsis”, la représentation (et non l’imitation), d’une “praxis”, l’action “. L’objet - dit le Stagirite - est “ta pragmata”, les faits. L’histoire est, à partir de là, la “sunthesis”. La représentation fermée. Dans *Poète*, 1450b 23, Aristote appelle l’histoire une “sustasis”. La représentation structurelle des faits, afin qu’ils émergent de l’histoire comme une “action” (= un “processus”) complète et cohérente. Il est donc normal que cette “action” ait un certain “megethos”, une certaine taille minimale (une phrase ou deux peuvent difficilement être appelées une “histoire”).

L’histoire circonstancielle.

U. Eco Postscript to The Name of the Rose, Amsterdam, 1984, 41, rappelle, dans ce contexte, les exigences classiques : l’“action” en question doit présenter une unité (cohérence) et, de préférence, une unité de temps (diachronique) et de lieu (synchronique).

Cela inclut la méthode des conditions (RH 7, 106-- notamment 116 (type de description).

Ancien *C. Ansote, Traité pr.*, 49 : “ L’histoire est le récit d’un fait réel ou imaginaire, -- avec toutes les circonstances intéressantes (significatives, ‘pertinentes’) qui l’entourent, de son origine à sa conclusion “. *T.A. van Dijk, Tekstwetenschap*, 150/155 (*structures narratives*), dit que seules les circonstances non redondantes (non redondantes) n’ennuient pas (maintiennent la tension narrative : ce qui suit doit, après tout, être inconnu, “ nouveau “, ou au moins quasi-inconnu).

Note -- “Praxéologie

La “praxis”, un événement, forme la praxéologie, la théorie de l’action. La narration est un événement praxéologique : l’action, ses phases, ses circonstances, sont l’objet de la praxéologie.

Modèle appliqué.

L. Rademaker/ H. Bergman, Sociologische stromingen, Spectr./ Intermediair, 1977, 148, 149, nous donne une application.

La situation (= toutes les circonstances) des personnes impliquées, qui sont examinées sociologiquement, - leurs actions, leurs alternatives comportementales sont placées dans un cadre approprié par le rapport (‘account’) : “Qui a dit quelque chose encore ? A qui ? Où/quand ? “.

RH 127.

Note -- Alfred North Whitehead (1861/1947 ; avec Russell, auteur des *Principia mathematica*, l'un des ouvrages fondateurs de la logique contemporaine) est connu pour sa pensée processuelle,.

L'idée centrale : l'univers, qu'il identifie comme un "organisme", est constitué d'"événements" et non de "choses" (qui, dans son langage, par définition, n'ont pas de mouvement, de changement, d'"action"). Dans une telle philosophie, la narration est donc une chose primordiale.

Par ailleurs, le terme "processus" est synonyme de "cours", c'est-à-dire d'une série d'événements partiels qui, ensemble, constituent un "événement" global, ce qui est très proche de la définition d'Aristote donnée ci-dessus.

Les "acteurs". (127/130)

Echantill. bibl. : Kr. Hemmereichs, *A Plausible Story and a Plausible Way of Telling It (A Structuralist Analysis of Jean Rhys' Novels)*, Frankf.a.M./ Bern/ New York, 1986.

-- Jean Rhys (1890/1979) est un romancier anglais,-- auteur de cinq romans. Hemmereichs dissèque les structures dans un style structurel. Elle s'appuie sur A.J. Greimas et G. Genette, entre autres. La théorie narrative distingue, dans ce cas, au sens saussurien-structurel,

- (1) une structure de surface (le côté "actantiel") et, cachée,
- (2) une profondeur ou une structure "sémantique".

Les "actants", c'est-à-dire les acteurs/actrices d'une histoire, visent un but, disposés de manière binaire ou en "système" (paires d'opposés). En particulier : ils veulent acquérir quelque chose ou, le contrefactuel, l'éviter. -- Dans le "fond" (en langage structurel : "profondeur"), Hemmereichs voit des "pouvoirs". Ce sont, dans un certain sens, des "actants", mais dans la "profondeur" de l'événement (l'action).

Par exemple, sous la même forme binaire (en systémique), ils agissent sur l'entreprise (l'action) des acteurs : par exemple, en favorisant ou, modèle opposé, en s'opposant.

Conclusion : le "pouvoir" est le "corps" bénéficiaire/opposant (partie de l'événement) et l'"actant" est le "corps" bénéficiaire/opposant.

Dans les romans de Jean Rhys, il se passe quelque chose de particulier, du moins du point de vue de Hemme-right : les rôles d'acteurs sont absents. Les héroïnes, par exemple, y "vivent", sans plus, en parfaite harmonie avec elles-mêmes et leur environnement, comme des "êtres libres et indépendants", sans "pouvoirs".

RH 128.

Une application.

Aussi inhabituelle que puisse vous paraître la performance de Hemmerechts, il y a une réelle perspicacité dans le schéma “acteurs/pouvoirs (surface/profondeur)” - même en dehors de la vision structuraliste - qui peut vous inspirer, étudiant.

On pense par exemple à *Ch.R. Maturin* (1782/1824 ; écrivain irlandais de “romans noirs” ; ainsi *Melmoth ou l’homme errant* (1820)). Le livre a été traduit en français : *Melmoth ou l’homme errant* (Trad. intégrale), Paris, 1988.

On pense, à la réflexion, à Ch. Baudelaire (RH 73) ou à André Breton (1896/ 1966 : surréaliste). Melmoth exprime quelque chose d’ancien, déjà connu dans les cultures archaïques (= anciennes), à savoir l’élément “ démoniaque “ (dans le langage de l’Église : “ luciférien “) ou, dans le langage d’Hemmerechts, le “ pouvoir “. Dans chaque homme, dans chaque femme.

Ne soyez pas si surpris : quelqu’un comme *M. Scheler* (RH 97,121), dans son *Die Stellung des Menschen im Kosmos*, Darmstadt, 1930 (écrit lorsque Scheler n’était plus catholique), 83, parle avec beaucoup d’emphase du “démoniaque, c’est-à-dire vis-à-vis de toutes les idées spirituelles (à comprendre plutôt platoniquement (RH 53)) et des valeurs pulsionnelles aveugles” dans tout le cosmos, in specie dans l’homme.

Modèle appliqué.

R. Ambelain, Le vampirisme (De la légende au réel), Paris, 1977, 205, nous dit quelque chose qui fait que les “actants” et les “pouvoirs” ont l’air ou se sentent bien.

1. Au siècle dernier, une femme âgée de trente-cinq à quarante ans, Eugénie... vivait à Edney, près de Bordeaux. (// Thérèse Neumann) Elle était considérée comme une “voyante” (mantis) et était, en outre, fortement douée pour l’occultisme et pouvait, par exemple, “faire apparaître” à volonté des êtres de l’autre monde (“theürgie”).

Une particularité médicale : son abdomen était régulièrement gonflé ; elle avait des jambes d’hydropique ; elle a vécu - paraît-il - pendant douze ans sans rien manger d’autre que de l’eau, un phénomène dont on entend encore parler.

Elle était, bien sûr, connue ici et là, même dans la France éclairée. De nombreux grands hommes de la terre, dont Adolphe Thiers (1897/1877 ; historien et homme d’État), -- de nombreux médecins, bien sûr, dont un Dr Fortin, dont Ambelain se sert comme source, sont venus la “voir”.

2.a. Comme très souvent dans la ‘alltagsgeschichte’ (RH 125), beaucoup de gens, très naïvement, ont converti ‘ses dons’ (ses cadeaux) en signes de ‘sainteté’ donnée par Dieu. En conséquence, de partout dans le département, les gens lui apportaient des enfants “pour les bénir”.

RH 129.

2.b. (a) *Le fait.*

La façon très frappante dont (*note* : comment ?) elle a agi en tant que guérisseuse a suscité une grande suspicion : elle s'est littéralement jetée sur ces enfants, les a saisis, les a embrassés passionnément ("avec fureur") sur les lèvres, la gorge, la tête.

2.b (b) *L'interprétation.*

Certains spectateurs ont dit, inévitablement, "C'est comme si elle, comme un 'vampire', se saturait de sang d'enfants".

La vérification.

(i)a. Pendant la période hivernale - où les routes du siècle dernier étaient difficiles - Eugénie avait peu d'enfants comme "clientèle". Curieusement, en même temps que cette absence d'enfants (un présage), "le saint" est tombé malade.

(i)b. Mais, en été, les mères avec enfants sont réapparues. Curieusement : au même moment (présage), elle est clairement revenue à la vie" (selon, littéralement, Ambelain).

(ii) Le Dr Fortin, apparemment un médecin avisé, a eu un jour l'idée de les "magnétiser" (*c'est-à-dire* de leur administrer une dose de "force vitale"), mais sans les en avertir. Résultat de cette expérience délibérée : à la stupéfaction de son entourage, une hémorragie utérine s'en est suivie (présage).

Plus tard, après bien des émotions, Eugénie s'est levée, a eu aussi faim que les autres et a guéri en peu de temps.

a. Nous avons délibérément divisé l'histoire, car une structure narrative différente est immédiatement révélée.

b. Nous avons fait l'appariement de base de toutes les histoires "présage/suite" à la fin, dans la section des tests (vérification), dans le texte lui-même, partiellement.

c. Maintenant, nous faisons remarquer que l'actante, en surface, était apparemment Eugénie, la "sainte" ; le "pouvoir", dans la profondeur de son "jeu" (il n'y a pas de meilleur nom), était... quoi ? Des gens comme Ambelain, sur la base d'un matériel évident, croient au "vampirisme", au fait que certaines personnes - par des moyens "occultes" (qui ne signifient rien d'autre que "difficiles ou même non vérifiables scientifiquement") - "aspirent" quelque chose comme "l'âme du sang" (l'expression se retrouve dans toutes les cultures archaïques), de sorte que, par exemple, les enfants font des "bénédictions". Par exemple, les enfants ont été "bénis", mais ont perdu "quelque chose" (RH 46 : Something (modèle suggestif), 94 (Tilton vs. Monroe), 104 (achat irrationnel)), au lieu de l'obtenir. Ce qui, selon les enseignants, semble se produire dans les écoles également.

RH 130.

Remarque

-- J. Habermas, *Theorie des kommunikativen Handelns*, Frankf.a.M., 1981 ;
-- H. Kunneman, *Habermas' theory of communicative action (A summary)*, Meppel, 1983, nous donne une autre théorie des 'actants'.

Selon J. Habermas (1929/ ...), deuxième génération de la Frankfurter Schule (ni positiviste ni herméneutique), tous les actes intersubjectifs (entre "sujets" ou individus) et sociaux peuvent être divisés en deux types.

1. Les actions "stratégiques".

Les "acteurs/actrices" privilégient leurs besoins et leurs intérêts individuels (par exemple : la recherche du profit, la maximisation de la valeur utilitaire pour atteindre des objectifs ; c'est-à-dire : l'utilisation de l'argent ou du pouvoir pour exercer une pression ou faire des compromis ; cf. RH 98 ("ramming appreciation")).

2. Les actes "communicatifs".

Les acteurs veulent mettre en place l'action par le biais de la compréhension. A cette fin, ils "définissent" (RH 79) la situation d'action (= les circonstances) - "Ceci doit être fait" - conjointement et, mutuellement, réciproquement - "Je vais faire ceci ; tu vas prendre cela sur ta responsabilité". Au lieu de relations de pouvoir, il s'agit ici de contestabilité : les "actes régulateurs du langage" (cf. RH 47 : acte de langage), c'est-à-dire les définitions et les indications mentionnées ci-dessus, peuvent toujours être contestés, -- par un type de question tel que : "Quelles bonnes raisons avez-vous de parler de cette manière ?". - On pense, involontairement, à Alltagsgeschichte (RH 125), dans nos maisons, nos cuisines, nos jardins, où l'on peut entendre " l'action communicative ".

L'ordre des événements : (130/137).

R. Barthes, *L'av. sém.*, 152s., dit qu'en ce qui concerne la Scolastique primitive (Renaissance carolingienne) un contemporain d'Alcuin (730/804) voyait l'ordre des faits comme double :

a. ordo naturalis", c'est-à-dire que les parties de l'action sont racontées dans l'ordre des faits eux-mêmes (depuis le début) ;

b. ordo artificialis", c'est-à-dire qu'on commence quelque part plus tard (au milieu, par exemple).

Note -- Le "Nouveau Roman",

(1) Dans le roman traditionnel, le "fil conducteur" est clair : le lieu et le temps, les acteurs, le déroulement de l'action (présage/ suite ; préquelle/ imbroglio/dénouement) sont présentés dans un ordre ordonné et, surtout, transparent.

(2) Dans le "New Roman" - depuis 1950+ (France, Allemagne, Pays-Bas, Flandre et ailleurs) - il n'y a, pour ainsi dire, "pas de fil".

RH 131.

(i) Un Alain Robbe-Grillet, un Michel Butor, une Nathalie Sarraute, un Claude Simon, -- chacun des protagonistes du Nouveau Roman est très individuel.

(ii) Impression principale : le labyrinthe. Le sens actuel de la vie et du monde, après tout, est alourdi par l'impression massive que tant sa propre personnalité ("âme") que le monde qui nous entoure en tant que totalité au sens exhaustif sont totalement opaques. Les expériences, les perceptions, que nous avons de nous-mêmes et de notre environnement ne sont que des échantillons inductifs, rien de plus.

Avec un *U. Eco* (1932/2016 ; *Le nom de la rose*), le sémioticien, on peut tout au plus tirer quelque chose de "signes" vagues et de "traces" confuses.

(iii) La séquence narrative reflète ce sens labyrinthique de la vie et du monde : la lecture de nouveaux romans est "difficile" - non pas qu'ils soient "savants", mais il n'y a, pour ainsi dire, pas de "fil conducteur".

C'est comme sur l'écran de télévision quotidien -: Brigitte Bardot, XXe siècle, précède Charlemagne (haut Moyen Âge), qui est suivi d'un film de Walt Disney, qui est suivi des nouvelles, qui sont suivies de la publicité !

En ce sens, le Nouveau Roman est "réaliste" : il présente le matériel narratif dans un ordre analogue à celui de la vie quotidienne - encore une fois, *Alltagsgeschichte* (RH 125) - qui le vit : maintenant je travaille, maintenant je parle au téléphone, maintenant je mange, tout en écoutant la radio.

(iv) La réception (RH 38) que les auteurs du Nouveau Roman présupposent pour le lecteur est que celui-ci s'identifie aux auteurs dans la mesure où ils ... tentative de déchiffrer le labyrinthe qu'est la vie et le monde, que le lecteur aide aussi à déchiffrer.

Note -- La crise du "sujet".

(i) L'homme moderne croit en un sujet autonome qui, au milieu d'un monde chaotique, établit l'ordre. Le roman "moderne" typique plaçait donc le "sujet", le "je" agissant, au centre.

(ii) Des gens comme les structuralistes (pensez à Michel Foucault (196/19842 : "Le sujet n'est que de l'écume au milieu des structures") ou un *Derek Parfit, Reasons and Person*, Oxford, 1986, prétendent que le sujet moderne "qui fonde l'ordre ; maître des actions de la vie, est fondamentalement soit inexistant, soit très subordonné aux "structures" (physiques, psychologiques, culturelles).

Qui se rapproche un peu du Nouveau Roman.

RH 132.

Note - Ce que l'on appelle "le sujet moderne" devient encore plus évident lorsqu'on examine les auteurs médiévaux. *Claire Jaquier, Deux visions du Moyen âge*, in : *Journal de Genève* 11.07.1987, analyse brièvement deux livres :

-- *R. Dragonetti, Le mirage des sources (L'art du faux dans le roman médiéval)*, Paris, 1987 ;

-- *P. Zumthor, La lettre et la voix (De la 'littérature' médiévale)*, Paris, 1987 --, ce qui montre que l'écrivain médiéval préférait l'absence de nom, dans la plupart des cas. Non seulement il ne voulait pas être connu comme l'auteur, mais il a tout fait pour que les gens ne sachent jamais qu'il avait écrit la pièce.

Même les clercs qui copiaient les textes étaient très libres avec la paternité : ils inventaient même le texte qu'ils devaient copier ! Ce qui est une contradiction dans les termes, bien sûr. Le plagiat ("faire passer" le texte d'un autre pour le sien) a donné naissance, dans le terme arabe de "poésie", à l'idée que la "poésie" était un plagiat.

Mais dit Cl. Jaquier : "A l'époque, rien n'était plus créatif que de copier.

Comment comprendre, de 800 à 1450, le "sujet moderne", qui veut être l'auteur, voire l'auteur absolu, de son œuvre individuelle. Qui, par-dessus tout, veut être connu pour cela !

Analyse plus approfondie du couple "présage/séquence", (132/133)

Un texte, qui raconte, établit une séquence. La plus petite unité est le couple antithétique "préfiguration/continuation". On fait attention aux phrases : ce sont surtout les clauses adverbiales qui nous donnent la vraie nature de 'présage/continue'. "Parce que/parce qu'elle avait vu ça, elle ne pouvait pas dormir" (présage : avoir vu quelque chose ; suite ne pas pouvoir dormir (lien de causalité ou de motivation) ;

"Elle avait vu cela de sorte qu'elle ne pouvait pas dormir" (conséquentialiste) est considéré comme le même -- "Quand il est arrivé, elle était juste en train de faire bouillir les pommes de terre" (connexion temporelle entre la première phrase et la seconde);-- "Je veux que tu viennes immédiatement" (la première phrase a son contenu dans la seconde).

Conclusion : "Précédent/continuation" n'indique que l'ordre pur des phrases (y compris la causalité).--. Aristote et, avec lui, les scolastiques médiévaux ont défini le "temps" comme l'ordre "avant/après".

RH 133.

Il n'existe pas de meilleure définition de la paire "précédent/continu", qui exprime tout lien entre la phrase précédente et la suivante. Prenons un exemple du VI. Propp.

1. "Un prince offre un aigle à un héros. L'aigle emmène le héros dans une autre principauté"; le présage : "Un prince donne ... un aigle"; la suite : "Cet aigle prend loin".

2. Dans un conte de fées analogue, Propp découvre "Un vieil homme donne un cheval à Sushenko. Ce cheval emporte Sushenko vers une autre principauté". -- Dans un autre cas analogue : "Une princesse offre une bague à Ivan. De cet anneau sortent des jeunes hommes qui emmènent Ivan dans une autre principauté".

L'analogie. le dénouement - Est "analogue" tout ce qui est partiellement identique et partiellement non identique. L'"analyse formaliste" de Propp est fondée sur ce principe.

(i) Les acteurs ne sont pas identiques (prince, vieillard, princesse,-- aigle, cheval, anneau (eux aussi sont des "acteurs" au sens large),-- héros, Sushenko, Ivan).

(ii) Les actions (événements), que Propp appelle "fonctions", sont identiques.

L'essentiel et l'accessoire.

(i) L'accessoire est "par qui" l'acte est accompli (homme, animal, plante, -- objet, - être extra-naturel), -- "comment" (par quels moyens) les agents (=actants) procèdent (persuasion, tromperie, violence, magie), -- "dans quel but" (dommage, service, passe-temps).

(ii) L'essentiel est "ce qui est fait" (la fonction, l'action). Cfr. Cl. Bremond, *Le message narratif*, 6.

Conclusion.

Dans l'analyse formaliste proppienne, le lien "présage/séquence" est essentiellement un lien de "fonctions" (actions) qui se succèdent. Nous avons l'impression personnelle que l'expression "ce qui est fait" doit être remplacée par "si c'est fait"... est fait". Le fait pur, sans beaucoup d'essence !

Modèle appliqué.

Prenez un conte de fées dans lequel : "La princesse est venue dans les yeux de la méchante sorcière. Elle a été, instantanément, transformée en un joyau". Ou encore : "La princesse est entrée dans le champ de vision du prince. Immédiatement, elle s'est volatilisée". Si nous ne regardons pas les phrases mais le contenu des phrases, alors, clairement, le lien 'présage/continuation' est celui de "Quelque chose se passe"/"Quelque chose se passe"/"Quelque chose se passe".

RH 134.

Analyse plus approfondie du “nœud frontal/ nœuds (rebondissements) / dénouement”. (134/ 137).

Lorsque l’histoire n’est pas un “récit décousu”, comme dans le style non-sens ou New-Romance, on peut y distinguer la séquence “pré-nœud / nœud ou nœuds / dénouement”, du moins en partie.

La phaséologie.

Fasis”, en grec ancien, était le passage, par rapport à la lune, de ses “phases” (montée, descente).

A. Tout “processus” (grec : “kinesis”, latin : “motus”) comporte normalement trois phases :

- i.** la phase initiale (traitée dans la protologie),
- ii.** le tournant ou la phase charnière (objet de la kairologie),
- iii.** la phase finale (objet de l’eschatologie).

B. Sur le plan dramaturgique (RH 13) et, par conséquent, également sur le plan narratif, ces étapes sont les suivantes.

a. Le pré-nœud (“ekthesis”, expositio, introduction).

Les conditions de départ (temps/lieu, personnages (acteurs)) - du moins en partie - sont relatées. Ansotte dit : cela donne au préquel une couleur locale ou, mieux, propre, voire singulière. “

b. Le nœud

Desis” (liaison) ou “plokè” (enchevêtrement, intrigue) est la phase dans laquelle l’action se divise en plusieurs branches. Broeckaert : “une Complication d’incidents” (an entanglement consisting of unforeseen incidents).

Aristote définit le “ nœud “ comme la partie de l’histoire qui s’étend du début jusqu’au point de retournement (renversement) pour le bien ou le mal. RH 100 et 124 ont donné un exemple de “renversement” !

c. Le dénouement (“lisis”, dissolution).

Ansotte entend par là l’issue ou le résultat de l’action. Aristotélicien : l’histoire depuis la “ peripeteia “ (péripétie) ou “ metabasis “ (tournant) jusqu’à la fin.-- RH 100 nous a cependant donné l’absence d’un tel dénouement : on parle alors de “ finis ex abrupto “ (fin soudaine de l’histoire).-- Il peut d’ailleurs aussi commencer de cette façon : on est jeté dans le nœud et on doit ensuite, à partir de la suite de l’histoire, découvrir quel était ce nœud.

Modèle appliqué.

Prenons une ballade. Elle est de Joseph von Eichendorff (1788/1857), de la Jüngere Romantic Schule de Heidelberger. Ce romantique très équilibré était, avec Ludwig Uhland (1787/1862), autrefois exceptionnellement populaire auprès du public allemand.

RH 135.

Il n'est pas facile de définir la ballade et ce qui ressemble à une ballade. C'est peut-être Börries von Münchhausen, qui a lui-même écrit de nombreuses ballades, qui s'en rapproche le plus :

(i) centralement un acte ;

(ii) elle a un premier plan, visible et tangible, mais en même temps, un arrière-plan mystérieux l'envahit. Cela donne à la ballade tantôt quelque chose d'idyllique (RH 117), tantôt quelque chose de tragique ; mais de telle sorte que le tragique l'emporte. Par conséquent, la ballade se démarque de l'"histoire quotidienne" (RH 125).

Note -- K.G. Young, Talewords and Storyrealm (The Phenomenology of Narrative), Dordrecht, 1986, affirme que les récits présentent deux modes d'être ontologiques (types de réalité) :

a. Storyrealm', les faits, ici et maintenant -- les phénomènes de surface ;

b. Un "taleword", un type d'événement dans un "autre monde". Les "contes" seraient alors le va-et-vient entre les deux zones. - Quoi qu'il en soit, la ballade expose

(i) Acteurs et pouvoirs (RH 128v.) ;

(ii) ce monde et l'autre monde.

Note -- Le titre "Lorelei" est divisible en **a.** die (aussi : der) Lei, roche, et **b.** die Lure, elfe, nymphe (esprit de la nature féminin). Ces êtres féminins, surtout lorsqu'ils sont incarnés, sont connus sous le nom de " remplisseurs du jugement divin " (homérique : an 'atè) : aussi belles et très attirantes soient-elles, tout contact avec elles qui n'est pas autorisé est " fatal ". D'où une vieille "croyance".

Cette ballade est donc aussi une ballade d'analyse du destin. L'"analyse du destin" est connue des mythologies, mais un certain *Leopold Szondi* (1893/1986 ; *Schicksalsanalyse* (1944)), qui en a eu l'idée après avoir lu F. Dostoïevski (1821/1881 ; romancier ; réaliste chrétien), l'a rétablie dans un sens psychanalytique.

Alors maintenant : *le Lorelei.*

a.-"Es ist schon spat. Es ist schon kalt. Il est déjà tard. Il fait déjà froid.

b.-- le noeud.

Pourquoi chevauches-tu seul dans la forêt ? Pourquoi chevauches-tu seul dans la forêt ?

La forêt est longue. Du bist allein. La forêt est longue (pour marcher). Tu es seul.

Du, schene Braut, ich führt dich heim !" Toi, belle mariée, - je te ramène chez toi.

"Grande est la ruse et la tromperie des hommes. Grande est la tromperie et la ruse des hommes.

RH 136.

Vor Schmerz mein Herz gebrochen ist. Mon cœur est brisé par le chagrin.
Wohl irrt das Waldhorn her und hin. La corne de la forêt va et vient.
O flieh : du weizt nicht wer ich bin". Fuis : tu ne sais pas qui je suis.
So reich geschmückt ist Rosz und Weib. Le cheval et la femme sont si richement vêtus.

Le jeune Leib est si beau. Le jeune corps est si merveilleux.

c.—*Le point tournant*

Aujourd'hui, je sais que Gott steh' mir bei ! Maintenant je te connais : Que Dieu m'aide !

Du bist die hexe Lorelei ! "Tu es la sorcière Lorelei !

Du kennst mich wohl : von hohem Stein. Tu me connais bien : du haut du rocher
Schaut stil mein Schlosz, tief, in den Rhein. Regarde encore ma serrure, profonde,
dans le Rhin.

d.-- *Dénouement*

Il est déjà tard. Il fait déjà froid. Il est déjà tard. Il fait déjà froid.

Kommst nimmermehr aus diesem Wald. Tu ne sortiras plus jamais de ce bois".

Tant pis pour cette belle ballade.

Que le thème " Lorelei " soit un " motif " (RH 66), réparti sur plusieurs ouvriers, est démontré par *M. Genevoix, Lorelei*, Paris, 1978. Cette œuvre est un roman dans lequel de jeunes Français rencontrent des Allemands (RH 125 : rencontre).

Voici comment Genevoix présente une Lorelei, non pas en romantique - lointaine, mais en affaires - proche. -- O.C.,57.

" C'était à Zabern (actuelle Saverne dans le Bas-Rhin).-- Ils sont entrés dans un restaurant (...). En entrant, ils se trouvèrent face à face avec une femme, -- grande de taille, un peu majestueuse, -- mais un peu pâle et au regard un peu absent -- Ses yeux tirés mais d'une extrême beauté attirèrent immédiatement son regard et la façon dont elle était habillée le pénétra profondément (...).

Elle a apporté le menu, noté la commande, -- sans rien révéler, rien de sa vie intérieure. "Quelle curieuse figure", a dit Brigitte, dès qu'elle a eu le dos tourné. "Mais c'est une 'nixe', une apparition. Il vient juste de venir de l'autre monde. Pour nous. Ou plutôt pour toi, Julien ! Elle semblait vous "indiquer" avec ses yeux. Tu les as remarqués, ces yeux ? Deux gouffres. Avec des couleurs comme un filet d'eau. Enchanteresse... On pourrait dire une Lorelei des temps anciens, avec ses bijoux d'or, son peigne d'or. J'ai littéralement vu ses mèches couler sur ses épaules... Fais bien attention, mon garçon : à ta place, je commencerais à avoir peur. Puis, pour la énième fois, tout le monde a ri de bon cœur".

RH 137.

La valeur probante de l'histoire. (137/140)

Avant d'aborder cette question, examinons un modèle applicatif.

H. Uyttersprot, *Beschouwingen over Franz Kafka*, 2. *Stijl als wisselstroom of de lijn naar het oneindige*, in : *De Vlaamse Gids*, jrg 37 (1953) : 9 (Sept.), 534/548, discute du fait que les histoires (romans, nouvelles) de Franz Kafka (1883/ 1924) présentent deux styles (formations ; RH 12) :

“Sans effort, on reconnaît dans le *Processus*, dans l'Écluse, un changement assez régulier :

- (i) Kafka argumente avec force et rigueur ;
- (ii) Il raconte aussi avec douceur et légèreté.

Il est dialecticien (*ou* raisonneur) et narrateur. Dans les grands romans, il l'est à la fois et dans une telle proportion que les parties narratives, respectivement descriptives, et la dialectique s'équilibrent plus ou moins”. (A.c.,534).

Le style argumentatif se voit dans “l'accumulation des termes de discussion” (a.c.,546), tels que “deuten, Meinung, erklären, einerseits/ auf der andere Seite”. “Dans la discussion elle-même : cette série sans fin de “faits”, d’“hypothèses”, de “distinguo” s. (*note* : de la scolastique : “je distingue”),--qui est explicitement dite pouvoir être poursuivie indéfiniment. (...)” (A.c.,546v.).

En passant, cela rappelle RH 85 (“recherche de fondations sans fin”), 98 (“critique intellectuelliste”).

Il est clair que Kafka écrit des “histoires”, mais avec la nature essentielle d'un traité, avec ses thèses et ses arguments. Aussi : ce sont des histoires, en soi, comme nous l'avons vu RH 82 ('a.technos'), voulant prouver quelque chose.

Modèle appliqué.

Lou Andréas Salomé ou l'intelligence au féminin, in : *Pénéla* (Paris), 1968 : 16 (sept.), 39/49, nous donne l'introduction suivante

“N'est-il pas préférable de tomber entre les mains d'un assassin que d'être pris dans les rêves d'une chienne en chaleur ? Les femmes d'aujourd'hui ne sont pas encore capables d'amitié. Les femmes sont toujours des chats et des oiseaux ou - pour le dire correctement - des vaches”. C'est ainsi que *Nietzsche* (RH 109) parle par la bouche de Zarathoustra (*note* : porte-parole imaginaire du livre), lorsque, dans son *Also sprach Zarathustra*, en 1883, il décide de glorifier l'“Ueberschensch” (*note* : l'évolué supérieur), afin de procéder, immédiatement, à une gigantesque mise au point avec l'humanité entière (*note* : existante).

RH 138.

Il n'est plus urgent d'expliquer le texte de ce chef-d'œuvre de *Nietzsche*. La genèse de *Also sprach Zarathustra*, en revanche, est beaucoup moins connue. En particulier : quel drame - intimement vécu puis généralisé - a plongé Nietzsche tête baissée dans son insupportable solitude, qui, quelques années plus tard, s'achèvera dans le vide de sa folie ? Où faut-il chercher exactement l'origine de cette vision grandiose de l'avenir (*note* : qui est son *Also sprach Zarathustra*) (...) ? (...).

Un petit homme, incompris par son milieu social, abandonné par ses amis, miné par la maladie, mais animé par la volonté d'agir en "prophète" (*note* : d'où probablement le pseudonyme de "Zarathoustra"), tente d'échapper à lui-même. En tant que faible, il rêve de grandeur, en tant que (*note* : par "amis") trahi, il calomnie tout ce qui est amitié, en tant que rejeté par une femme, il marque tout ce qui est femme. (...).

L'héroïne de ce drame à trois personnages (*note* : Lou von Salomé, en +/- 1882, représentait - érotiquement parlant - beaucoup pour Nietzsche, mais elle ne le désirait que dans la mesure où elle était aussi "amie" avec un deuxième homme) - drame qui plonge Nietzsche dans un désespoir - certes fécond -, -- désespoir qui le provoquera (*note* : dans les premières lignes de cette citation, la prose insultante de son *Also sprach Zarathustra*). Le nom de Lou von Selomé, qui n'avait alors pas encore vingt ans, était la prose abusive de son *Also sprach Zarathustra*.

Lou était grande, incisive et implacable, si vous voulez : une copie féminine de l'Ueberschensch de Nietzsche. Lou était le type qui va droit au but, sans gaspiller de mots, sachant froidement ce qu'il veut, -- le type qui ne reconnaît aucune autre loi que la sienne.

"Pour l'éternité, je suis fidèle aux 'souvenirs'. Mais je ne serai jamais fidèle aux hommes". Ainsi Lou a écrit dans son journal, peu après avoir rencontré Nietzsche.

Le cynisme incontestable (*note* : absence de honte) de cette phrase trahit une remarquable perspicacité sur sa propre nature. Fidélité, -- que Lou, en effet, ne serait jamais. Ou plutôt : elle n'était pas fidèle, sauf lorsqu'il s'agissait de son enfance - par ailleurs fortement idéalisée : à travers toutes les phases de la vie de son esprit, elle a essayé, à maintes reprises, de faire revivre l'atmosphère de sa petite enfance.

C'est le texte du magazine féminin Pénéla.

RH 139.

On notera la similitude de ton frappante entre ce que Margaret Mead pense pouvoir établir à Samoa (RH 62 : “pas d’attachement profond à une seule personne”, -- ce avec quoi Mead est plutôt d’accord),-- ce que Nietzsche/Hitler prétendent de l’amour non conjugal (RH 71) et ce que Lou von Salomé note, comme une évidence.

Comparez avec les variantes de “appréciation” relevées par Bettermann RH 98.

Note biographique.

Après cette “suspensio” (RH 36), il est temps de parler de Lou von Salomé, qui a fait l’objet d’un grand intérêt en France ces dernières années. En mai 1988 encore, Jean d’Ormesson, devant la télévision, développait la “vie agitée” de Lou von Salomé.

Lou von Salome (S ; Petersbourg (= Leningrad) 12.02.1861, Göttingen 05.02.1937) est la fille d’un général russe.

Elle doit son nom “Andreas-Salomé” à son mariage avec Carl Andreas (Djakarta (Indonésie) 1846/Gotheningen 1930), qui, bien que d’origine néerlandaise, est devenu complètement allemand (et orientaliste).

Outre la “rencontre” avec Nietzsche, +/- 1882, elle a eu une “relation” de longue date avec Rainer Maria Rilke (1875/1926 ; parolier), que Lou a rencontré, à Munich, en 1897 (Lou a publié *Rainer Maria Rilke*, 1928).

Sigmund Freud (1856/1939 ; fondateur de la psychanalyse) a également rencontré Lou, qui est devenue à la fois sa (très bonne) élève et son amie (ce qu’elle décrit dans son *In der Schule bei Freud*, Munich, 1965 (à titre posthume), ainsi que dans Lettre ouverte à Freud (1983 publié en français)).

Echantill. bibl. :

-- Ernst Pfeiffer, Hrsg, *Lou Andreas-Salome, Lebensrückblick*, Frankf.a.M. 1951-1 (français : *Ma vie (Esquisse de quelques souvenirs)*, Paris, 1978 - 3).

-- R. Binion, *Frau Lou (Nietzsche’s Wayward Disciple)*, Princeton (New Jersey), 1968 ;

-- E. Pfeiffer, *Lou Andreas-Salomé, Eintragungen (Letzte Jahre)*, Fr.a.M., 1982 (français : *Carnets intimes des dernières années*, Paris, 1983).

RH 140.

Note : Lou était un “intellectuel” convaincu. Preuve : en 1880, sa mère l’envoie à Zurich. Elle y a suivi des cours de théologie et d’études religieuses, de philosophie et d’histoire de l’art. À tel point qu’elle doit se rendre à Rome - l’Italie étant, à cette époque, le refuge des personnes “surmenées” - où elle se retrouve chez la féministe allemande Malvida von Meysenburg, dans le salon de laquelle l’intelligentsia européenne s’est réunie pendant des années, par exemple Friedrich W. Fröderman, qui a été le premier à faire des études en Allemagne. Friedrich W. Fröbel (1782/1852 ; réformateur de l’enseignement), Giuseppe Garibaldi (1807/1882 ; homme politique), Alexander Herzen (1812/1870 ; révolutionnaire russe), Richard Wagner (1814/1883 ; compositeur).

Lou y a rencontré un Paul Rée, qui s’intéressait à la philosophie, tout comme elle. Rée est immédiatement tombée amoureuse de Lou. Mais, avec le temps, un rêve prophétique de Lou allait se réaliser : elle avait rêvé, au cours d’une nuit, que dans un grand appartement - avec une salle de bibliothèque et trois chambres isolées - elle partageait la vie intime de deux hommes en même temps. Rée était stupéfait mais a accepté quelque chose. Il a même invité un de ses amis, en congé de maladie en Italie - un certain Friedrich Nietzsche. Cet homme plutôt miteux et malade - il était presque aveugle, souffrait de terribles maux de tête, avait des crampes d’estomac et était chroniquement insomniaque - a immédiatement et avec beaucoup d’enthousiasme accepté la demande de Rée. Nietzsche voulait essentiellement que Lou devienne sa femme, mais Lou, Rée et Nietzsche n’avaient qu’une “amitié” et des conversations intellectuelles.

La genèse de “also sprach zarathustra”.

RH 17 (35, 36, 61) nous a appris l’approche génétique. Nietzsche, fin connaisseur des hommes, l’estime, cette Lou : elle est restée très enfantine et incroyablement sûre d’elle en même temps ; elle sait très bien ce qu’elle veut sans demander la permission à son entourage ni se soucier de son jugement (ainsi Nietzsche écrit à ses amis).

Ce qui vérifie l’affirmation de Pénéla.

Il y a bien plus encore : avec Lou, les conversations portent sur une préoccupation commune : le vide d’un monde dans lequel Dieu est mort... En février 1883 - en quelques jours - Nietzsche entre dans un état d’inspiration : follement enthousiaste, il écrit son *Also sprach Zarathustra*. Ce qui vérifie aussi ce que prétend Pénéla.

RH 140.1.

Le principe de réparation de la cause suffisante (motif).

a. Hérodote (RH 12) organise les matériaux épars, recueillis grâce à l'“historia” (inquisitio), en un “logos”, un récit fermé et stylisé.

Cependant, le “logos” grec ne se limite pas à une narration ordonnée. Hérodote veut rendre compréhensible (“expliquer”) par la narration. Afin de rendre quelque chose compréhensible, tout en racontant l'histoire, les “raisons suffisantes” (= présuppositions, -- Platon : les hypothèses (RH 55,85)). - sous forme de “prépositions” - doivent être incorporées dans le récit fermé et stylisé.

b. Thucydides d'Athènes (-465/-401 ; le grand historien), selon *Meyerson, Le temps, la mémoire, l'histoire*, in : *Journal de psychologie*, 1956, 340, l'applique littéralement : pour Thucydides (= Thucydide), par exemple, le récit d'une bataille équivaut à la vérification d'une proposition concernant cette bataille, -- proposition, par laquelle les signes (en fait : les axiomes logiques) sont formulés, -- vérification, par laquelle les suites “prouvent” que les signes sont justes. Le temps, chez lui, est à la fois chronologique (théorie du temps) et purement logique.

Conclusion :

L'histoire sensible peut également être exprimée en phrases “si/alors”. En d'autres termes : si les signes (= conditions nécessaires et suffisantes), alors les suites (= déroulement nécessaire ou possible des événements).

En langage de bon sens : “(étant donné tout ce que nous savons à ce sujet) il devait venir ou, du moins, il pouvait venir”. Notez les modalités ontologiques “nécessaire” et “possible”. La dialectique hégélienne et marxienne.

Ceux qui comprennent Hegel et Marx comme des dialecticiens historiques uniquement sur la base de la triade “thèse/antithèse/synthèse”, ne comprennent qu'un lieu commun - certes fréquent -. Ce lieu commun est à situer dans la Dédution hégélienne : si l'on met en premier lieu (signe narratif) le tout (vivant) (totalité), avec ses propositions, ses contraires et ses propositions “ensemble”, alors on comprend logiquement - strictement - un fait (= suite narrative) - à première vue simplement “coïncident” (encore une modalité ontologique).

Note -- C'est ainsi qu'il faut interpréter : “ Was vernünftig ist, das ist ‘wirklich’ (note : conforme aux prémisses) ; et das was wirklich ist, das ist vernünftig “ (Hegel, *Grundlinien des Rechts*, Préface).

RH 141.

IX -- *La science du reportage.* (141/152).

Un traité peut aussi avoir besoin du rapport. Il convient donc de dire quelques mots sur la nature et la structure du “rapport”. Nous connaissons tous les termes “reporter” ou “bulletin scolaire”. Mais nous ne nous arrêtons généralement jamais pour réfléchir à ce qu’est un “rapport”.

1... *L’objet.*

Objectivement, il existe deux grands types de rapports.

a. *Le rapport de cas.*

Il n’y a pas de texte, mais votre client/destinataire vous demande d’écrire un texte sur un fait synchrone (par exemple, la situation de l’école) ou diachronique (par exemple, l’effondrement d’une école de quartier). Dans le premier cas, le rapport sera une description (voir RH 106/121), dans le second un récit (voir RH 122/140).

b. *Le rapport de texte.*

Il y a un élément textuel. Parlé ou écrit. Dans ce cas, vous devez décrire, narrer, -- raconter, -- quel est le message du texte (message, information).

2 -- *La longueur du texte.*

a. Le rapport concis (“court”) donne la caractéristique (RH 108.1, au moins la définition générale de “caractéristique”), c’est-à-dire la représentation objective de l’essentiel. Les “points principaux” constituent l’essentiel d’un tel rapport.

b. Le rapport détaillé ou complet.

Outre l’existence et l’essence (RH 58, 106 ; -- 64 ; 50), les circonstances sont ensuite représentées, également appelées “détails” (RH 102), qui reflètent plus précisément l’existence/essence.

Note -- Lorsque les données sont textuelles - un livre, des articles - un rapport concis est depuis quelque temps appelé “contraction de texte”. La structure est “multisyllabique”.

Pour résumer.

Le rapport est défini par

- a.** les données (un objet ou un texte) et
- b.** ce qui est demandé (un rapport court ou complet).

Ce dernier avec ou sans jugement de valeur de votre part (RH 75).

***L’origine.* (141/143)**

Sur le plan historique, il nous semble qu’Hérodote d’Halikarnassos (-484/-425 ; le “père de l’historiographie”) est le premier Grec ancien à avoir formulé des réflexions très précises sur la nature et la valeur du document.

RH 142.

Echantill. bibl. :

-- Fr. Krafft, *Geschichte der Naturwissenschaft, I (Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur durch die Griechen)*, Freiburg, 1971, 141/167 (*Die Quellen des Erdbildes von Hekataios von Milet und Herodotos von Halikernassos*) ;

-- C.C. J. Daniëls, *Étude historico-religieuse sur Hérodote*, Anvers/Nijmegen, 1946.

Comme Krafft l'indique dans le titre et, plus encore, dans le cadre du traitement - la "physique" ionienne (= science naturelle et philosophie naturelle) - un Hérodote (Lat. : Herodotus) est à situer dans un mouvement, qui est très empirique. Les observations constituent la base. Dans ce cadre commercial, il faut comprendre ce qui suit. Comme le dit Daniëls, o.c., 16, 100, 178, Hérodote distingue dans le rapport deux 1jours.

a. Ce qu'il appelle "de historiè" (dans un autre dialecte grec ancien : "historia"). Il entend par là "la libre investigation des faits (information, message)", qui caractérise toutes les données possibles. L'"historiè" est, en d'autres termes, la substance ou les données accumulées, dans la mesure où il n'y a pas d'arrangement ou de dessein (RH 12) en elle. En d'autres termes, tous les éléments distincts de l'invention (RH 12).--

La méthode.

L'invention ou l'heuristique est double.

(i) L'"aut.opsia", le récit d'un témoin oculaire, fourni par des personnes qui ont directement observé les données - les faits.

(ii) Le "marturion", le témoignage, fourni par l'acte de "marturia", le témoignage. Par quoi le journaliste observe indirectement.

b. Ce qu'Hérodote appelle "le logos". Il s'agit de la matière "formée" par la disposition et la conception. Le texte, en d'autres termes, qui constitue l'enregistrement.

La méthode.

Ce qui caractérise le reportage d'Hérodote, c'est la perspective, le point de vue, grâce auquel une multitude de données en vrac peut être ramenée à l'unité, à la cohérence logique. Même si Hérodote se présente comme un "historien", un chercheur d'informations, les faits ne parlent pas toujours d'eux-mêmes (RH 82 : argument subjectif). En plus des matériaux, il faut un "logos", un traitement par l'esprit humain. Elle se manifeste dans le point de vue.

Modèle appliqué.

Avec lui, c'est, essentiellement, l'idée du kuklos. Dans le "fusus" (nature ; RH 20, 21), un processus (RH 127) se déroule régulièrement. Beaucoup de données **a.** commencent petit, **b.** grandissent, **c.** arrivent à un point culminant, **d.** sont, soudainement, jetées à terre (o.c., 27 ; 93v. ; 199

RH 143.

Dans les données humaines : une personne commence “petit”, voit son entreprise se développer ; au lieu de connaître la mesure et ses propres limites, elle continue - généralement -. L'état “élevé” - “heureux” (par exemple, riche) - ainsi obtenu implique à la fois une transgression objective des limites et un “orgueil” subjectivement ressenti - appelé “hubris”, *arrogantia* (RH 23).

Ces deux aspects forment ensemble une “aitia”, une situation de dette, normalement suivie d'une “tisis”, une expiation. Ce processus est régi - selon le très religieux Hérodote - par “to theion”, l'une ou l'autre divinité (dieu, déesse) ou même la collectivité des divinités polythéistes (elles en sont l'“archè, principium, prémisse”). Mais il est intrinsèque à la “fusus”, l'essence, des choses - plantes, animaux, êtres humains (en particulier les systèmes politiques) - à qui :

- (i) du point de vue du “kuklos” (cycle, circuit)
- (ii) fournir des informations complètes.

Par exemple, pour un certain nombre de pays et leur(s) dirigeant(s), la soif de terres (impérialisme) est la force motrice du processus circulaire “début/ augmentation/ apogée (franchissement des frontières/ culpabilité/ déclin)”.

Modèle appliqué.

Quiconque écoute régulièrement la radio ou la télévision est confronté au reportage. Il s'agit clairement de l'“autopsie”, le rapport d'un témoin oculaire, d'un Hérodote. D'après *G.u.I. Schweikle, Hrsg, Metzler Literaturlexikon*, Stuttgart, 1984, 364f. (Reportage), un bon reportage comporte deux aspects :

a. le rapport propre, c'est-à-dire la représentation objective - factuelle (description / récit) des faits (un personnage, une situation, un événement,-- un livre) et

b. Une ligne d'interprétation, qui arrive mais n'est pas nécessaire (et qui est parallèle à la perspective (angle de vue) de la presse d'Hérodote). Le reportage, au sens journalistique du terme, est apparu vers 1880 comme une forme d'information pour le quotidien.

Appl. Modèle : Georges Simenon (1903/1989) (143/144)

“Georges Simenon a 85 ans -- Lausanne 10 (ATS) -- Georges Simenon est considéré comme le romancier français le plus prolifique depuis *Honoré de Balzac* (1799/1850 ; *La comédie humaine* (+/- 90 volumes)). Vendredi, il fêtera son 85e anniversaire à Lausanne -- il y vit depuis trente ans -- il est né le 12.02.1903 à Liège (Belgique). Il a voyagé dans le monde entier, jusqu'à ce qu'il s'installe en Suisse en 1955.

RH 144.

Georges Simenon a publié près de deux cent vingt romans sous son nom, dont quatre-vingts romans policiers qui ont rendu le commissaire Maigret célèbre. Sous un pseudonyme, il a publié près de trois cents autres ouvrages. Ses livres ont été traduits en soixante-dix langues et imprimés dans quarante pays. Ils ont été adaptés soixante fois au cinéma et plus de deux cents fois à la télévision.

On estime que près de cinq cents millions de lecteurs l'ont déjà lu. Et des centaines de millions d'auditeurs et de téléspectateurs auraient entendu et/ou vu ses œuvres psychologiques ou policières - sur toute la planète.

Officiellement, G. Simenon a cessé d'écrire en 1973, mais en 1981, il publie encore ses Souvenirs de vie. Il a été honoré de la médaille d'honneur de la ville de Lausanne. Il a été honoré à plusieurs reprises par l'étranger. Très reclus dans une petite maison, Simenon vit dans le canton de Vaud, sa ...trentième résidence.

Nous mentionnons "pour l'amour d'un peu d'histoire" (RH 125) qu'il est né le 13.02. 1903, mais que sa mère, en raison de sa superstition, l'a fait enregistrer le 12.02.1903".

Note -- C'est volontairement que nous n'avons pas classé clairement ce petit article du *Journal de Genève* 11.02.1988. Étudiant/étudiante, il y a certainement des platitudes (dans un tel type de rapport, des rubriques (parties de texte) qui reviennent régulièrement) dans ce rapport, comme à propos de RH 74vv. (topique) a été décrite : avez-vous pu les extraire du texte ? Quelle perspective (hérodienne) régit ici les éléments du texte ? Pour ne citer qu'un exemple.

Modèles deutéro-sophiques (144/146)

Marrou, *Hist.d.l' éducation*,239, nous apprend que les élèves devaient apprendre à vaincre un "muthos" (histoire, fable)... Nous donnons un modèle antique-typique.

Le lion et le renard.

Un lion, vieillissant de jour en jour, est devenu très faible. A cause de sa force et de sa vitesse, il ne pouvait plus trouver sa nourriture. En conséquence, il s'est enfermé dans une grotte, -- sous prétexte qu'il était malade. -- Les animaux, pensant que c'était approprié, sont venus lui rendre visite dans sa grotte. C'est ainsi que le lion les a attrapés, encore et encore, pour les dévorer. Un renard s'est aussi approché. Il a vu la ruse du lion et s'est installé à l'extérieur de la grotte. De là, il a demandé au lion comment il allait. Le lion dit : "Je ne suis pas bien. Mais une question : pourquoi ne viens-tu pas dans la grotte avec moi ? Alors nous pourrions nous parler. Ce à quoi le renard répondit : "Je voudrais bien entrer, si ce n'est que je vois beaucoup d'empreintes d'animaux qui entrent, mais aucune qui ne sort.

RH 145.

De la même manière, les gens astucieux font de ‘tekmèria’, (RH 83 : signes clairs), ‘des signes ; les dangers et ils s’en échappent’-- Élève/étudiant, essayez à nouveau **(i)** de trouver la classification, **(ii)** de formuler la perspective qui régit l’histoire - une histoire classique d’animaux, comme vous pouvez aussi en raconter dans votre classe.

De cette façon, vous apprenez à faire votre propre rapport à l’aide de “petits exemples” (“paradigmata” ou exemples d’école). Peut-être pouvez-vous aussi essayer de saisir l’impression principale - pathétique (RH 73) - en particulier : quel sentiment surgit exactement après avoir choisi l’histoire ?

Le Deutéro-Sophiste (RH 28,-- 112,-- 53, 78) nous a laissé, par un témoignage retrouvé, un petit exemple. Peut-être qu’il peut vous servir dans la salle de classe. Le *Papyrus Fayoum* nous a laissé un travail d’étudiant.

Donné : Un mythe en vers (non conservé) ;

Demandé : une paraphrase, une paraphrase (rapporter, de manière à décrire avec ses propres mots ce que le texte propose).

C’est la tâche (RH 66 (// 115)).

Voici le texte que l’élève a ensuite produit. “ Un garçon qui avait tué son père et qui “ craignait la loi du parricide, s’enfuit dans le désert “ (*note* : c’est une citation ou une référence à ce que le professeur a lu).

Alors qu’il voyageait dans les montagnes, un lion le poursuivit. Avec ce lion à ses trousses, il a grimpé à un arbre. Puis il a vu un serpent (“boire”) se précipiter vers son arbre pour, peut-être, y grimper aussi (...). Alors qu’il fuyait le serpent, il a fait une chute. -- (Gnomè, sententia) (RH 29, 72) : Le malin n’échappe pas à une divinité : “ La divinité fera justice du malin “ (là encore, une citation en vers).

RH 146.

Modèle réglementaire et applicatif.

S'il y a un couple qui est un lieu commun, c'est le modèle universel et le modèle privé ou singulier.-- Cfr RH 31, 87.-- Nous avons ici une application.

(i) Dans la première fable, à la fin, le zedeles est prononcé. Il s'agit d'une formule de théorie du modèle : l'homme rusé (l'original ou l'inconnu) est décrit en termes de renard (le modèle ou, grâce à la fable, le connu). Il s'agit même d'une sagesse sémiotique (RH 49) : de même qu'un U. Eco, dans *Le nom de la rose*, met au centre l'interprétation des "signes" - des traces -, de même, dans cette fable antique, l'interprétation des signes est centrale, (mais incluse dans l'analyse du destin (RH 135) : le cosmos, dans lequel nous sommes situés, -- la société, dans laquelle nous vivons, ils sont peu recommandables. (comme dans la ballade) ; ils suscitent un sentiment d'insécurité.

Mais une réaction, la plus forte, résiste (RH 50 : ABC - théorie) ; 89 (stimulus/réponse)) : le "renard" fait comme Hérodote, c'est-à-dire que, soit par "autopsie" de ses propres recherches, soit par "maîtrise" du témoignage des autres, il cherche les traces du danger. -- Ne pas tomber dans le panneau.

Conclusion :

Sans la leçon morale, c'est-à-dire le modèle régulateur-universel, la fable est aveugle ; sans le récit, c'est-à-dire le modèle applicatif-singulier, la fable est vide.

(ii) Dans la deuxième fable, la dernière clause est un vers de Ménandre d'Athènes (-342/-291;-- c'est pourquoi nous savons que le texte est postérieur à cette époque), un célèbre poète comique. Il s'agit d'une "leçon de morale mythologique" typique : dans le mythe ancien, encore peu développé, la divinité (avec toutes sortes de créatures "mythiques") apparaît chaque fois que des frontières sont franchies (comme nous venons de le voir avec Hérodote ; RH 143 : kuklos) : le parricide est un franchissement de frontière.

Encore une fois, la fable (fable mythique) est une analyse du destin : celui qui "destine" "son père à être assassiné peut, en vertu d'un pouvoir mythique (RH 128, 135), s'attendre à un "destin" correspondant.

Encore une fois : sans le zedeles, le modèle régulateur, la fable mythique reste un texte aveugle sans "perspective" ; sans le récit singulier, le zedeles abstrait reste vide.

Opm.-- M. Heidegger, *Sein und Zeit*, I ; Tübingen, 1927, 1949-6, 191/196 (La fable de la Cura (Sorge)), prouve que même un fondamentaliste comme lui peut trouver des idées dans une fable.

RH 147.

La contraction du texte. (147/152)

Echantill. Bibl. :

-- Y. Balloni, *Méthode de contraction et de synthèse de textes (Concours d'entrée des grandes écoles)*, Paris, 1983-2 ;

-- J. Moreau, *La contraction et la synthèse de textes*, Paris, 1977;-- Editions Marketing, *Contraction et synthèse de textes A l'entrée des grandes écoles (Epreuves intégrales des concours)*, Paris, 1983.

Ces dernières années, par exemple en France, le discours traditionnel a été remplacé par la contraction simple (“ contraction “) ou la contraction multiple (“ synthèse “)

Modèle appliqué.

L'Ed. Marketing, o.c.,5/8, donne le spécimen suivant.-H.E.C. 79 (Polytechnique).

Durée : trois heures. -- Résumez, en 400 mots, le texte suivant - un texte de Roger Caillois (1913/1978), *L'esprit des sectes*. Points forts

(i) les idées principales et (ii) l “articulation de la pensée” de l “auteur -- A la fin de votre copie, indiquez le nombre de mots utilisés.

Note -- On note la quantification, en chiffres corrects, du texte.

Donné : Le texte de Caillois ;

Demandé : un rapport quantifié de nature textuelle.

Telle est la tâche.

Modèle appliqué.

E.S.C.A. 79.-- Durée : trois heures. -- Résumez le texte suivant (...) en quatre cents mots.-- Les candidats doivent indiquer sur la copie, à l'aide de “disques de cinquante lignes” (les cinquante lignes), le nombre de mots utilisés dans la marge, juste en face de la ligne correspondant à ce nombre.

Le nombre total de mots utilisés sera indiqué à la fin du manuscrit. -- Un dépassement de dix pour cent est autorisé. Toutefois, au-delà de 440 mots, un point sera déduit pour chaque tranche de dix mots du texte lors de la correction... Les correcteurs tiendront compte de l'exécution (o.c., 109/113).

Précision.

Y. Stalloni, o.c.,7, précise : Habituellement, la soustraction des points est d'un point par coupe (= partie du texte) - un point sur un total de vingt - pour chaque “coupe” de dix mots au-dessus du seuil de tolérance. Si, par exemple, on demande 400 mots, la marge est de 40 (c'est-à-dire jusqu'à 360 ou 440 mots). A partir de 359 ou 441 mots (trop peu ou trop nombreux), le candidat perd un point ; à partir de 359 ou 441 mots (trop peu ou trop nombreux), il en perd deux... Conclusion : une condition pas mauvaise pour réussir.

RH 148.

Définition (modèle réglementaire).

J. Moreau, o.c., définit la “contraction” comme suit .

Donné : un texte ;

Demandé : le réduire à un tiers, un quart, un cinquième, etc. de sa longueur.

La “synthèse” (contraction de texte au pluriel) : ici le rapport est “many-to-one”.

Donné : plus d’un texte ;

Demandé : rendre ces textes sous forme abrégée. Et ce, en vue de leur unité (cohérence, similitude), que ce soit au niveau du sujet ou du traitement.

Cela signifie que le raccourcissement du texte concerne aussi bien l’“historiè” (le contenu, les “éléments”, dont parle le texte) que le “logos” (l’agencement (= plan, division de la pensée) et la conception (stylistique),-- sauf indication contraire dans le devoir.

La méthode.

Supposons que vous soyez confronté à une telle tâche. Que vas-tu faire ? -- Y. Stalloni donne le conseil suivant.

(1) ... lisez d’abord le texte dans son intégralité.

Stalloni dit que pour 4 000 mots, il faut environ 30 à 40 minutes.

Note. - Nous sommes d’accord avec ce conseil : celui qui ne le fait pas (et, immédiatement, commence par l’analyse partielle) risque de mal comprendre le principe d’économie (depuis le scolastique tardif Petrus Aureolus (Pierre d’Auriol ; +1322) : on se perd dans les détails. Le principe de l’économie dit : “Entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem” (Les éléments (les points d’une analyse, par exemple) ne doivent pas être multipliés, sauf si c’est nécessaire).

En bref : ne faites pas avec “plus” ce que vous pouvez faire avec “moins”.

La lecture initiale globale de votre texte vous fera découvrir les idées principales, les impressions principales, les parties importantes.

(2) -- Analysez ensuite les parties du texte.

Stalloni : **a.** Résumez d’abord les grandes parties du texte (ce qui inclut un aperçu du plan, de la mise en page) ; **b.** Résumez ensuite les paragraphes (= parties du texte contenant chacune une pensée). **c. Résumez** l’ensemble de la pensée après le résumé de chaque paragraphe.

Note -- Pour le point **c**, nous émettons une légère réserve : oui, si l’on résume l’ensemble de la pensée séparément.

RH 149.

Modèle à petite échelle. (14/1509)

Echantill. bibl. : G. Niquet, *Structurer sa Pensée / Structurer sa phrase*, Paris, 1978, 10/12.

Étant donné : un ensemble de textes courts ;

Demandé : de reproduire ce texte sous une forme abrégée.

(A)1. La télévision tourne tard le soir : elle est souvent en partie responsable de notre fatigue matinale.

(A) 2. Pas une seule chose ne sera déplacée ! Il est hors de question de se déplacer pour vivre une autre expérience ou pour rencontrer d'autres personnes ! On est assis, cloué à l'écran, bouche bée (...).

(A)3. L'homme, en tant que téléspectateur, est prêt à se familiariser avec l'univers de manière purement passive : il reçoit des informations de la télévision, mais ne s'informe pas activement.

(A)4. Les images télévisées tourbillonnent sur l'écran comme des rafales de vent (...). Le monde devient un tourbillon, une tornade. Comme les feuilles qui tombent, les nouvelles, une fois transmises, sont emportées.

(A)5. Ce qui est réel et ce qui est purement imaginaire, tout cela va de pair : Stendhal (= Henri Bayle, ce "Stendhal" (1783/1842 ; romancier français)) juste à côté de Georges Pompidou (1911/1974 ; président français 1969/1974) ; (...)) Don Juan (personnage légendaire ; peut-être un noble espagnol, Don Juan Tenerio, qui a vécu à Séville au XVIIe siècle) tombe amoureux de Sylvie Vartan (actrice française actuelle) ... C'est, culturellement parlant, beaucoup de "fête foraine flamande" !

(A)6. Dis-moi comment tu passes ton temps libre, et je te dirai à quel type de culture tu appartiens (selon un sociologue). Appliquée au traitement télévisuel, cette phrase nous montre que les programmes télévisés du dimanche, entre autres, constituent un indicateur de valeur possible de la distribution de la culture télévisuelle. Ils vont du western l'après-midi à la smartwatch le soir. Quelle médiocrité décevante, étalée sur des scénarios pitoyables, des textes, des intentions, des images sur l'écran de télévision -! Tout se résume à tuer le temps. Résultat : au moment où la densité d'écoute est particulièrement élevée, on se retrouve face à une médiocrité sans saveur et massivement dispersée.

(A)7. Un reportage télévisé ("reportage" ; RH 143) n'apparaît jamais sur l'écran de télévision dans son intégralité et sans "explication" ("commentaire"). Le journaliste de télévision limite ses images à une sélection restreinte et y ajoute sa propre interprétation. C'est clair comme de l'eau de roche : la télévision nous impose son point de vue et son jugement de valeur sur les événements.

(B)1. On pense parfois que les images télévisées nous parviennent directement et sont traitées de manière passive. La réalité est différente : un membre de la famille veut regarder du sport, l'autre un film, un autre encore de la technologie ou du théâtre. L'utilisateur des médias est, en même temps, un chouchou des médias, voire un critique des médias. Loin de les maintenir toujours isolés dans leur propre perspective, la télévision peut aussi obliger les membres de la famille à discuter entre eux.

RH 150.

(B)2. Le soutien aux émissions sur la médecine n'est pas surprenant : ces émissions répondent à un besoin du téléspectateur, à savoir le besoin d'informations sur la médecine. (...).

(B)3. La télévision met la littérature mondiale à la disposition du public. Quelque chose qui, sans la télévision, n'aurait jamais trouvé son chemin en dehors d'un petit cercle de parties intéressées.

(B)4. Je suis professeur de littérature française. Un jour, mes élèves m'ont surpris : ils se disputaient sur *Le rouge et le noir* (un roman de *Stendhal*, 1831). J'étais curieux (...) : ils avaient effectivement vu un film - la veille - basé sur ledit roman. Mon libraire m'a dit que non seulement les jeunes mais aussi d'autres personnes l'avaient fait, et que, de plus, les ventes du livre avaient considérablement augmenté depuis. La même chose s'est produite après *Germinal* (de la série Les Rougon-Macquart (1885) sur la vie des mineurs) du naturaliste *Emile Zola* (1840/1902). (...). -- Voilà pour le texte présenté.

Votre rapport.

(1) Selon la méthode Stalloni, vous avez maintenant lu le texte dans son ensemble.

Les lettrages et les chiffres que nous avons ajoutés de notre propre initiative sont destinés à faciliter, pour une fois, votre analyse.-- Pouvez-vous, à ce stade, mettre la ou les idées principales, ainsi que l'impression principale (axiologique), dans un titre court et synthétique ? De sorte que les parties (A) et (B) sont représentées dans ce titre ?

(2) Toujours la méthode Stalloni : pouvez-vous, sur une feuille séparée (soyez pratique), reproduire le train de pensée (= agencement, ordre des pensées) - si nécessaire paragraphe par paragraphe - en résumé (c'est une contraction de texte) ?

(3) Comparer, en passant : (A)3 / (A)7,-- (A)3 / (B)1,-- (A)4 / (A)5,-- (B)1 / (B) 2, 3, 4. Qu'est-ce qui ressort de cette application de la méthode comparative ?

(4) Pouvez-vous, en termes de "thèse" et d'"argument", formuler l'ensemble du texte (en résumé, bien sûr) ? Voir RH 86.

Comptez les mots du texte du devoir et ceux de votre résumé.

RH 151.

Modèles applicables. (151/152)

(1).- La présentation d'un livre.

Supposons qu'un éditeur vous demande d'"annoncer" un livre sur sa couverture. Que vas-tu faire ? Certaines lignes doivent "présenter" au public l'essence et la valeur (les deux principales ("platitudes") d'un traité) (RH 11) - le thème par excellence de toute rhétorique.

Sur la couverture de *Gaël Fain, trad. Joseph Schumpeter, Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, 1951 - 1, 1984-2, on trouve le rapport suivant (contraction du texte).

a. *Joseph Aloys Schumpeter*, né en Autriche en 1883 et mort aux États-Unis en 1950, est considéré comme l'un des meilleurs économistes de notre époque. Il était le leader incontesté de l'école de Vienne. Il est ensuite devenu professeur à l'université de Harvard. Il a rapidement eu une résonance internationale.

b. Son célèbre ouvrage *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Londres, 1942, est considéré comme l'une des œuvres fondamentales de l'économie moderne. Le capitalisme peut-il survivre ? Le socialisme peut-il réussir ? L'auteur répond aux deux questions. En attendant, il donne une prémonition de l'évolution de notre économie dans le monde de demain.

Note : Les deux platitudes d'une offre de livre sont, bien sûr :

a. l'auteur du texte, **b.** l'exposé très succinct du contenu de son livre.-- Ce que nous trouvons clairement dans l'annonce ci-dessus.

(2) -- USA : "Fast Food" de la culture en Californie.

Journal de Genève 03.11.1981.-- Santa Monica,1(AFP).

"Tant de livres ; si peu de temps ! Deux éditeurs californiens ont entrepris de résoudre ce dilemme : ils publient une cassette qui permet de "lire" dix œuvres classiques en dix minutes.

Cette cassette est destinée aux Yuppies -- jeunes carriéristes américains, toujours à court de temps et avides d'une culture facilement acquise --- "La vente de livres enregistrés sur cassette est en augmentation aux États-Unis. Nous avons pensé qu'il était grand temps de les réunir tous". déclare Jim Becker (31 ans).

Avec "dix classiques en dix minutes", il est possible en six cents secondes de savoir de quoi parlent *Moby Dick*, *Autant en emporte le vent*, *Robin des bois*, *Les raisins de la colère*, *Roméo et Juliette*, *Gatsby*, *Un tramway nommé désir*, *Alice au pays des merveilles*, *Oliver Twist* et *l'Odusseia*. --

RH 152.

Ces extraits de texte sont lus par un acteur connu pour sa vitesse d'élocution. Ils durent 60 secondes chacun.

À l'exception d'*Autant en emporte le vent* et de *Gatsby*, qui bénéficient respectivement de 0,48 et 0,75 seconde supplémentaire. La "grande littérature" a cette demi-seconde de plus à faire avec elle", explique Andy Meyer (32 ans).

Certains amateurs de littérature pourraient protester en apprenant que *Gejaagd door de wind* fait l'objet d'une contraction de texte - d'ailleurs surprenante - : l'œuvre est, en trois phrases - tirées ensemble avec un total de trois cent cinquante mots. Impossible : *Guerre et Paix* est réuni en soixante-cinq secondes.

Les restrictions imposées par Becker/Meyer sur la taille du texte ont également leurs limites. *Guerre et Paix*, par exemple, ne fait pas partie des "Dix Classiques" : il était tout simplement impossible de comprimer le texte de Lev Tolstoï en soixante-cinq secondes.

Tome tropologique.

La "tropologie" est une subdivision de la stylistique (RH 12, 38, 70, 93v., 99, 101, 137, 142).-- Les tropiques sont la métaphore, la métonymie, - la synecdoque.

C. Stutterheim, Het begrip 'Metaphoor' ; Amsterdam, 1941, 517,-- cité dans A. Mussche, Nederlandse poëtica, Brussel, 1948, 49, nous montre comment la métaphore est basée sur la contraction textuelle.

a.1. Le colonel A. a combattu, à Aceh, aussi courageux qu'un lion.

a.2. Col. A. était aussi courageux qu'un lion.

a.3. Col. A. s'est battu comme un lion.

a.4. Col. A. était comme un lion.

Jusqu'ici, une comparaison fonctionne.

Maintenant la métaphore :

b.1. Col. A. était un lion.

b.2. Col. A., le Lion d'Aceh,...

b.3. Ce Lion....

Conclusion.

La tropologie et les types de compilation de textes californiens cités plus haut prouvent que la notion de "rapport", dans le sens d'un "abrégé de texte", est une composante fixe à la fois de la langue ancienne (la métaphore est connue de tous les Primitifs) et de la langue actuelle, qui se développe et qui est destinée, par exemple, à des contemporains vivant dans la précipitation, mais qui sont à l'écoute d'informations solides.

Table des matières

Introduction...(01/05) (Le “nouvel illettrisme” ; échantillon bibliographique ; premières descriptions).

I.-- La science professionnelle est-elle distincte de l’“éloquence” ? (06/10).

II.-- Les articulations de l’acte rhétorique (11/16) (rhétorique textuelle et dramaturgique)

III. - La genèse de la rhétorique grecque (17/27) (l’époque homérique, la polis (Thalès de Miletos), l’agonistique sicilienne, le trivium).

(28/37) (L’époque augustéenne/ la deutéro-sophistique ; la science textuelle plus récente.

V.-- La rhétorique comme théorie de l’information ou de la communication -- (38/51) (Messageur/récepteur de message ; sémiotique ; signification ; théorie de l’interprétation (herméneutique allemande/théorie de l’interprétation de Peirce) ; théorie ABC).

VI.-- La théorie du discours.--(52/59) (Définition ; l’artère ; typologie;-- tâche-herméneutique (= détermination de la tâche) donnée/demandée + méthode analytique et lemmatique-analytique).

VI. A.-- Doctrine du commerce : Existence / Essence.-- (60/65) (M. Mead : The Coming of Age in Samoa;-- Derek Freeman).

VI. B. Théorie du traité : herméneutique du problème (thématique). -- (66/73) (donné (thème)/demandé (problème). -- la position du problème (position de la question) ; la thématique (sujets antédicatifs et prédicatifs)).

VI. C. -- Théorie du traité : les sujets (platitudes).-- (74/81) (Epistémologique et axiologique -- platitudes ; -- existence/essence et circonstances ; -- la Chréia ; -- définition des êtres ; énumération (classification, typologie).

VI. D.-- Théorie du traité : logique et théorie des méthodes.-- (82/91) (Fournir une preuve logiquement rigoureuse ou, au moins, rendre une proposition crédible;-- preuves (liées à l’objet/liées au sujet) ; réception (les quatre types de pensée de Peirce);-- syllogisme (schéma de J. Lukasiawicz : dé- et réducteur);-- conception d’une théorie;-- sciences naturelles et humaines).

VI E.-- Théorie du trafic : pathos.-- (92/105) (Pathos : argumentation des sentiments chez le messageur/message et le récepteur du message ; platitudes axiologiques (Scheler ; Bettermann). -- Tentation ; -- Vente).

VII. - La doctrine de la description. --- (106/121).

VIII.-- Théorie de la narration (narratiék, narratologia).-- (122/140)

IX.-- La rapportologie.-- (141/152).

A. T’Jampens, 9730 Nazareth

Deo trino et uno Mariaeque gratias maximas (03.04.1989).